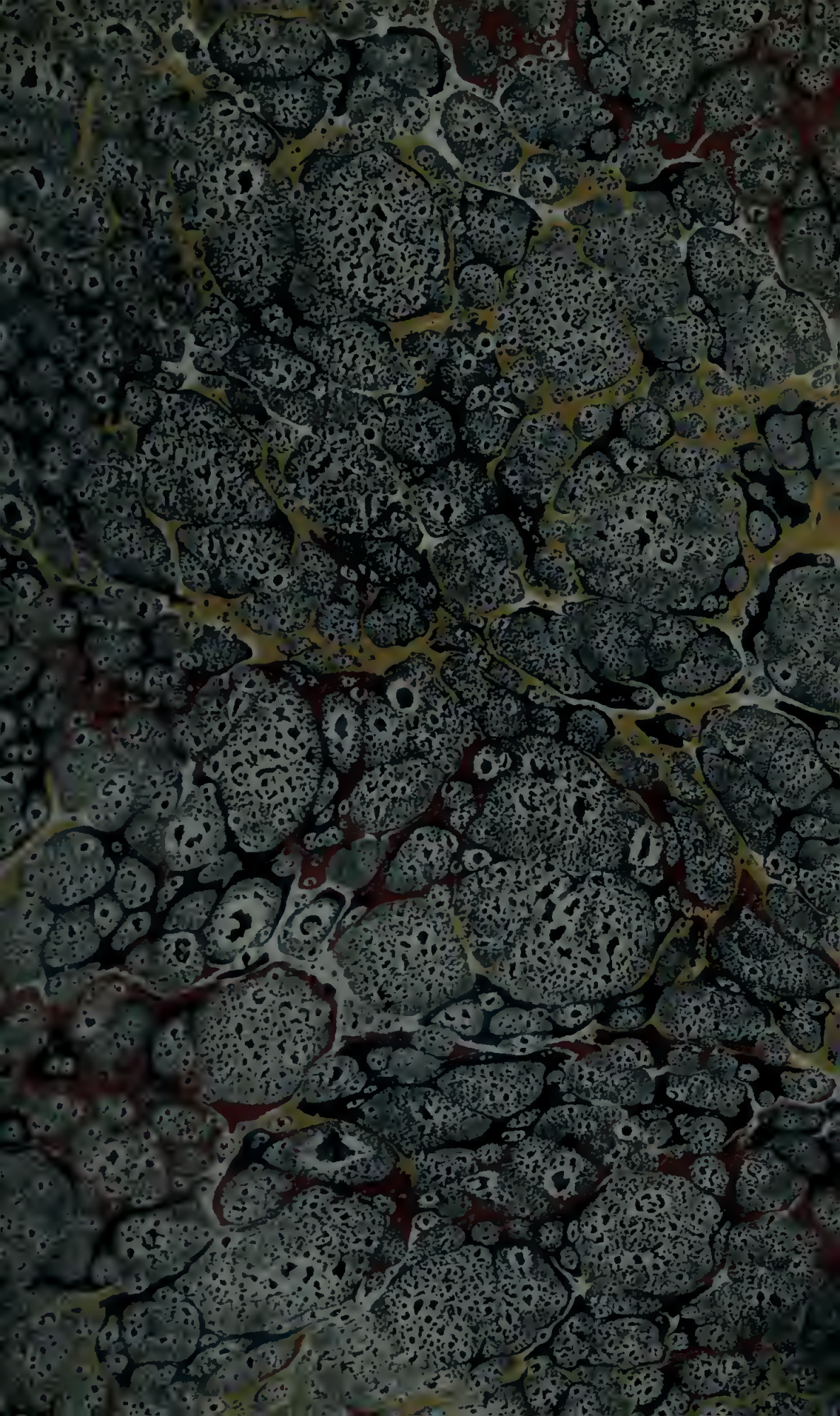
3 1761 05650725 4



VELUT ARBOR ÆVO

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

ROBERT FINCH

LA
NOUVELLE ABEILLE
DU PARNASSE.

LIBRARY
NOV 10 2003
UNIVERSITY OF TORONTO

EXPLICATION DU FRONTISPICE.

Le lieu de la scène représente le mont Parnasse, qui s'élève en pointe et forme le fond du paysage. On aperçoit, sur le sommet, à l'ombre de quelques palmiers, Apollon au milieu des Muses, qui chante et s'accompagne de sa lyre.

Au pied de la montagne, sur le devant de la scène, est une jeune Muse occupée à cueillir quelques fleurs, dont elle compose un bouquet. Sur le côté, on remarque une ruche d'où sortent des abeilles qui vont choisir, parmi les fleurs de la montagne, celles qui doivent leur fournir du miel.

Je vais jusqu'où je puis,
Et semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

J. B. Rousseau.

LA NOUVELLE ABEILLE DU PARNASSE,

OU

CHOIX DE MORCEAUX TIRÉS DE NOS MEILLEURS POËTES ;

A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION.

Vingt-septième édition.

PARIS,

BELIN-LEPRIEUR, LIBRAIRE,

RUE PAVÉE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N. 5.

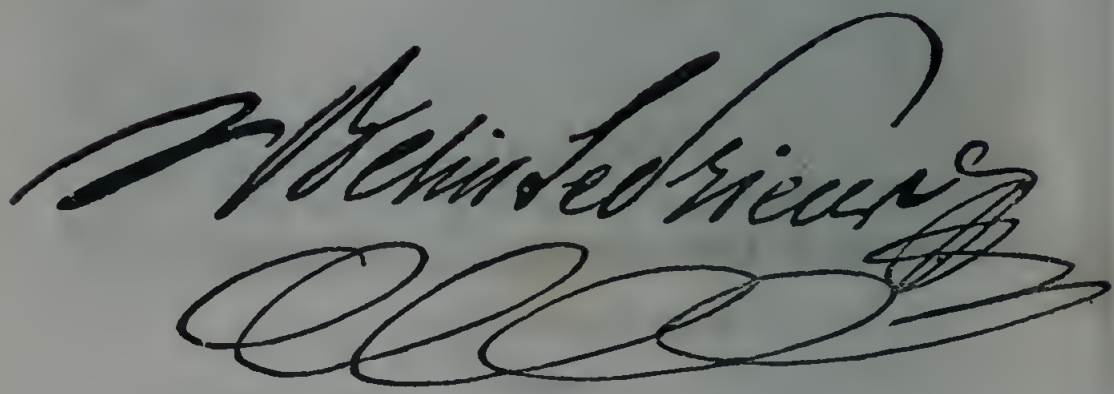
1845

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Plusieurs institutrices m'ont demandé de leur faire un choix de poésies propres à orner la mémoire et à former le goût et le cœur des jeunes personnes confiées à leurs soins ; je me suis empressé de satisfaire à leurs désirs. Ce petit recueil ne contient aucune pièce dont la mère la plus sévère *ne puisse permettre la lecture à sa fille.* Je crois qu'il peut être également utile aux garçons.

CHARLES-CONSTANT LE TELLIER.

Les exemplaires exigés par la loi ont été déposés.



CORBEIL. — IMPR. DE CRÉTÉ.

LA NOUVELLE ABEILLE DU PARNASSE.

LES FLEURS,

IDYLLE DE MADAME DESHOULIÈRES.

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins!
Souvent un jour commence et finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses :
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses.
Les médisants ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous il folâtre sans cesse;
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs
Lorsque, plein d'une ardeur extrême,
On voit l'objet ingrat qu'on aime

Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paraître.
Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas;
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions, inutiles souhaits!
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais;
Un redoutable instant nous détruit sans réserve:
On ne voit au delà qu'un obscur avenir:
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous entrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuse nuit qui confond le héros
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines:
Pour qui connaît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins;
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

ÉPITRE A MON HABIT,

PAR SEDAINE.

Ah! mon habit, que je vous remercie!
Que je valus hier, grâce à votre valeur!
Je me connais; et plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! Quels égards! quel accueil!
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire:
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.
Cette femme à grands falbalas
Me consulta sur l'air de son visage;
Un blondin, sur un mot d'usage,
Un robin, sur des opéras.
Ce que je décidai fut le *nec plus ultrà*.
On applaudit à tout: j'avais tant de génie!
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.
De compliments bons pour une maîtresse
Un petit-maître m'accabla,
Et, pour m'expliquer sa tendresse,
Dans ses propos guindés me dit tout *Angola**.

---

* Roman de la Morlière.

Ce marquis, autrefois mon ami de collége,
Me reconnut enfin, et du premier coup d'œil
Il m'accorda, par privilége,
Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah! mon habit que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.
Mais ma surprise fut extrême,
Je m'aperçus que sur moi-même.
Le charme sans doute opérait:
J'entrais jadis d'un air discret;
Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutais en silence et ne me permettais
Le moindre *si*, le moindre *mais;*
Avec moi, tout le monde était fort à son aise,
Et moi, je ne l'étais jamais;
Un rien aurait pu me confondre,
Un regard: tout m'était fatal;
Je ne parlais que pour répondre,
Je parlais bas, je parlais mal.
Un sot provincial, arrivé par le coche,
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau;
Je me mouchais presque au bord de ma poche,
J'éternuais dans mon chapeau.
On pouvait me priver, sans aucune indécence,
De ce salut, par l'usage introduit;
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.

Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort : les airs, la suffisance,
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute, à moi, puisqu'ils sont applaudis?
Dieu, quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi !
Dans la Hollande, il est une autre loi.
En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme,
En vain j'exalterais sa valeur, son débit.
Ici, l'habit fait valoir l'homme;
Là, l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit;
On le juge sur son écorce.

LA PIÉTÉ FILIALE,

IDYLLE DE LÉONARD.

LYCORIS ET SÉLIME.

Au déclin d'un beau jour, Lycoris et Sélime,
Ayant rassemblé leur troupeau,
Se reposaient sur un coteau
Dont le soleil dorait la cime.
Ils s'occupaient de Philémon;
Car ces jeunes enfants, modèles de tendresse,
N'avaient d'autre plaisir que d'en parler sans cesse.

Si nous sommes heureux, j'en sais bien la raison,
Disait Lycoris à son frère :
Les cieux protégent notre père.
Il le mérite, il est si bon !

SÉLIME.

N'en doute point, ma sœur, sa vertu leur est chère.
Un soir, sous le berceau voisin de sa chaumière,
Il dormait d'un sommeil aussi doux que son cœur :
Sur son front j'imprimai ma bouche,
Et soudain (soit amour, ou soit que son bonheur
Se fasse ressentir à tout ce qui le touche)
Des larmes de plaisir coulèrent de mes yeux.
Ce bon père, disais-je, à quel point il nous aime !
Il a veillé pour nous, et, dans son sommeil même,
Il sait encor nous rendre heureux.

LYCORIS.

Hier, dans quel état il revint de la plaine !
Ah ! si tu l'avais vu se traîner avec peine,
Accablé de travail et du poids de ses ans !
Tu pleures, Sélime ?

SÉLIME.

Quel père !...
Nous lui devons aussi des soins reconnaissants.
Écoute ; mais surtout que ce soit un mystère :
Du prix de ces paniers que tu me voyais faire,
Je viens d'acheter un mouton ;
Je le destine à Philémon...

LYCORIS.

Et moi, pour l'amuser, quand il est solitaire,

De mon oiseau chéri je veux lui faire un don.
Leur père entendit ce langage ;
Il sortait d'un buisson voisin.
Il court à ses enfants, les tient contre son sein,
Et des larmes de joie inondent son visage.
O Dieu ! dit-il, ô Dieu, témoin de mon bonheur,
Dans mes bras paternels tu vois tout ce que j'aime !
Laisse-moi mes enfants ! c'est la seule faveur
Que je demande encore à ta bonté suprême.

RUTH,

Églogue tirée de l'Écriture sainte.

Par Florian.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir, ce précepte d'amour !
Voyez ce faible enfant que le trépas menace ;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse.
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami dès qu'il est malheureux.
Ce vieillard, qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère :
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir !
Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour, comme de la nature,

Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parents,
Vinssent multiplier nos plus chers sentiments.
C'est ainsi que de Ruth récompensant le zèle,
De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

Lorsqu'autrefois un juge, au nom de l'Éternel,
Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléem chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père.
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère,
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce, en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :

Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis ;
Je retourne en Juda mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée;
Que mon Dieu soit béni ! Je vous rends votre foi.
Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi !
Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu , n'oubliez pas que je fus votre mère.
Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle. Ah ! laissez-moi vous suivre.
Partout où vous irez, Ruth près de vous doit vivre.

N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie.
Jusque-là vous servir fera mes plus doux soins:
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins.

Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante.
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage; et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les États.

De son peuple chéri Dieu réparait les pertes:
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
Enfin, s'écria-t-elle, en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous.
Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie:
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille; cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance:
C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel.
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.
Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.

Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas.
Quoi! c'est là Noémi? Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi! Ce nom veut dire belle.
J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami;
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi.

Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles:
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'au champ du vieux Booz le hasard la conduit;
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Ruth suivait dans son champ la dernière glaneuse:
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'une autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné.
Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles:
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles;
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,
Venez des moissonneurs partager le repas,
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne.
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.
Il dit: Ruth, à genoux, de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié;
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,

Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère.
Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons.
Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde surtout que rien ne te décèle.
Il faut que, sans te voir, elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Épargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance.
Le zélé serviteur se presse d'obéir;
Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
Elle porte ses biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant. Bénissons le Seigneur,
Dit-elle ; de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage ;
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage.
De son travail alors elle montre le fruit.
Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit ;
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille :
Le vertueux Booz est de notre famille,
Et nos lois... Je ne puis vous expliquer ces mots ;
Mais retournez demain dans le champ de Booz.
Il vous demandera quel sang vous a fait naître.
Répondez : Noémi vous le fera connaître ;
La veuve de son fils embrasse vos genoux.
Tous mes desseins alors seront connus de vous :
Je n'en puis dire plus. Soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence,
Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir.
Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.

Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.
Le soleil n'avait pas commencé sa carrière,
Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux dispersés.
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille;
Mais, aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtait le repos;
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête: O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs!
Dieu, pour se faire aimer, doit prolonger tes ans.
Quelle sérénité se peint sur ton visage!
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
Tu dors, et tu parais méditer des bienfaits.
Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais?
Ah! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le, ce songe, hélas! est la vérité même.

Le vieillard se réveille à ces accents si doux.
Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous;
Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance:
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense.
Un sentiment si pur doit-il se réprimer?
Non: ma mère me dit que je puis vous aimer.
De Noémi dans moi reconnaissez la fille:
Est-il vrai que Booz soit de notre famille?
Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux.
O ciel, répond Booz, ô jour trois fois heureux!
Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère

Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère !
Je suis de votre sang ; et, selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge.
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.
Ah! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur!
Lui dit Ruth ; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère.
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds: Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi ; le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
A cette fête, hélas! nous n'aurons pas l'amour;
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie.
Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu,
De laisser Ruth heureuse en lui disant adieu.
Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière,
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie, et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils, et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau;
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse:
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi.

LE SACRIFICE DES PETITS ENFANTS,

Idylle de Léonard.

MIRTIL ET CHLOÉ.

Le tendre enfant Mirtil, au lever de l'aurore,
Vit la plus jeune de ses sœurs
Tristement occupée à rassembler des fleurs.
En les réunissant, Chloé mêlait ses pleurs
Aux larmes du matin qui les baignaient encore.
Elle laissa couler deux ruisseaux de ses yeux,
Sitôt qu'elle aperçut son frère.

CHLOÉ.

Hélas! Mirtil, bientôt nous n'aurons plus de père!
Que notre sort est douloureux!

MIRTIL.

Ah! s'il allait mourir, ce père qui nous aime!
Ma sœur, il est si vertueux!
Il a tant d'amour pour les dieux!

CHLOÉ.

Oui, Mirtil, et les dieux devraient l'aimer de même.

MIRTIL.

O ma sœur, comme ici tout me paraît changer!
Comme tous les objets semblent dans la tristesse!

En vain mon agneau me caresse,
Depuis cinq jours je le délaisse,
Et c'est une autre main qui lui donne à manger.
Vainement mon ramier s'approche de ma bouche;
De mes plus belles fleurs je n'ai point de souci;
Enfin, ce que j'aimais n'a plus rien qui me touche.
Mon père, si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ.

Hélas! il t'en souvient, mon frère,
Cinq jours bien longs se sont passés,
Depuis que, sur son sein nous tenant embrassés,
Il se mit à pleurer...

MIRTIL.

Oui, Chloé, ce bon père!
Comme il devint pâle et tremblant!
« Mes enfants, disait-il, je suis bien chancelant.
« Laissez-moi... Je succombe au mal qui me tourmente. »
Il se traîna jusqu'à son lit.
Depuis ce temps il s'affaiblit,
Et tous les jours son mal augmente.

CHLOÉ.

Écoute quel est mon dessein:
Si tu me vois de grand matin
Occupée à cette guirlande,
C'est qu'au dieu des bergers j'en veux faire une offrande.
Notre mère nous dit toujours
Que les dieux sont cléments, qu'ils prêtent leur secours

Aux simples vœux de l'innocence :
Moi, je veux du dieu Pan implorer la clémence ;
Et, vois-tu cet oiseau, mon unique trésor ?
Hé bien ! je veux au dieu le présenter encor.

MIRTIL.

O ma sœur, attends-moi, je n'ai qu'un pas à faire.
De mes fruits les plus beaux j'ai rempli mon panier;
Je vais l'aller chercher, et, pour sauver mon père,
Je veux y joindre mon ramier.

Ces mots finis, il court, va saisir sa richesse,
Et sous un poids si doux il revole à l'instant.
Il souriait en le portant,
Tour à tour agité d'espoir et de tristesse.
Les voilà tous deux en chemin
Pour arriver aux pieds de la statue.
Elle se présentait sur un coteau voisin,
Que des pins ombrageaient de leur cime touffue.
Là, s'étant prosternés devant le dieu des champs,
Ils élèvent vers lui leurs timides accents.

CHLOÉ.

Daigne, ô dieu des bergers, agréer mon offrande,
Et laisse-toi toucher aux pleurs que je répands!
Tu vois, je n'ai qu'une guirlande;
A tes genoux je la suspends.
J'en ornerais ton front, si j'étais assez grande.
O dieu, rends notre père à ses pauvres enfants!

MIRTIL.

Conserve ce bon père, ô dieu! Sois-nous propice.

Voilà mes plus beaux fruits, que j'ai cueillis pour toi!
Si mon plus beau chevreau n'était plus fort que moi,
J'en aurais fait le sacrifice.
Quand je serai plus grand, j'en immolerai deux,
Si tu vois en pitié deux enfants malheureux.

CHLOÉ.

Nous partageons les maux que notre père endure.
Quel don peut te fléchir?... Tiens, voilà mon oiseau!
C'est pourtant tout mon bien, ô Pan, je te le jure.
Vois, il vient dans ma main chercher sa nourriture,
Et je veux que ma main lui serve de tombeau.

MIRTIL.

O Pan! que faut-il pour te plaire?
Regarde mon ramier, je le vais appeler.
Veux-tu sa vie? Elle m'est chère:
Mais, pour que tu sauves mon père,
Je vais... oui, dieu puissant, je vais te l'immoler.

Et leurs petites mains tremblantes
Saisissaient des oiseaux les ailes frémissantes.
Déjà, glacés de crainte, ils détournaient les yeux
Pour commencer leurs sacrifices.
Mais une voix s'élève: « Enfants trop généreux,
« Arrêtez! L'innocence intéresse les dieux.
« Gardez-vous d'immoler ce qui fait vos délices!
« Je rends votre père à vos vœux. »
Leur père fut sauvé. Ce jour même avec eux
Il alla du dieu Pan bénir la bienfaisance.
Il passa de longs jours au sein de l'abondance,
Et vit naître les fils de ses petits-neveux.

ARISTÉE,

Épisode tiré des Géorgiques de Virgile,

Et traduit par Delille.

. . . . . .
Possesseur autrefois de nombreuses abeilles,
Aristée avait vu ce peuple infortuné,
Par la contagion, par la faim moissonné.
Aussitôt des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose,
Il arrive, il s'arrête, et, tout baigné de pleurs,
A sa mère, en ces mots, exhale ses douleurs:
Déesse de ces eaux, ô Cyrène, ô ma mère!
Si je puis me vanter qu'Apollon soit mon père,
Hélas! du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis?
Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre?
Où sont donc ces honneurs où je devais prétendre?
Hélas! parmi les dieux j'espérais des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels!
Ce prix de tant de soins qui charmait ma misère,
Mes essaims ne sont plus; et vous êtes ma mère!
Achevez: de vos mains ravagez ces coteaux,
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux,
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre âme?

Cyrène entend sa voix au fond de son séjour.

Près d'elle, en ce moment, les nymphes de sa cour
Filaient d'un doigt léger des laines verdoyantes.
Leurs beaux cheveux tombaient en tresses ondoyantes.
Là sont la jeune Opis, aux yeux pleins de douceur,
Et Clio toujours fière, et Béroë sa sœur,
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Étalant toutes deux l'or, la pourpre et l'hermine ;
Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitants des bois.
Pour charmer leur ennui, Clymène, au milieu d'elles,
Leur racontait des dieux les amours infidèles.
Du malheureux berger la gémissante voix
Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois :
Cyrène s'en émeut ; ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides.
Aréthuse, cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots.
O ma sœur, tu sentais de trop justes alarmes !
Ton fils, ton tendre fils, tout baigné de ses larmes,
Paraît au bord des eaux, accablé de douleurs ;
Et sa mère est, dit-il, insensible à ses pleurs.

Mon fils ! répond Cyrène, en pâlissant de crainte ;
Qu'il vienne : et quel est donc le sujet de sa plainte !
Qu'on amène mon fils , qu'il paraisse à mes yeux ;
Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux :
Fleuve, retire-toi. L'onde respectueuse,
A ces mots, suspendant sa course impétueuse,
S'ouvre, et se repliant en deux monts de cristal,
Le porte mollement au fond de son canal.
Le jeune dieu descend ; il s'étonne, il admire

Le palais de sa mère et son liquide empire;
Il écoute le bruit des flots retentissants,
Contemple le berceau de cent fleuves naissants,
Qui, sortant en grondant de leur grotte profonde,
Promènent en cent lieux leur course vagabonde.
De là partent le Phase et le vaste Lycus ;
Le père des moissons, le riche Caïcus;
L'Énipée orgueilleux d'orner la Thessalie:
Le Tibre encor plus fier de baigner l'Italie;
L'Hypanis se brisant sur des rochers affreux;
Et l'Anio paisible; et l'Éridan fougueux,
Qui, roulant à travers des campagnes fécondes,
Court dans les vastes mers ensevelir ses ondes.

Mais enfin il arrive à ce brillant palais
Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais.
Sa mère, en l'écoutant, sourit et le rassure:
Les nymphes sur ses mains épanchent une eau pure,
Offrent pour les sécher de fins tissus de lin.
On fait fumer l'encens, on fait couler le vin.
Prends ce vase, ô mon fils; afin qu'il nous seconde,
Invoquons l'Océan, le vieux père du monde;
Et vous, reines des eaux, protectrices des bois,
Entendez-moi, mes sœurs. Elle dit, et trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur petillante;
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante.
Elle accepte l'augure, et poursuit en ces mots :
Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.
C'est lui que nous voyons, sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallène est sa patrie; et, dans ce même jour,

Vers ces bords fortunés il hâte son retour.
Les nymphes, les tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,
Respectent de ce dieu la science sacrée.
Ses regards pénétrants, son vaste souvenir,
Embrassent le présent, le passé, l'avenir;
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
Par lui tu connaîtras d'où naissent tes revers.
Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
On a beau l'implorer; son cœur, sourd à la plainte,
Résiste à la prière, et cède à la contrainte.
Moi-même, quand Phébus, partageant l'horizon,
De ses feux dévorants jaunira le gazon,
A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre,
Où sommeille ce dieu sorti du sein des flots:
Là, tu le surprendras dans les bras du repos.
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;
Serpent, il s'entrelace, et lion, il rugit;
C'est un feu qui petille, un torrent qui mugit.
Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets,
Et forcer ton captif à reprendre ses traits.

Sur son fils, à ces mots, sa main officieuse
Répand d'un doux parfum l'essence précieuse;
Cette pure ambroisie embaume ses cheveux,
Rend son corps plus agile, et ses bras plus nerveux.

Au sein des vastes mers s'avance un mont sauvage,
Où le flot mugissant, brisé par le rivage,
Se divise, et s'enfonce en un profond bassin
Qui reçoit les nochers dans son paisible sein :
Là, dans un antre obscur, se retirait Protée.
Cyrène le prévient, y conduit Aristée,
Le place loin du jour, dans l'ombre de ces lieux,
Se couvre d'un nuage, et se dérobe aux yeux.
Déjà le chien brûlant dont l'Inde est dévorée
Vomissait tous ses feux sur la plaine altérée ;
Déjà l'ardent midi, desséchant les ruisseaux,
Jusqu'au fond de leur lit avait pompé leurs eaux :
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde,
Protée en ce moment quittait le sein de l'onde.
Il marche ; près de lui le peuple entier des mers
Bondit et fait au loin jaillir les flots amers :
Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive.
Alors, tel qu'un berger, quand la nuit sombre arrive,
Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau ,
Le dieu, sur son rocher, compte au loin son troupeau.
A peine il s'assoupit que le fils de Cyrène
Accourt, pousse un grand cri, le saisit et l'enchaîne :
Le vieillard de ses bras sort en feu dévorant ;
Il s'échappe en lion, il se roule en torrent.
Enfin, las d'opposer une défense vaine,
Il cède ; et, se montrant sous une forme humaine :
« Jeune imprudent, dit-il, qui t'amène en ce lieu ?
Parle, que me veux-tu ? —Vous le savez, grand dieu :
Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée ;
Le livre des destins est ouvert à Protée.
L'ordre des immortels m'amène devant vous,

Daignez... » Le dieu, roulant des yeux pleins de courroux,
A peine de ses sens dompte la violence;
Et tout bouillant encor, rompt ainsi le silence:

« Tremble, un dieu te poursuit; pour venger ses douleurs,
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs.
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivais sa fidèle Eurydice;
Eurydice fuyait, hélas! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recélaient sous ses pas.
La mort ferma ses yeux: les nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira;
Le Rhodope en gémit, et l'Èbre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage:
Là, seul, touchant sa lyre et charmant son veuvage,
Tendre épouse, c'est toi qu'appelait son amour,
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.
C'est peu: malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes,
Et, perçant ces forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi,
Et la Parque inflexible, et les pâles Furies,
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries.
Il chantait; et, ravis jusqu'au fond des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,
Les légers habitants de ces obscurs royaumes,
Des spectres pâlissants, de livides fantômes,

Accouraient, plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain ou qu'un soir ténébreux
Rassemble par milliers dans les bocages sombres;
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres;
Des vierges que l'hymen attendait aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Victimes que le Styx, dans ses prisons profondes,
Environne neuf fois des replis de ses ondes,
Et qu'un marais fangeux, bordé de noirs roseaux,
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'enfer même s'émut : les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides;
Ixion immobile écoutait ses accords;
L'Hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts;
Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.

Enfin, il revenait triomphant du trépas :
Sans voir sa tendre amante, il précédait ses pas :
Proserpine, à ce prix, couronnait sa tendresse.
Soudain ce faible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînait,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnait.
Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne.... il revoit ce qu'il aime !
C'en est fait, un coup d'œil a détruit son bonheur;
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des enfers, charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie : O destin rigoureux !

Hélas ! quel dieu cruel nous a perdus tous deux ?
Quelle fureur ! Voilà qu'au ténébreux abîme
Le barbare Destin rappelle sa victime.
Adieu ! Déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée ! Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante ;
L'horrible mort, jetant son voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas ! et loin de toi.
Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore.
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore ;
Il n'embrasse qu'une ombre ; et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors, deux fois privé d'une épouse si chère,
Où porter sa douleur, où traîner sa misère ?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts ?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.
Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce :
Sa voix adoucissait les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinaient dans les airs.
Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain,
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ses tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.
Pour lui plus de plaisirs, plus d'hymen, plus d'amour :
Seul, parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,

Sur les sommets déserts des monts hyperborées,
Il pleurait Eurydice, et plein de ses attraits,
Reprochait à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçaient de lui plaire.
Il dédaigna leurs feux; et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Èbre roula sa tête encor toute sanglante:
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
D'Eurydice en flottant, murmurait le doux nom.
Eurydice! O douleur ! Touchés de son supplice,
Les échos répétaient, Eurydice! Eurydice!... »

Le devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes :
Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes;
Tu connais ton destin. Eurydice autrefois
Accompagnait les chœurs des nymphes de ces bois.
Elles vengent sa mort; toi, fléchis leur colère:
On désarme aisément leur rigueur passagère.
Sur le riant Lycée, où paissent tes troupeaux,
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Choisis un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes.
Pour les sacrifier, élève quatre autels,
Et, les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leurs corps sanglants dans la forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux

Offre une brebis noire et la fleur des pavots.
Enfin, pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
De retour dans les bois, immole une génisse.
Elle dit. Le berger, dans ses nombreux troupeaux,
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux,
Immole un nombre égal de génisses superbes.
Qui des prés émaillés foulaient en paix les herbes.
Pour la neuvième fois quand l'aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige! Le sang, par sa chaleur féconde,
Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim:
Des peuples bourdonnants s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent,
Et sur l'arbre voisin en grappes se suspendent.

LE RUISSEAU,

Idylle de madame Deshoulières.

Ruisseau, nous paraissons avoir un même sort;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais, hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre!
Vous vous abandonnez, sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur:

Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source :
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne se perd pas ;
Par de délicieux ombrages
Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure.
Mille et mille poissons, dans votre sein nourris,
Ne vous attirent point de chagrin, de mépris.
Avec tant de bonheur, d'où vient votre murmure?
Hélas! votre sort est si doux!
Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune.
Elles déchirent nuit et jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses.
Mais, de ces fatales faiblesses,
La plus à craindre, c'est l'amour;
Ses douceurs mêmes sont cruelles :
Elles font cependant l'objet de tous les vœux;
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles;
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds,
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille ou passe à des amours nouvelles.

Ruisseau, que vous êtes heureux!
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
Lorsque les ordres absolus
De l'Être indépendant qui gouverne le monde
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose.
Dans votre sein il cherche à s'abîmer,
Vous et lui, jusques à la mer,
Vous n'êtes qu'une même chose.
De toutes sortes d'unions
Que notre vie est éloignée !
De trahisons, d'horreurs et de dissensions
Elle est toujours accompagnée.
Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille et doux,
Pour être mieux traité que nous?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits,
Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères.
C'est lui seul qui nous dit que, par un juste choix,
Le ciel mit, en formant les hommes,
Les autres êtres sous leurs lois.
A ne nous point flatter, nous sommes
Leurs tyrans plutôt que leurs rois.
Pourquoi vous mettre à la torture?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers?
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature,
En vous forçant de jaillir dans les airs?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir?

Que ne régnons-nous sur nous-mêmes?
Mais, hélas ! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux, qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux,
Et dont la faiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je? Où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons?
Ai-je quelque espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons?
Non, pour l'orgueil et pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas! on n'a plus rien à craindre;
Les vices n'ont plus de censeurs;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs.
Savoir vivre, c'est savoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise.
On y voit la laideur et la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise:
Aucun défaut ne s'y déguise:
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidèle cristal;
On évite de même un ami trop sincère.
Ce déplorable goût est le goût général:
Les leçons font rougir, personne ne les souffre;
Le fourbe veut paraître homme de probité.

Enfin, dans cet horrible gouffre
De misère et de vanité,
Je me perds; et plus j'envisage
La faiblesse de l'homme et sa malignité,
Et moins de la Divinité
En lui je reconnais l'image.
Courez, ruisseau, courez; fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers d'où vous sortez;
Tandis que, pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

MORT DE COLIGNY.

HENRIADE, CHANT II.

Le signal est donné sans tumulte et sans bruit;
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable:
Il se lève, il regarde; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités;

Il voit briller partout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes ;
Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés ;
Les meurtriers en foule, au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne :
«C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne!»
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille ;
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte :
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage...

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect :
Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
« Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
« Que le sort des combats respecta quarante ans ;
« Frappez, ne craignez rien ; Coligny vous pardonne:

« Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne.
« J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous! »
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime :
Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible,
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide.
Coligny l'attendait d'un visage intrépide ;
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort :
Son corps, percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture,
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence.

Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisirs, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

L'HEUREUX VIEILLARD,

IDYLLE DE LÉONARD.

AMYNTAS.

La terre a repris ses couleurs ;
J'entends déjà chanter la joyeuse hirondelle ;
La nature se renouvelle ;
Une fraîche rosée a ranimé les fleurs.
Je sens renaître aussi mon antique allégresse.
O matin ! ton aspect fait palpiter mon cœur.
Je m'échauffe aux rayons de ce feu créateur.
Et ma défaillante vieillesse
Respire avec ce frais le souffle du bonheur.
Grâce te soit rendue, ô Dieu conservateur !
Toi, dont j'ai si longtemps éprouvé la clémence !
Deux fois quarante hivers ont suivi ma naissance :
Ce grand âge a passé comme un songe flatteur.
Quand je parcours l'espace immense
Où se perd loin de moi le berceau de mes ans,
Que je me sens ému ! Dans quels ravissements
Je me rappelle encor leur douce jouissance !
D'un air contagieux mes troupeaux ni mes champs
N'essuyèrent jamais la mortelle influence ;
Jamais de mon réduit n'approcha l'indigence.

Si le malheur m'a visité,
Si quelquefois mes yeux ont répandu des larmes,
Aux jours de la félicité
Ces orages légers prêtaient de nouveaux charmes.
Hélas! sous un ciel pur, au bord de ces ruisseaux;
J'ai vu couler mes jours comme coulent leurs eaux:
Je les ai vus suivis de paisibles ténèbres;
Un sommeil bienfaisant suspendait mes travaux,
Et jamais le souci, pour troubler mon repos,
N'agita ses ailes funèbres.
Dans le cours fortuné de mes lustres nombreux,
Je ne compte aucun jour perdu pour la nature:
J'eus des amis, je fis quelquefois des heureux;
J'aimais, et je connus cette volupté pure
Qui naît du doux accord d'un couple vertueux.
O jeunesse, ô raison, dont tout m'offre l'image!
Lorsque, sur mes genoux, je portais mes enfants;
Qu'en me livrant comme eux aux plaisirs de leur âge,
Je me sentais pressé de leurs bras innocents,
Que je goûtais alors un bonheur sans nuage!
En voyant s'élever ces tendres arbrisseaux,
Mes yeux de l'avenir pénétraient la nuit sombre;
Je disais: « Ils croîtront, leurs utiles rameaux
« Recevront ma vieillesse à l'abri de leur ombre. »
J'ai joui, grâce au ciel, du fruit de mes travaux,
Et j'ai vu le succès passer mon espérance;
En rappelant les soins que j'eus pour votre enfance,
De votre père, un jour, bénissez le repos.
Mes fils! si je n'ai pu vous laisser l'abondance,
Je vous ai fait des cœurs à l'épreuve des maux.
Ah! quel est le mortel exempt de leurs assauts?

Pour la première fois, quand je connus la peine,
Ce fut, ô ma Zélie, au jour où sur mon sein
Ton âme s'échappa comme une douce haleine,
Où le froid du trépas glaça la faible main
Que tu tentais encor d'attacher sur la mienne.
Combien ce souvenir m'a fait verser de pleurs!
Mais de tous nos chagrins le temps tarit la source:
Douze fois la saison des fleurs
Au gazon de ta tombe a mêlé ses couleurs,
Et le moment approche où doit finir ma course.
J'ai de ce terme heureux de sûrs pressentiments:
Ce soir, sur la colline où repose ta cendre,
Je veux assembler mes enfants.
Toi qui me fis l'objet de tes bienfaits constants,
Au dernier de mes jours, daigne encore m'entendre,
O ciel! fais-moi mourir dans leurs embrassements.

TOBIE,

POËME TIRÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE,

PAR FLORIAN.

A Mesdemoiselles de L. B. et D. D., âgées de neuf à dix ans.

O vous, qui de cet âge où l'on sort de l'enfance
Conservez seulement la grâce et l'innocence,
Dont le précoce esprit, empressé de savoir,
Croit gagner un plaisir, s'il apprend un devoir,
De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire.
Dans ce simple récit, point d'amour, point de gloire:

C'est un juste, un bon père, un cœur pur, bienfaisant,
Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.
Ah! ces vertus pour vous ne sont point étrangères:
Lisez, lisez Tobie à côté de vos mères.

A Ninive autrefois, quand les tribus en pleurs
Expiaient dans les fers leurs coupables erreurs,
Il fut un juste encore : il avait nom Tobie.
Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,
Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnait pas moins
Aux pauvres des secours, aux malheureux des soins.
A travers les dangers, par des routes secrètes,
De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consolait la veuve, adoptait l'orphelin ;
Le cri d'un opprimé réglait seul son chemin :
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,
Lui présageaient du roi la vengeance cruelle,
Je crains Dieu, disait-il, encor plus que le roi,
Et les infortunés me sont plus chers que moi.

Un jour, après avoir, pendant la nuit osbcure,
A des morts délaissés donné la sépulture,
De travail épuisé, de fatigue abattu,
Sa force ne pouvant suffire à sa vertu,
Le vieillard, lentement, au pied d'un mur se traîne.
Il dormait, quand l'oiseau que le printemps ramène,
Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur,
Fait tomber sur ses yeux un excrément impur :
A Tobie aussitôt la lumière est ravie.
Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie,

O Dieu, s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver!
Je n'en murmure point : tu frappes pour sauver.
Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,
Ne pourront plus au ciel précéder ma prière :
Vers le pauvre, avec peine, hélas ! j'arriverai.
Je ne le verrai plus, mais je le bénirai.

Ses amis cependant, sa famille, sa femme,
Loin d'émousser les traits qui déchiraient son âme,
De porter sur ses maux le baume précieux
De la compassion, seul bien des malheureux,
Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance.
Où donc, lui disent-ils, est cette récompense
Qu'aux vertus, à l'aumône, accorde le Seigneur?
Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur.
Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,
Fort contre le malheur, faible contre ses proches,
Désire le trépas, et le demande au ciel.
Sa prière monta jusques à l'Éternel :
L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.

Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,
Fait appeler son fils, son fils qui, jeune encor,
De l'aimable innocence a gardé le trésor,
Comme un autre Joseph nourri dans l'esclavage,
Et semblable à Joseph de mœurs et de visage,
Possédant sa beauté, sa grâce et sa pudeur.
Tobie, en l'embrassant, lui dit avec douceur :
Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père ;
De ton respect pour moi fais hériter ta mère ;
Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,

Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour.
Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse?
Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse;
Que surtout l'indigent trouve en toi son appui;
Partage tes habits et ton pain avec lui;
Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore;
Riche, donne beaucoup, et pauvre, donne encore:
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.
Je dois, en ce moment, confier à ta foi
Qu'à Gabélus jadis, sur sa simple promesse,
Je laissai dix talents, mon unique richesse:
Va toi-même à Ragès pour les redemander.
Vers ce lointain pays quelqu'un peut te guider;
Cherche dans nos tribus un conducteur fidèle,
Dont nous reconnaîtrons et la peine et le zèle.

Il dit. Son fils le quitte, et court vers sa tribu.
Devant lui se présente un jeune homme inconnu,
Dont la taille, les traits, la grâce plus qu'humaine,
Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne:
Ses yeux doux et brillants, sa touchante beauté,
Son front où la noblesse est jointe à la bonté,
Tout plaît, tout charme en lui par un pouvoir suprême.
C'était l'ange du ciel, envoyé par Dieu même,
Qui venait de Tobie assurer le bonheur.

L'ange s'offre à servir de guide au voyageur:
Il le suit chez son père; et le vieillard en larmes
Ne lui déguise pas ses soupçons, ses alarmes:
Longtemps il l'interroge; et, lui tendant les bras:

De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas;
Vieux, souffrant, et privé de la clarté céleste,
Mon enfant de la vie est tout ce qui me reste :
La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien ;
De mon dernier trésor je vous fais le gardien.
Ah ! vous me le rendrez : mon âme satisfaite
Éprouve, en vous parlant, une douceur secrète ;
Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur
Que vous serez conduits par l'ange du Seigneur.
O mon fils, pour adieu reçois ce doux présage.
Le jeune homme l'embrasse et s'apprête au voyage :
Il presse, en gémissant, sa mère sur son sein.
Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin :
Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle
Ses adieux et ses cris. Alors le chien fidèle,
Seul ami demeuré dans la triste maison,
Court, et du voyageur devient le compagnon.

Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes
Où le Tigre en courroux précipite ses ondes.
Arrêté sur ses bords pour prendre du repos,
Tobie, en se lavant dans ses rapides eaux,
Découvre un monstre affreux dont la gueule béante
Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.
L'ange accourt : Saisissez, lui dit-il, sans frémir,
Ce monstre qu'à vos pieds vous allez voir mourir.
Prenez son fiel sanglant, il vous est nécessaire :
Le temps vous apprendra ce qu'il en faudra faire.
Le jeune Hébreu, surpris, obéit à l'instant :
Il partage le corps du monstre palpitant,

En réserve le fiel : sur une flamme pure
Le reste préparé devient sa nourriture.

Cependant, de Ragès, au bout de quelques jours,
Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.
L'ange, avant d'arriver aux portes de la ville,
De Gabélus, dit-il, ne cherchons pas l'asile ;
Dès longtemps Gabélus a quitté ces climats;
Chez un autre que lui je vais guider vos pas.
Le riche Raguël, neveu de votre père,
A pour fille Sara, son unique héritière.
Son plus proche parent doit seul la posséder :
La loi l'ordonne ainsi, venez la demander.
Interdit à ces mots, le docile Tobie
Lui répond : O mon frère, à vous seul je confie
Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :
Tout Israël connaît sa vertu, sa beauté;
Mais déjà sept époux, briguant son hyménée,
Ont dès le même soir fini leur destinée.
Que deviendra mon père, hélas ! si je péris ?
Ne craignez rien, dit l'ange, et suivez mes avis.
Ivres d'un fol amour que le Seigneur condamne,
Les amants de Sara brûlaient d'un feu profane;
Ils en furent punis : mais vous, mon frère, vous
Que la loi de Moïse a nommé son époux,
Dont le cœur aux vertus formé dès votre enfance,
Épurera l'amour par la chaste innocence,
Vous obtiendrez Sara, sans irriter le ciel.

En prononçant ces mots, ils sont chez Raguël.
Tous deux, les yeux baissés, demandent, à l'entrée,

Cette hospitalité des Hébreux révérée.
Raguël, à leur voix empressé d'accourir,
Rend grâce aux voyageurs qui l'ont daigné choisir.
Mais, fixant sur l'un d'eux une vue attentive,
Il reconnaît les traits du vieillard de Ninive :
Quelques pleurs aussitôt s'échappent de ses yeux.
« Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux
Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie?
—Oui, répond l'ange.—Ainsi vous connaissez Tobie?
—Qui de nous a souffert, et ne le connaît pas?
— Ah ! parlez : avons-nous à pleurer son trépas?
Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,
L'a-t-il laissé vivant pour exemple à nos frères?
— Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils.
— O jour trois fois heureux ! Enfant que je bénis,
Viens, accours dans mon sein: que Raguël embrasse
Le digne rejeton d'une si sainte race !
Ton père soixante ans fut notre unique appui ;
Viens, jouis, ô mon fils, de notre amour pour lui. »

Il appelle aussitôt son épouse et sa fille,
Annonce son bonheur à toute sa famille,
Et veut que d'un bélier, immolé par sa main,
Aux hôtes qu'il reçoit on prépare un festin.
On obéit. Tobie, assis près de son guide,
Sur la belle Sara porte un regard timide :
Il rencontre ses yeux ; aussitôt la pudeur
Couvre son jeune front d'une aimable rougeur.
Il s'enhardit pourtant ; et, d'une voix émue :
O Raguël, dit-il, notre loi t'est connue ;

Tu sais qu'elle prescrit des nœuds encor plus doux
Aux liens que le sang a formés entre nous :
Je réclame la loi, je suis de ta famille ;
Au fils de ton ami daigne accorder ta fille.
Mes seuls titres, hélas ! pour obtenir sa foi,
Sont le nom de mon père et mon respect pour toi.

Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes,
Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes,
Son épouse et sa fille, en se pressant la main,
Ont caché toutes deux leurs têtes dans leur sein.

Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence
Dans leur cœur pas à pas fait rentrer l'espérance.
Il les plaint, les console, et de leur souvenir
Bannit les maux passés par les biens à venir.
Raguël entraîné cède au pouvoir suprême
De ce jeune inconnu qu'il révère et qu'il aime ;
Il unit les époux au nom de l'Éternel,
Les bénit en tremblant, les recommande au ciel ;
Et, pendant le festin, sa timide allégresse
Voile quelques instants sa profonde tristesse.

Le repas achevé, dans leur appartement
Les deux nouveaux époux sont conduits lentement.
A genoux aussitôt, le front dans la poussière,
Ils élèvent au ciel leur touchante prière :
Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
Former une compagne au premier des humains,
Afin de consoler sa prochaine misère

Par le doux nom d'époux et par celui de père,
Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait
Qui pour le cœur de l'homme, hélas! ne fut point fait;
Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre,
La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre,
Des héritiers nombreux, dignes de te chérir,
Et des jours innocents passés à te servir!

Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.
Dès que le chant du coq annonce la lumière,
Raguël, son épouse, accourent tout tremblants,
N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfants:
Ils les trouvent tous deux dans un sommeil tranquille.
De festons aussitôt ils parent leur asile,
Font ruisseler le sang des taureaux immolés,
Et retiennent dix jours leurs amis rassemblés.

L'ange, pendant ce temps, au fond de la Médie,
Allait redemander le dépôt de Tobie.
Gabélus le lui rend; et l'ange, de retour,
Au milieu des plaisirs, de l'hymen, de l'amour,
Retrouve son ami, pensif et solitaire,
Soupirant en secret de l'absence d'un père.
Partons, lui dit Tobie, ô mon cher bienfaiteur!
Être heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.
Parmi tant de festins, au sein de l'opulence,
Je ne vois que mon père en proie à l'indigence :
Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir;
Obtiens de Raguël qu'il nous laisse partir.
Il est père; aisément son âme doit comprendre

Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre.
Il dit. L'ange aussitôt va trouver Raguël;
Il le fait consentir à ce départ cruel.
Le malheureux vieillard les conjure, les presse
De revenir un jour consoler sa vieillesse :
Tobie en fait serment; et bientôt les chameaux,
Les esclaves nombreux, les mugissants troupeaux,
Qui de la jeune épouse ont été le partage,
Vers la terre d'Assur commencent leur voyage.
L'ange, présent partout, guide les conducteurs:
Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,
Assise sur le dos d'un puissant dromadaire,
Soupire, et tend de loin ses deux bras à sa mère;
Son époux la soutient sur son sein palpitant;
Et le fidèle chien marche en les précédant.
Hélas! il était temps que le jeune Tobie
A son malheureux père allât rendre la vie.
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,
Comptant de son retour le moment écoulé,
Se traînait chaque jour aux portes de Ninive:
Son épouse guidait sa démarche tardive.
Le vieillard restait seul. Assis sur le chemin,
Vers chaque voyageur il étendait la main:
Le voyageur passait, et Tobie en silence,
Pour la reperdre encore, attendait l'espérance.
Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,
Cherchait au loin, des yeux, l'enfant de son amour
Pleurait de ne point voir cet objet qu'elle adore,
Et suspendait ses pleurs pour le chercher encore.

Mais ce fils approchait: accusant ses lenteurs,

Il laisse ses troupeaux au soin de leurs pasteurs,
Les précède avec l'ange, et sa mère attentive
L'aperçoit tout à coup accourant vers Ninive.
Elle vole aussitôt, craint d'arriver trop tard :
Mais le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieillard.
Il reconnaît son maître, il jappe, il le caresse,
Exprime par ses cris sa joie et sa tendresse.
Le malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend.
Il se lève ; et, d'un pas chancelant et rapide,
Marchant les bras ouverts, sans soutien et sans guide,
O mon fils, criait-il, c'est toi, c'est toi !... Soudain
Le jeune homme en pleurant s'élance dans son sein.
Le vieillard le reçoit, et le serre et le presse ;
D'un long embrassement il savoure l'ivresse ;
Au défaut de ses yeux, sa paternelle main
S'assure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.
La mère arrive alors, palpitante, éperdue,
Réclamant à grands cris une si chère vue ;
Les larmes du bonheur coulent de tous les yeux,
Et l'ange, en les voyant, se croit encore aux cieux.

Après ces doux transports, l'ange dit à son frère
De toucher du vieillard la tremblante paupière
Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.
Le jeune homme obéit à ses ordres divins,
Et Tobie aussitôt voit la clarté céleste.
Gloire à toi, cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste !
J'avais péché longtemps, et longtemps je souffris :

Mais je révois enfin et le ciel et mon fils.
O mon Dieu, je rends grâce à ta bonté propice!
Oui, ta miséricorde a passé ta justice.

Il dit ; et de Sara les serviteurs nombreux,
Les troupeaux, les trésors, viennent frapper ses yeux.
La modeste Sara descend, lui fait hommage
De ces biens devenus désormais son partage,
Lui demande à genoux d'aimer et de bénir
L'épouse qu'à son fils le ciel voulut unir.
Le vieillard étonné la relève, l'embrasse ;
Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grâce,
Et, s'appuyant sur elle, écoute le récit
De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.
Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère
Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire ;
Il a guidé mes pas, il défendit mes jours.
C'est de lui que je tiens l'objet de mes amours ;
Lui seul vous fait revoir la céleste lumière ;
Il m'a donné ma femme, il m'a rendu mon père.
Hélas! que peut pour lui notre vive amitié ?
Des trésors de Sara donnons-lui la moitié ;
Qu'en recevant ce don sa bonté nous honore ;
S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore.
Aux pieds de l'ange alors, le père avec le fils,
Rougissant tous les deux d'offrir ce faible prix,
Le pressent de choisir dans toute leur richesse.
L'ange, les regardant, sourit avec tendresse :
Ne vous offensez pas, dit-il, de mes refus;
Gardez, gardez vos biens, et surtout vos vertus:

Elles vous ont valu le secours de Dieu même.
Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime ;
Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux.
Répandus, prodigués à tant de malheureux.
Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable,
Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
Fut écrit dans le ciel : Dieu conserve en ses mains,
Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.
Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage;
Au pauvre, à l'indigent, faites-en le partage ;
Donnez, pour amasser auprès de l'Éternel.
Vivez longtemps heureux ; moi, je retourne au ciel.

FRAGMENT

DU POËME INTITULÉ LE MÉRITE DES FEMMES,

PAR LEGOUVÉ.

Quel éclat doit ce sexe à sa vertu suprême !
Mais ne la montre-t-il que sous le diadème?
A l'exercer partout son cœur est empressé.
Ouvre-toi, triste enceinte, où le soldat blessé,
Le malade indigent et qui n'a point d'asile,
Reçoivent un secours trop souvent inutile :
Là, des femmes, portant le nom chéri de *sœurs*,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit longtemps, dans un saint monastère,
En invoquant le ciel, à protéger la terre ;

Et, vers l'infortuné s'élançant des autels,
Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.
O courage touchant! ces tendres bienfaitrices,
Dans un séjour infect où sont tous les supplices,
De mille êtres souffrants prévenant les besoins,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins;
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures,
Et réparent ce lit, témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
De l'humanité même elles semblent l'image;
Et les infortunés, que leur bonté soulage,
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'amie qui les ramène au jour.
O femmes, c'est à tort qu'on vous nomme timides:
A la voix de vos cœurs vous êtes intrépides.
Pourquoi de vils bourreaux, dans l'empire thébain,
Dévouant *Antigone* aux horreurs de la faim,
La plongent-ils vivante en une grotte obscure?
C'est qu'à son frère mort donnant la sépulture,
Sa main religieuse à la tombe a remis
Ces restes qu'aux vautours la haine avait promis.
Elle savait la loi qui la mène au supplice;
Mais elle n'a rien vu que son cher Polynice,
Qui, privé du tombeau, réclamait son appui:
Et, pour l'ensevelir, elle meurt avec lui.
Qu'a fait cette *Éponine* à l'échafaud conduite?
Dans un obscur réduit, où, dérobant sa fuite,
Sabinus d'un vainqueur trompa dix ans les coups,
Elle vint partager les périls d'un époux.
De l'amour conjugal, ô mémorable exemple!

Par elle, un souterrain du bonheur fut le temple.
Aux yeux de Sabinus elle sut chaque jour
Embellir par ses soins le plus affreux séjour.
Que ne peut le devoir sur ces âmes fidèles!

Eh! pourquoi loin de nous en chercher des modèles?
Naguère en nos climats, lorsque de tout côté
Pesait des *Décemvirs* le sceptre ensanglanté,
N'ont-elles pas prouvé, par mille traits sublimes,
Combien leurs sentiments les rendent magnanimes?
La peur régnait partout: plus de cœur, plus d'ami;
Le Français du Français paraissait l'ennemi:
Chacun savait mourir, nul ne savait défendre.
Elles seules, d'un zèle ingénieux et tendre,
Pour détourner la mort qui nous menaçait tous,
Osèrent des tyrans aborder le courroux.
Celle-ci, dès l'aurore, au repos arrachée,
Attendait leur présence, à leur porte attachée;
Celle-là d'un geôlier insensible à ses pleurs
Désarmant par son or les avares fureurs,
Dans un sombre cachot, d'un époux ou d'un père
Accourait chaque jour consoler la misère.
L'une d'un objet cher, qui marchait à la mort,
Demandait avec joie à partager le sort.

. . . . . .

. . . . . .

Toutes enfin, l'appui des Français malheureux,
Parlaient, priaient, pleuraient, ou s'immolaient pour eux.
Leur âme en nos dangers fut toujours secourable.
Remontons au moment où d'un règne exécrable

Septembre ouvrit le long et vaste assassinat.
Dans le sommeil des lois, dans l'effroi du sénat,
Des monstres qu'irritaient Bacchus et les Furies,
Aux prisons en hurlant portent leurs barbaries.
Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs;
Ils jettent morts sur morts, et mourants sur mourants:
Tout frémit... Une fille, au printemps de son âge,
Sombreuil, vient éperdue affronter le carnage.
C'est mon père, dit-elle; arrêtez, inhumains!
Elle tombe à leurs pieds, elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang! C'est peu : doublant d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace,
Et tantôt, s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore;
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.
A ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévouement,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment:
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère;
Du milieu des bourreaux elle enlève son père,
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids chéri dans ses bras généreux.
Jouis de ton triomphe, ô moderne Antigone!
Quel que soit le débat et du peuple et du trône,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis;
Pour admirer ton cœur, tous les cœurs sont unis;
Et ton zèle à jamais cher aux partis contraires,
Est des enfants l'exemple, et la gloire des pères.
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé?
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé!

STANCES A MA FILLE,

QUI M'AVAIT DEMANDÉ UNE ROMANCE,

PAR MADAME PERRIER.

Ma chère enfant, viens, écoute ta mère,
De ses leçons garde le souvenir;
De la raison si le flambeau t'éclaire,
Tu fixeras ton sort pour l'avenir.

Que la pudeur soit ta seule parure;
Redoute l'art et la frivolité :
La vérité convient à la nature,
Le talent seul ajoute à la beauté.

Quand le matin tu vois briller la rose,
Songe qu'au soir elle n'existe plus :
Un seul moment de la beauté dispose;
On est toujours belle avec des vertus.

Si le malheur te suit dans ta carrière,
Arme ton cœur d'une noble fierté :
On est timide alors qu'on désespère,
Un front serein brave l'adversité.

Mais si le ciel t'accordait l'opulence,
Et des jours purs par les plaisirs tracés,
Ouvre ton âme à l'honnête indigence,
Et que ses pleurs par toi soient effacés.

Sois toujours douce, honnête, affable et sage;
D'une coquette évite l'art flatteur.
Que la candeur, peinte sur ton visage,
Fasse juger des vertus de ton cœur.

Puissé-je dire, à mon heure dernière,
De tout danger j'ai sauvé mon enfant!
Je finirai sans regret ma carrière,
Si je te laisse heureuse, en expirant.

BELZUNCE,

OU LA PESTE DE MARSEILLE,

PAR MILLEVOYE.

Cité, console-toi, par le ciel envoyé,
Dans ton sein va descendre un ange de pitié:
Le cri de tes douleurs frappe au loin son oreille,
Et Belzunce revole aux remparts de Marseille.
On s'écrie: « Arrêtez! où portez-vous vos pas?
« Fuyez, fuyez la mort! — Non, je ne fuirai pas.
« Qu'une indigne frayeur lâchement me retienne!
« Non, ce peuple est mon peuple, et ma vie est la sienne.
« Ma place est là. J'y cours. Ce fléau destructeur
« Doit, avec le troupeau, dévorer le pasteur. »
En achevant ces mots, intrépide, il s'élance,
Et des murs consternés traverse le silence.
Pour son cœur paternel, ô tableau douloureux!
Un peuple de mourants, au teint hâve, à l'œil creux,
Fantômes animés, errant de place en place,

Pâles, et frissonnant d'une sueur de glace,
Et soutenant à peine un corps défiguré
Que le brûlant ulcère a presque dévoré.

Belzunce ouvre aux douleurs un asile propice;
Son palais se transforme en un pieux hospice.
Les lits nombreux du pauvre, alignés tristement,
Du vertueux séjour sont l'unique ornement.

Le prélat, revêtu d'une bure grossière,
Et le front tout souillé de cendre et de poussière,
D'un bras infatigable éloigne le trépas.
L'aumône, ouvrant les mains, vole devant ses pas.
Oh! quels flots de bienfaits épanchés dans sa course!
De son or généreux il épuise la source.
D'un pied muet il entre au fond des noirs réduits
Où veille la douleur dans la longueur des nuits,
Et présente aux mourants, qu'un feu secret consume,
Du breuvage ordonné la propice amertume.
Du mortel expirant il recueille les vœux,
Les derniers repentirs et les derniers aveux;
Lui montre dans la mort le retour salutaire
D'un habitant des cieux exilé sur la terre,
Et le guide, aux clartés de son divin flambeau,
Au séjour immortel qui commence au tombeau.

Sous l'aile du Seigneur, le prélat vénérable
Dans le commun fléau demeure invulnérable.
Durant vingt nuits, ses yeux ne se sont point fermés;
A la sombre lueur des fanaux enflammés,

Il veille infatigable, et sa marche assidue
Parcourt de la cité la plaintive étendue...
. . . . . Belzunce, en ces pieux instants,
Humble, et le cou pressé du nœud des pénitents,
Le pied nu, l'œil au ciel à l'entour * des murailles,
A voix basse entonnait l'hymne des funérailles.
Purifiant la terre où s'imprimaient ses pas,
Par sa seule présence il impose au trépas;
Et, d'un peuple mourant apaisant la souffrance,
De la tombe entr'ouverte il trompe l'espérance.

FRAGMENT

DES GÉORGIQUES DE VIRGILE,

TRADUIT PAR DELILLE.

Signes qui précédèrent et suivirent la mort de César.

Qui pourrait, ô soleil, t'accuser d'imposture?
Tes immenses regards embrassent la nature:
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
Quand César expira, plaignant notre misère,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière;
Tu refusas le jour à ce siècle pervers;

* *A l'entour* est un adverbe, et ne peut point se construire avec un complément; c'est le besoin d'une syllabe pour la mesure du vers, qui a fait faire cette faute au poëte. (*Note de l'Éditeur.*)

Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je? Tout sentait notre douleur profonde,
Tout annonçait nos maux; le ciel, la terre et l'onde,
Les hurlements des chiens, et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes!
Des bataillons armés dans les airs se heurtaient;
Sous leurs glaçons tremblants les Alpes s'agitaient;
On vit errer, la nuit, des spectres lamentables:
Des bois muets sortaient des voix épouvantables;
L'airain même parut sensible à nos malheurs;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs;
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent,
Et, pour comble d'effroi..., les animaux parlèrent!
Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux;
Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes;
L'onde changée en sang roule des flots impurs;
Des loups, hurlant dans l'ombre, épouvantent nos murs:
Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.
Aussi, la Macédoine a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions romaines.
Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,

Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains les ossements rouler!

O père des Romains, fils du dieu des batailles!
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,
Vesta! dieux paternels, ô dieux de mon pays!
Ah! du moins que César rassemble nos débris!
Par ses revers sanglants dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! le ciel jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains!
Que d'horreurs, en effet, ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, les terres sans culture;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate;
Partout la guerre tonne, et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone, en grondant, se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

AMOUR MATERNEL,

PAR MILLEVOYE.

Malheureux le mortel dont le cœur isolé
Par le doux nom de fils ne fut point consolé!

Il cherche tristement un appui sur la terre,
Et l'ennui vient s'asseoir sous son toit solitaire.

Le temps blanchit sa tête, et les ans l'ont vaincu :
Hélas! il a vieilli, mais il n'a point vécu.
Que j'aime à contempler cette mère adorée,
De rejetons charmants avec grâce entourée!
L'un assiége son front, d'autres pressent sa main;
Tandis que le plus jeune, étendu sur son sein,
Sans bruit, cherchant la place où son amour aspire,
Gravit jusqu'à la bouche où l'appelle un sourire.
Mais, par l'heure averti moins que par son amour,
Leur père impatient est déjà de retour.
Il entre... Quelle image! Et quel moment de fête!
Immobile et charmé, sur le seuil il s'arrête.
Ne respirant qu'à peine, en silence il jouit;
Sous son feutre à longs bords son front s'épanouit;
Dans ses yeux paternels la joie éclate et brille,
Et du fond de son âme il bénit sa famille.

Un père, toutefois avec austérité,
Tempère son amour par la sévérité;
Il étend sur ses fils sa longue prévoyance :
La mère sait aimer : c'est toute sa science.
J'en atteste un seul mot par le cœur inspiré :
Une mère perdit son enfant adoré.
Son digne et vieux pasteur sur sa vive souffrance
Versait le baume heureux d'une douce éloquence;
« Ranimez, disait-il, ce courage abattu;
« Du pieux Abraham imitez la vertu :
« Dieu demanda son fils, et Dieu l'obtint d'un père.

« — Ah ! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère ! »
Cri sublime, qui seul vaut les plus doctes chants !
Et comment exprimer ces transports si touchants
Qu'à l'âme d'une mère un tendre amour inspire !
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.
Quand ce gage chéri, si longtemps imploré,
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Dans quel enchantement son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie !
Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur, et tressaillir d'amour.
Ah ! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit ; elle est deux fois sa mère.
Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil ;
Par un souffle elle craint de hâter son réveil ;
Elle entoure de soins sa fragile existence ;
Avec celle d'un fils la sienne recommence :
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.

Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première, épure son langage ;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons ;
Soin précieux et tendre, aimable ministère
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère.
D'un naïf entretien poursuit-elle le cours ?
Toujours interrogée, elle répond toujours.
Quelquefois une histoire abrége la veillée :
L'enfant prête une oreille avide, émerveillée,

Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de *Gessner* la muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale ;
Il s'amuse et s'instruit : par un mélange heureux,
Ses jeux sont des travaux, ses travaux sont des jeux.

La lice va s'ouvrir : l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère ! Déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès, ainsi que ses plaisirs.
Enfin luit la journée où le rhéteur antique,
D'un peuple turbulent monarque flegmatique,
Dépouillant de son front la morne austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie...
Cet enfant, c'est le tien, un cri part : le vainqueur,
Porté par mille bras, est déjà sur ton cœur ;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.

PRADON A LA COMÉDIE,

OU LES SIFFLETS ;

CONTE, PAR DE GUERLE.

Tout récemment accouché de Pyrame,
Encore un peu malade du cerveau,
Pradon, un jour, le nez dans son manteau,

Pour mieux jouir du succès de son drame,
Seul, au parquet se glisse *incognito*.
Mais, du public impertinence extrême !
Au premier acte, on bâille ; le second
Commence à peine, on dort ; vient le troisième,
C'est encor pis ; parquet, loges, balcon,
De toutes parts sifflent à l'unisson.
L'auteur déçu peste, mais en silence ;
Le moindre bruit trahirait sa présence ;
Dieu sait alors ce que verrait Pradon !
« Et puis, dit-il, on n'est qu'au troisième acte ;
« Les deux derniers, plus fidèles au pacte
« Qu'avec l'honneur avaient fait leurs aînés,
« Pourront survivre à trois frères morts-nés,
« Et du combat sauvant leur gloire intacte,
« Laisser l'envie avec un pied de nez. »
Frivole espoir ! De son art, qui le trompe,
En vain Baron a déployé la pompe ;
Baron est froid quand Pyrame a parlé.
En vain Thisbé, peu sûre de ses charmes,
Croit s'embellir des pleurs de Champmêlé ;
Malgré ses feux, ses transports, ses alarmes,
Le public reste immobile, gelé.
Ce n'est pas tout : sous le mûrier tragique,
Où côte à côte, innocemment tombé,
En s'embrassant meurt le couple pudique,
Plus d'un méchant d'un rire sardonique,
Poignarde encore et Pyrame et Thisbé.

Oh ! pour le coup, Pradon se désespère ;

Il n'y tient plus. Il rougit, il pâlit,
Se mord les doigts, frappe du pied la terre,
S'agite, écume, il a perdu l'esprit;
Et peu s'en faut qu'en sa fureur comique
Il ne s'écrie, en style académique :
« Sifflez, sifflez, Zoïles sans pudeur,
« Qui sottement conspuez le génie!
« Malgré vous tous, ma pièce est accomplie ;
« Je m'y connais. D'un sifflet détracteur,
« Le vrai talent marque la calomnie :
« Voici Pradon, sifflez aussi l'auteur! »

Un sien ami, que le hasard amène,
Voyant son trouble, a pitié de sa peine;
Et, doucement, le tirant par le bras,
« Mon cher Pradon, lui dit-il, du courage!
« C'est le moment; mais surtout point d'éclats!
« On rit beaucoup; on rirait davantage.
« Rassure-toi : ce soir très-peu fêté,
« Un autre jour, tu seras mieux traité.
« Au fond, Pyrame est-il bien un chef-d'œuvre?
« Tes vers sont beaux, mais parfois ennuyeux.
« Tiens, les sifflets ont le public pour eux;
« De bonne grâce avale la couleuvre,
« Et siffle aussi, ne pouvant faire mieux. »
Il s'entendait à dorer la pilule,
Cet ami-là. D'abord Pradon recule :
Le son moqueur du perfide instrument
A déjà fait trop frémir son oreille.
Mais, tout à coup trouvant l'avis plaisant,

« Il a raison, dit-il en fin Normand
(Pradon était du pays de Corneille).
« Ah! je vous tiens, amateurs de sifflets.
« Nouveaux Midas! Puisque leur mélodie
« Plus que mes vers a pour vous des attraits,
« Dans le concert je ferai ma partie.
« Vous m'entendrez d'une fugue en fausset
« A votre barbe enfler la symphonie,
« Et, sans nuls frais, docteur en harmonie,
« A vos accords mêler l'accord parfait. »
A ce discours digne d'un Pergolèse,
Voilà Pradon qui se mêle aux railleurs.
Il siffle, il siffle, en bémol, en dièze;
Et, pour punir acteurs et spectateurs,
Fait plus de bruit, seul, que tous les siffleurs.

Près du poëte était un mousquetaire
Qu'apparemment la musique ennuya.
Chacun, dit-on, a son goût sur la terre,
Et le meilleur est celui que l'on a.
Pyrame donc plaisait au militaire :
Le voile en sang, le lion, la forêt,
Le prince mort, la princesse affligée,
Qui, bonnement, quand on la croit mangée,
Pour se tuer, exprès ressuscitait...
De tout cela l'âme plus qu'attendrie,
Notre César pleurait comme un mouton.
Assurément cet homme eut le cœur bon.
« Monsieur, pourquoi sifflez-vous, je vous prie?
« Dit brusquement le pleureur à Pradon.

« La pièce est belle, et l'auteur, je le jure,
« Loin d'être un sot, à la cour fait figure. »
(On ne jurait alors que par la cour.)
Mais, admirez un peu l'excellent tour!
Sire Pradon se fâche qu'on le loue;
A toute outrance il veut qu'on le bafoue.
« —Ah! ah! dit-il, monsieur, vous êtes pour!
« Moi, je suis contre. Oui, la pièce est mauvaise!
« Pyrame est fade, et sa Thisbé niaise;
« Son auteur est plus dur que du Bartas:
« S'il se trouvait présent, par parenthèse,
« Je voudrais voir son risible embarras.
« —Eh! par pitié, du moins, sifflez plus bas!
« Vous me gênez. —Non pas, monsieur, non pas,
« Je veux siffler tout haut, ne vous déplaise;
« Et mon sifflet, tant que sifflet sera,
« Jusques au bout sifflera, sifflera.
« —Hé bien! sifflez, siffleur opiniâtre;
« Mais, malgré vous, admirateur du beau,
« A chaque vers, je veux crier bravo! »

D'un iota nul n'en voulant rabattre,
Lorsque l'un siffle à rompre le cerveau,
L'autre des mains s'obstine à battre, battre,
Et, pour mieux faire, en voudrait avoir quatre.
Mais, las enfin de ce combat nouveau,
Le mousquetaire, à travers le théâtre,
Fait de Pradon pirouetter le chapeau
Et, sans respect pour une auguste nuque,
Au paradis fait voler sa perruque.

Pradon, trop chaud, riposte d'un soufflet
(Le pauvre diable avait perdu la carte).
Plus prompt encor, le descendant de Sparte
A dégaîné ; sur son homme au sifflet
Son bras s'escrime et de tierce et de quarte.
Tremblant alors, le malheureux Pradon
Tombe à genoux, criant : « Pardon, pardon !
« La peste soit du sifflet de discorde !
« Je suis un sot, monsieur, je vous l'accorde ;
« La pièce est belle, et vous avez raison.
« —Oh ! c'est en vain. Qui, moi, que j'en démorde?
« Il est trop tard : non, non, faquin, non, non.
« Sous mon épée, au défaut d'un bâton,
« Tu périras, ou le diable me torde ! »
Et cependant qu'il fait ce beau sermon,
Le fer brutal de botte en botte absorbe
Le nez, les yeux, l'oreille, le menton ;
Sème, en passant, maint et maint hérion,
Et, sourd aux cris, va sans miséricorde
Tuer Pradon, pour l'amour de Pradon.

A cet aspect, notre ami du poëte,
La larme à l'œil, rempochant sa lorgnette,
Les bras tendus aux malins spectateurs,
D'un ton dolent, s'est écrié : « Messieurs !
« Le jeu commence à passer l'épigramme :
« L'infortuné que l'on malmène ainsi,
« Le cas me force à l'avouer ici.....
« —Hé bien ! —Hé bien ! c'est l'auteur de Pyrame !
« Oui, c'est Pradon ! Pradon, cet étourdi,

« Méchant poëte, hélas! mais si bonne âme!
« J'en puis parler, car je suis son ami.
« Il a forfait, d'accord : mais si son drame
« Vous fit bâiller, il vous fit rire aussi,
« Et l'on pardonne une fois qu'on a ri.
« Entendez-vous sa lamentable gamme?
« La voyez-vous, l'impitoyable lame,
« Tomber à plomb sur son chef mis à nu?
« Qu'en sa faveur votre bonté réclame!
« N'est-ce pas trop, pour un drame incongru,
« D'être à la fois tondu, sifflé, battu? »
Près de Thoas, Oreste fort malade
Ne fut pas mieux défendu par Pylade.
Or, devinez quel fut le dénouement?
« Bon! le public, à ce discours touchant,
« D'entre les mains du souffleté maussade
« Aura tiré le siffleur expirant. »
Vous vous trompez. De mon Pradon à peine
Le nom fatal échappe au Démosthène,
Que la pitié tout à coup s'envola.
Un ris cruel, bruyant, inextinguible,
De loge en loge aussitôt circula ;
Et, se mêlant à ce long brouhaha,
Pour rendre encor le concert plus risible,
Mieux que jamais chaque sifflet siffla.
« Et que faisait alors le mousquetaire? »
Quand le public (voyez l'effet contraire)
Si méchamment et riait et sifflait,
L'enfant de Mars malgré lui s'apaisait ;
Et du courroux s'élevant à l'estime.
« Eh quoi ! dit-il la pièce est de monsieur?

« Qui m'aurait dit que vous fussiez l'auteur?
« Ma foi, plus tard, on eût vu l'anonyme
« Victime, hélas, de son admirateur!
« Mais je rengaîne, et vive le sublime!
« Embrassons-nous, monsieur; que tout soit dit!
« L'amitié doit unir les gens d'esprits. »
Fort peu touché d'un compliment si tendre,
Pradon, camus, s'enfuit sans rien entendre,
Abandonnant et perruque et chapeau;
Et lorsque ainsi du public, qui le hue,
Sifflets encor le suivent dans la rue,
Au clair de lune (admirez le tableau),
La buse va heurter contre Boileau.
Que de Pradons à présent font merveille,
Et, déchirant les oreilles d'autrui,
Avec honneur promènent leurs oreilles!
L'esprit, jadis, brillait moins qu'aujourd'hui.

ÉPITRE

D'UN MALHEUREUX A SON CHIEN,

PAR LÉGER.

De mon réduit gardien sûr et fidèle,
Toi dont les soins ont pour moi tant de prix,
Toi des amis parfaits, le plus parfait modèle,
Médor, c'est à toi que j'écris.
Des biens que m'enleva la fortune inhumaine,
Quand tu me restes seul pour adoucir ma peine,

Je te dois ce tribut : du sein de la douleur,
Écrire à l'amitié, c'est rêver le bonheur.
Il fut un temps, Médor, où l'opulence
Autour de ton maître adoré
Semait le faste et l'abondance.
D'un peuple de valets je marchais entouré;
Des mets les plus exquis ma table était couverte;
Chez moi tout respirait l'éclat et les grandeurs;
Et, comme à tous venants ma bourse était ouverte,
Je ne manquais pas d'emprunteurs.
A la ville aujourd'hui, demain à la campagne,
Parmi les festins et les jeux,
Ma main dans le cristal fumeux
Faisait petiller le champagne.
On me trouvait charmant, on citait mes bons mots;
Tous mes jours se marquaient par des plaisirs nouveaux.
Je n'avais qu'à vouloir; dispensateur des grâces,
Je donnais, à mon gré, les emplois et les places;
Je ne pouvais former un seul désir,
Sans trouver des amis ardents à le saisir.

De tous côtés, une cohorte
De protégés et de flatteurs,
Pour obtenir quelques faveurs,
Nuit et jour assiégeait ma porte.

Et (tant chez les humains, malgré leur vanité,
La bassesse est toujours auprès de la fierté),
Pour être inscrit sur mes tablettes,
Il t'en souvient, Médor, on te faisait la cour:
Les riches, les puissants du jour

Ne t'abordaient jamais sans t'offrir des gimblettes.
Si, parfois, avec toi, dans nos cercles brillants,
Sans trop déroger à l'usage,
J'allais passer quelques instants,
La porte à notre aspect s'ouvrait à deux battants;
Et tandis qu'à longs traits, enivré de l'hommage,
Je savourais l'encens que je me croyais dû,
Sur un riche coussin mollement étendu,
Médor, à mes côtés, semblait un personnage.
Ah! combien les temps sont changés!
Aujourd'hui ton malheureux maître,
De protecteur devenu protégé,
Chaque jour se voit méconnaître.
Depuis que le cruel destin,
Qui des faibles mortels se joue,
Sans nul espoir de lendemain,
M'a mis au plus bas de sa roue,
Aux regards d'un proscrit de sa grandeur déchu,
Adulateurs faux et perfides,
Amis, valets, parents avides,
Ainsi qu'une ombre, ont disparu:
Je ne vois que des cœurs de glace
Profanant le nom d'amitié;
L'estime au mépris a fait place,
Et le respect à la pitié.
D'un être infortuné qu'un sort aveugle immole,
Pour eux, le malheur est un jeu;
L'ambition est leur idole,
Et l'intérêt seul est leur dieu.
Ceux même qui, pour m'être utiles,
Quand je n'avais besoin de rien,

Auraient, adorateurs serviles,
Et de leur temps et de leur bien
Fait sans effort le sacrifice,
Avec plaisir semblent m'humilier.
Pour réclamer quelque léger service,
Vais-je, en tremblant, les supplier?
Au mois de juin comme en décembre,
On me reçoit dans l'antichambre,
Et tu restes sur l'escalier.
Mais pourquoi me plaindre des hommes?
Au sort commun je suis soumis:
En tout temps, en tout lieu, comme au siècle où nous sommes,
La fortune, en fuyant, emporta les amis.
Il en est cependant de vrais et de fidèles,
On le dit, je le crois; d'autres l'ont éprouvé.
Mais, en souffrant du sort les atteintes cruelles,
Doublement malheureux, je n'en ai pas trouvé.
Que dis-je? Ah! bon Médor, pardonne.
Aigri par les revers, trop prompt à m'affliger,
A l'aspect des ingrats, lorsque mon sang bouillonne,
Puis-je, ingrat à mon tour, à ce point t'outrager?
Oh, non!... Sans répandre des larmes,
Je ne me souviendrai jamais
Du jour affreux et plein de charmes
Où d'un prix si touchant tu payas mes bienfaits.
Pour un emploi d'assez faible importance
Dont son appui me promettait le don,
Un favori de la puissance
Me parut de Médor souhaiter l'abandon.
Solliciteur encor novice,

Je voulais m'épargner ce triste sacrifice;
Mais enfin mon esprit flottait irrésolu :
Le vœu d'un homme en place est un ordre absolu.
Aussi, soit crainte de déplaire,
Soit besoin de crédit, soit espoir de faveur,
Soit aveuglement, soit terreur,
Pour un bienfait douteux donnant un vrai salaire,
Je cédai... Mais, hélas! dans le fond de mon cœur
Il se prolonge encor cet accent de douleur,
Ce long gémissement que Médor fit entendre,
Quand, le désespoir dans les yeux,
Seul, je m'éloignai de ces lieux
Où des amis je laissais le plus tendre.
De quel trait je fus déchiré,
Quand, prêt à franchir la barrière,
Je vis des pleurs amers sillonner ta paupière!
D'un sentiment plaintif ton regard pénétré
Semblait me dire : «Eh quoi, ta rigueur m'abandonne!
« Peux-tu bien, sans frémir, te séparer de moi!
« Si tu m'exiles loin de toi,
« Malheureux, pour t'aimer tu n'auras plus personne!»
Par cette affreuse idée interdit, attéré,
De ce funeste lieu je sors désespéré;
Je fuis.... Mais le dirai-je? un fardeau plus pénible,
En pesant sur mon cœur, vient l'accabler encor.
Je connaissais Médor bon, fidèle, sensible;
Mais l'aisance bientôt aura séduit Médor :
De la détresse à l'abondance
Il a trop, près de moi, mesuré la distance.
Au milieu des festins nombreux,
Des mets exquis et savoureux,

Que va lui prodiguer la superbe opulence,
Pourra-t-il regretter le pain de l'indigence ?
Je porterai vers lui des regards superflus ;
Dans une heure Médor ne me connaîtra plus.
Errant au hasard par la ville,
Sans pouvoir échapper au chagrin qui me suit,
Succombant sous l'effort d'une marche inutile,
A mon réduit obscur j'arrive avec la nuit.
Tout-à-coup, avec violence,
Par un bras inconnu je me vois assailli ;
D'une secrète horreur mes sens ont tressailli :
J'étais sans armes, sans défense.
Je résiste pourtant ; mais, dans l'ombre surpris,
Je ne pouvais parer l'atteinte meurtrière,
Quand soudain un vengeur, attiré par mes cris,
A mon lâche ennemi fait mordre la poussière....
C'était Médor,... qui, dédaignant des biens
Dont l'affluence l'importume,
Pour partager mon infortune,
En ami généreux a brisé ses liens.
Oh ! qui peindra jamais ces transports, cette ivresse,
Ces élans d'un plaisir vivement éprouvé,
Dont, heureux de me voir, fier de m'avoir sauvé,
Tu laissas éclater la touchante allégresse !
Non... quand les biens que j'ai perdus,
Quand les honneurs et l'opulence,
Et le crédit et la puissance,
Par un retour soudain, m'eussent été rendus,
J'aurais eu moins de jouissance.
C'en est fait, je renonce à des vœux superflus,
Je renonce aux beaux jours dont j'entrevis l'aurore,

Si, pour les obtenir, il faut te perdre encore.
Non... Médor désormais ne me quittera plus.
De l'éloigner de moi je serais trop coupable :
Quel trésor peut valoir un ami véritable ?

LES MOUTONS,

IDYLLE DE MADAME DESHOULIÈRES.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes ;
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes ;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs ;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ;
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocents animaux, n'en soyez point jaloux ;
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,

Elle s'oppose à tout et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissants,
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudrait-il pas mieux vivre, comme vous faites,
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudrait-il pas mieux être, comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence :
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide :
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers ;
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez, sans règle et sans science ;
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

A MON PETIT LOGIS,

PAR DUCIS.

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille;
Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi.
O mon lit! ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète!
C'est vous! vous voilà! je vous voi!
Qu'avec plaisir je vous répète:
Il n'est point de petit chez soi!

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI.

(*Frédéric II, roi de Prusse, veut se faire bâtir un château : le meunier de Sans-Souci refuse de lui vendre son moulin.*)

Sur le riant coteau par le prince choisi
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.

Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.

Hélas! est-ce une loi, sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre,
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier; et, d'un ton important:
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon... Mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.

— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde :
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile.
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison;
Sire, je ne puis pas vous vendre ma maison;
Mon vieux père y mourut; mon fils y vient de naître :
C'est mon Postdam * à moi. Je suis tranchant peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer; je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu, de ton moulin c'est bien être entêté!
« Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre;
« Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre?
« Je suis le maître. — Vous!.... de prendre mon moulin?
« Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin. »
Le monarque, à ce mot, revint de son caprice.
Charmé que, sous son règne, on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.

---

* Ville où le roi de Prusse a un beau château. Le château de *Sans-Souci*, bâti par Frédéric-le-Grand, est au N. N. O. de Postdam.

« Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie ;
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

ANDRIEUX.

LES EMBARRAS DE PARIS,

SATIRE DE BOILEAU.

Qui frappe l'air, bon Dieu, de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi ?
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi ;
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encore : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure *.

---

* Mauvais écrivain du dix-septième siècle.

Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux;
Car, à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir;
Tandis que dans les airs mille cloches émues
D'un funèbre concert font retentir les nues,
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivants.

Encor je bénirais la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine.

Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison:
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmille sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance;
Et plus loin des laquais, l'un l'autre s'agaçants *,

---

* Il faudrait *s'agaçant*. C'est le participe présent, et par conséquent il ne prend l'inflexion ni du pluriel ni du féminin. Mais, du temps de Boileau, la différence entre le participe

Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là, je trouve une croix * de funeste présage;
Et des couvreurs, grimpés au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là, sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un gros tas de boue;
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille;
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend passer; l'un mugit, l'autre jure:
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et, partout des passants enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussés confusément;

---

présent et l'adjectif verbal n'était pas encore parfaitement établie.

* On faisait pendre alors du toit de toutes les maisons que l'on couvrait une croix de latte pour avertir les passants de s'éloigner. On n'y pend plus maintenant qu'une simple latte.

Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse.
Guenaud *, sur son cheval, en passant m'éclabousse,
Et n'osant plus paraître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie.
On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant:
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant;
Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
J'y passe en trébuchant: mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas;
Car sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets, et compter son argent;
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,

---

* C'était le plus célèbre médecin de Paris, et qui allait toujours à cheval.

Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue !
Bientôt quatre bandits, lui serrant les côtés,
La bourse !... Il faut se rendre, ou bien, non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ébranlent ma fenêtre, et percent mon volet.
J'entends crier partout : Au meurtre ! on m'assassine !
Ou, Le feu vient de prendre à la maison voisine.
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit ;
Car le feu, dont la flamme en onde se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin, sous mille crocs la maison abîmée,
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc, encor pâle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile,
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.

Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un pays de Cocagne ;
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers,
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

L'ESPÉRANCE,

PAR M. DE SAINT-VICTOR.

(*L'Espérance nous accompagne dans tous les âges de notre vie, et ne nous abandonne pas même dans la vieillesse.*)

Cependant, sur le front de l'homme inconsolable
Croît lentement des ans l'outrage ineffaçable ;
Il jette autour de lui des regards abattus :
Ses beaux jours sont passés, ses amis ne sont plus.
La folâtre jeunesse, aux voluptés en proie,
L'irrite par ses jeux, l'attriste de sa joie ;
Compagne du jeune âge, amante du plaisir,
L'illusion a fui pour ne plus revenir,
Les riants souvenirs, troupe aimable et légère.
Ces enfants du bonheur, qui remplaçaient leur père,

Tels que des songes vains, se sont évanouis.
Ce front qu'ont dépouillé le temps et les ennuis,
Et ce corps chargé d'ans, qui sous leur faix succombe,
Semblent, en se courbant, se pencher vers la tombe.
Ce qui charmait ses sens a perdu ses douceurs;
La rose est sans parfums, l'aurore sans couleurs.
Sur la terre étranger, importun à lui-même,
Faible, toujours souffrant, dans son malheur extrême,
Il a cessé de vivre et ne peut pas mourir.
Quelle invisible main, prompte à le secourir,
Étouffe son murmure, et charme sa souffrance?
Sur lui, près du cercueil, veille encor l'Espérance.
La déesse apparaît à ses yeux attristés,
Riche d'attraits nouveaux, brillante de clartés.
Par delà les tombeaux, il s'élance avec elle.
Là, renaît sa jeunesse, éclatante, immortelle,
Et d'un nouvel Éden les bosquets enchantés
Lui prodiguent déjà leurs pures voluptés.
O vous qui possédez la beauté, la jeunesse,
Dans vos jours fortunés, filés par la mollesse,
De folles vanités et de faux biens épris,
Venez, de la fortune indolents favoris :
Le bonheur est encore ailleurs que sur la terre.
Suivez-moi dans vos champs, sous ce toit solitaire :
Sur un lit de douleur, seul avec la pitié,
Voyez-vous ce vieillard qui, du monde oublié,
Va finir ses longs jours consumés par les peines?
C'est en vain que son bras, au sein de vastes plaines,
Attaché sans relâche au cercle des saisons,
Couvrit d'épis pressés d'innombrables sillons :
Le riche, chaque année, impitoyable maître,

Accourait recueillir la moisson qu'il fit naître ;
Et sur un char doré remportait à Paris
Le fruit de ses travaux, payé par des mépris.
Il vécut pour souffrir : de son sort déplorable
Qui lui fit supporter le poids insupportable ?
Et, quand la mort tardive en vient rompre les nœuds,
Qui lui paiera le prix de ses jours malheureux ?
Ah ! sous le chaume obscur, témoin de sa souffrance,
La Religion sainte avait mis l'Espérance :
L'Espérance soutint, consola ses douleurs ;
Elle adoucit sa peine, elle essuya ses pleurs ;
Et, lui montrant encore, à son heure dernière,
Dans un monde meilleur un destin plus prospère,
Pour des maux passagers un bonheur éternel,
Le mène, en souriant, jusqu'aux portes du ciel.

ESSENCE ET MAJESTÉ DE DIEU,

PAR VOLTAIRE.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.

Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face :
Des puissances du siècle ils retranchent la race ;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

LA PIÉTÉ FILIALE,

PAR DELILLE.

... Qui ne connaît pas quelle volupté pure
A ce doux sentiment attacha la nature?
Fidélia le prouve, elle dont Addison
A la postérité transmit l'aimable nom.
La mort à son enfance avait ravi sa mère;
Mais ses traits enchanteurs en offraient à son père
La douce ressemblance et le vivant portrait :
De ce père chéri le cœur l'idolâtrait.
Une épouse des sens flatte la douce ivresse,
Les fils l'ambition, les filles la tendresse;
Et pour elles l'amour d'un père vertueux,
Sans en être moins pur, est plus affectueux.
Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle,
La beauté que je chante eût servi de modèle.
Un amant l'adorait, tel que le dieu d'amour
L'eût choisi pour charmer les nymphes de sa cour.
Elle-même admirait sa grâce enchanteresse;
Mais l'amour filial étouffait sa tendresse,
Et d'un père chéri, les douleurs, les besoins,

Sans remplir tout son cœur, occupaient tous ses soins.
Son âme, dévouée à ces doux exercices,
A son vieux domestique enviait ses services :
Les plus humbles emplois flattaient son tendre orgueil;
Elle-même avec art dessina le fauteuil
Qui, par un double appui soutenant sa faiblesse,
Sur un triple coussin reposait sa vieillesse ;
Elle-même à son père offrait ses vêtements,
Lui préparait ses bains, soignait ses aliments ;
Elle-même, à genoux, ajustait sa chaussure;
Elle-même peignait sa blanche chevelure,
Près de lui rassemblait ses meubles favoris,
Ses amis de l'enfance, et ses livres chéris.
Souvent, quand la beauté, méditant des conquêtes,
Se parait pour le bal, les festins ou les fêtes,
Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,
Écoutait le récit de ses exploits guerriers,
Dansait, pinçait son luth ; tantôt avec adresse,
Lui chantait les vieux airs qui charmaient sa jeunesse ;
Le soir, le conduisait au lieu de son sommeil,
Veillait à son chevet, épiait son réveil,
Dressait pour lui la table, et des plantes d'Asie
Lui versait de sa main l'odorante ambroisie.
Vainement ses amis lui disaient quelquefois :
« Faut-il vivre toujours sous ces austères lois,
« Et, même avant l'hymen, connaissant le veuvage,
« En ces pieux ennuis couler votre jeune âge ?
« Hâtez-vous de saisir ces rapides instants ;
« Vous les regretterez, il n'en sera plus temps.
« Plus prompte que l'éclair, la jeunesse s'envole :
« De ces tristes devoirs qu'un époux vous console.

« Ah ! ma mère n'est plus, disait-elle, et sa mort
« D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort.
« De frivoles plaisirs que la foule s'amuse ;
« Pour moi, mon cœur jouit des biens qu'il se refuse.
« Je jouis, quand je vois, au sortir du sommeil,
« D'un rayon de gaieté briller son doux réveil ;
« Je jouis, quand le soir, prolongeant ma lecture,
« J'endors près de son lit les douleurs qu'il endure ;
« Je jouis, quand le jour, appuyé sur mon bras,
« Mes secours attentifs aident ses faibles pas.
« Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée,
« Par deux objets chéris se verrait partagée ;
« L'amour lui volerait une part de ses soins ;
« Je l'aimerais autant et le soignerais moins.
« Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,
« Rien ne pourra jamais me séparer d'un père. »

LE BERCEAU,

IDYLLE DE M. DE LÉVIZAC.

Que j'aime à reposer sous ce berceau paisible !
Le souple chèvrefeuille et le jasmin flexible
Y mêlent aux rosiers leurs jets entrelacés ;
Il compte cinq printemps, et déjà son feuillage,
Quand sous les feux du jour les sens sont oppressés,
M'offre l'abri de son ombrage.
Asile de la paix, séjour aimé des cieux,
Sous ton dôme embelli de feuilles verdoyantes,
Que de tableaux délicieux
Offrent à mon esprit des images riantes

Ou des souvenirs gracieux!
Loin de ces vains plaisirs qui bercent la mollesse,
Loin du séjour des grands qu'enivre la faveur,
Tout à moi, tout aux lois d'une aimable sagesse,
Sur ton émail fleuri je trouve le bonheur.
Mon esprit s'agrandit et mon âme s'épure;
Dans ce temple de la nature,
La volupté sourit à mes sens dégagés
Des prestiges de l'imposture
Et des chaînes des préjugés.
Si d'un œil attentif je cherche à me connaître,
Depuis l'aigle orgueilleux jusqu'au faible ciron,
Rien n'est indifférent, tout est une leçon ;
Un ver m'instruit plus sur mon être
Que de vains arguments où se perd la raison.
Le tendre velouté qui pare les prairies,
L'aspect d'un ciel riant, les présents des coteaux,
Le cercle des saisons, le murmure des eaux
Qui baignent ces rives chéries,
Le silence des bois, et le chant des oiseaux,
Tout y prête à mes rêveries
Un charme attendrissant et des plaisirs nouveaux.
De quelle volupté mon âme est enivrée !
Dans mon essor audacieux,
M'élevant tout-à-coup vers la voûte azurée,
J'abandonne la terre, et d'un œil curieux
Je parcours la plaine éthérée,
Et j'ose sur leur marche interroger les cieux.
Où ne m'emporte pas l'élan de la pensée?
Sur des ailes de feu je plane au haut des airs,
Et je découvre, astres divers,

Dans la loi qui vous fut tracée,
La puissance du Dieu qui conçut l'univers.
Elle offre à mon esprit un artisan suprême,
Aussi simple que grand dans ses vastes desseins.
Le monde n'est plus un problème ;
Tout m'annonce qu'il fut créé pour les humains.
C'est pour eux qu'éclatant, au centre de sa sphère,
L'astre des cieux étend ses réseaux de lumière ;
Qu'il échauffe la terre et la pare de fleurs.
Lorsque, tel qu'un géant, il parcourt sa carrière,
Pour qui lancerait-il ses rayons créateurs ?
Serait-ce pour le tigre ou le lion sauvage
Qui du ciel africain bravent les feux ardents ?
Serait-ce pour le bœuf qu'en un gras pâturage
On voit languissamment traîner des pas pesants ?
Dans leur muette indifférence,
Ils tournent vers la terre un œil stupide et lourd,
Aveugles instruments de la toute-puissance
Du moteur éternel qui leur donna le jour.
C'est en vain que l'aimable Aurore
De l'éclat du rubis peint un fond de saphir,
Et que, sur les monts qu'elle dore,
Elle verse ses pleurs, et fixe le Zéphyr,
Dont le souffle embaumé se plaît à rafraîchir
Les brillantes couleurs de la robe de Flore ;
En vain la terre s'embellit
Du riche et vif émail que son sein fait éclore ;
Tout est perdu pour eux, et l'homme seul jouit.
Berceau chéri, sous ton feuillage,
C'est ainsi que l'étude amuse mes loisirs,
Et que, libre de soins, exempt de vains désirs,

Sans craindre les écueils où l'homme fait naufrage,
Mon cœur aime à jouir, au sein des vrais plaisirs,
Des dons de la nature et de la paix du sage.
L'amitié, d'un air gracieux,
Vient, un livre à la main, quelquefois m'y surprendre;
La joie au fond de l'âme, et le feu dans les yeux,
Je goûte avec transport le plaisir de l'entendre.
Que vous coulez rapidement,
Instants délicieux que je passe avec elle !
Dans ses doux entretiens qu'on s'oublie aisément !
La confiance mutuelle
A l'abandon du cœur donne tant d'agrément !
Hélas ! pourquoi le temps fuit-il à tire d'aile,
Quand on connaît ainsi le prix du sentiment ?
Pourquoi souvent rompt-il une chaîne si belle !
O céleste amitié, viens charmer mes loisirs
Dans ce lieu que la paix a choisi pour asile;
Viens-y : sous ce berceau, retraite des plaisirs,
Tu jouiras des dons d'un ciel pur et tranquille,
Des mœurs de l'âge d'or et de l'égalité,
D'un repos enchanteur et de la liberté.
Ici ne sifflent pas les serpents de l'envie;
Et, dans les doux transports qu'inspire la gaieté,
On peut boire l'oubli du songe de la vie.
Heureux qui vit en paix dans les champs paternels !
Amant de la nature, il a des jours prospères;
Il foule sous ses pieds les erreurs des mortels,
Et le néant de leurs chimère
Eh ! que lui fait l'éclat de leurs biens éphémères ?
Qu'est à ses yeux leur frêle et rapide beauté ?
Peut-elle déguiser l'excès de leurs misères

Sous le masque trompeur de la félicité ?
Son cœur, ami de l'ordre, aime la vérité ;
Il voit fuir loin de lui les chagrins qui s'envolent,
Et des maux de l'humanité,
Compagnes de ses pas, les vertus le consolent.
C'est pour lui que le ciel verse ses doux présents.
Puissé-je, mon berceau, sur l'hiver de mes ans,
Reposer sur ton ombre, y respirer encore
Les parfums dont les fleurs embaument le printemps,
Et, dans l'heureux oubli du temps qui tout dévore,
Amuser mes derniers instants
Du souvenir de mon aurore !

LE CURÉ DE CAMPAGNE,

PAR DELILLE.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point, pour cet emploi sublime,
Cet avide intrigant, que l'intérêt anime,
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent,
Qui pour un vil profit quitte un temple indulgent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidèle à son église, et cher à son troupeau,

Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau,
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphants,
Ont vu mourir le père et naître les enfants.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre Providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur ;
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime ;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.
Honorez ses travaux ; que son logis antique,
Par vous rendu décent, et non pas magnifique,
Au dedans, des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au dehors :
La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte ;
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel :
Et quel spectacle, ô Dieu, vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage ?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu,
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.

LA DISGRACE DE FOUQUET,

Élégie par la Fontaine.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux *, faites croître vos ondes ;
Et que l'Anqueuil ** enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera plus vos larmes innocentes,
Vous pouvez donner cours à vos douleurs présentes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux :
Les destins sont contents, Oronte est malheureux !
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait les honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits ;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.

---

* *Vaux le Vicomte*, ou *Vaux le Villiers*, belle terre à une lieue de Melun (Seine-et-Marne).

** L'*Anqueuil*, petite rivière qui passe à Vaux.

Dans les palais des rois cette plainte est commune ;
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amas des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?

Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Le séjour seul de Vaux eût borné ses désirs.
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour;
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers ; Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,

Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage.
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage :
Du titre de clément il est ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur ;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence ;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux ;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

LE REPAS,

Satire de Boileau.

Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier *?
Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Semblait d'ortolans seuls et de bisque nourrie,
Où la joie en son lustre attirait les regards,
Et le vin en rubis brillait de toutes parts?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine?

---

* Le roi, en ce temps-là, avait supprimé un quartier de rentes.

Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons?

Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
Ah! de grâce, un moment, souffrez que je respire;
Je sors de chez un fat, qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès, chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année,
J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée;
Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main,
Ah! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain;
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo* n'en a point de pareilles,
Et je gagerais bien que, chez le commandeur,
Villandri ** priserait sa sève et sa verdeur.
Molière avec Tartufe *** y doit jouer son rôle;
Et Lambert ****, qui plus est, m'a donné sa parole:
C'est tout dire, en un mot, et vous le connaissez. —
Quoi! Lambert!—Oui, Lambert; à demain? — C'est assez.

---

* Fameux marchand de vin.

** Homme de qualité, qui allait fréquemment dîner chez le commandeur de Souvré.

*** Le Tartufe, en ce temps-là, avait été défendu, et tout le monde voulait avoir Molière pour le lui entendre réciter.

**** Michel Lambert, fameux musicien, que l'on regardait comme l'inventeur du beau chant. Il mourut à Paris, au mois de juin 1696, âgé de 87 ans. C'était un fort bon homme, qui promettait à tout le monde de venir, mais qui ne venait jamais.

Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étais-je entré, que, ravi de me voir,
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir.
Et montrant à mes yeux une allégresse entière,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière ;
Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content:
Vous êtes un brave homme ; entrez, on vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,
Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus* dans leurs longs compliments.
J'enrageais. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paraissait en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée
D'une langue en ragoût, de persil couronnée ;
L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondait tous les bords.
On s'assied ; mais d'abord notre troupe serrée
Tenait à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisait un tour à gauche, et mangeait de côté.

---

* Roman en dix tomes, de mademoiselle de Scudéri.

Jugez, en cet état, si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien, ni le vin, ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cottin.

Notre hôte cependant, s'adressant à la troupe,
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?
Sentez-vous le citron dont a mis le jus
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus?
Ma foi, vive Mignot, et tout ce qu'il apprête!
Les cheveux cependant me dressaient sur la tête,
Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande; et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
D'un auvernat fumeux qui, mêlé de lignage *,
Se vendait chez Crenet ** pour vin de l'Ermitage!
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avait rien qu'un goût plat et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'espérais adoucir la force du poison.
Mais qui l'aurait pensé? Pour comble de disgrâce,

---

* Deux fameux vins du terroir d'Orléans.
** Fameux marchand de vin, logé à la Pomme de Pin.

Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !
Au mois de juin ! Pour moi, j'étais si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allais sortir enfin quand le rôt a paru.
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées;
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paraissaient deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance;
Tandis que mon faquin, qui se voyait priser,
Avec un ris moqueur les priait d'excuser.
Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux *,

---

* Ce nom fut donné à trois grands seigneurs tenant table, qui étaient partagés sur l'estime qu'on devait faire des vins des coteaux des environs de Rheims. Ils avaient chacun leurs partisans.

A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riais de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers :
Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage ;
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point,
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade? On en a mis partout.
Ah ! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût !
Ces pigeons sont dodus : mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foi, tout est passable, il faut le confesser,
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine ;
Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine.
J'en suis fourni, Dieu sait ! et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours j'étais comme une pierre,
Ou comme la statue est au festin de Pierre ;
Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.

Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
Qui, tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.

Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté partout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés ;
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique,
Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute était rare et charmante !
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante ;
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
Sur ce point, un jambon d'assez maigre apparence
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portait, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.
Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servaient de massiers *, et portaient deux assiettes,
L'une de champignons avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.
Un spectacle si beau, surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joie est redoublée.
Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,

---

* Le recteur, quand il allait en procession, était toujours accompagné de deux massiers.

Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police et réformé l'État;
Puis de là, s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande * ou battu l'Angleterre.
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse.
Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
Élevait jusqu'au ciel Théophile et Ronsard,
Quand un des campagnards, relevant sa moustache,
Et son feutre à longs poils, ombragé d'un panache,
Impose à tous silence, et d'un ton de docteur,
Morbleu, dit-il, La Serre ** est un charmant auteur!
Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
Le Pays ***, sans mentir, est un bouffon plaisant;
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau françois.
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre;
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.

---

* L'Angleterre et la Hollande étaient alors en guerre, et le roi avait envoyé du secours aux Hollandais.

** Écrivain célèbre pour son galimatias.

*** Écrivain estimé chez les provinciaux, à cause d'un livre qu'il avait fait, intitulé : *Amitiés, Amours et Amourettes*.

Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
Et, jusqu'à *Je vous hais,* tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire;
Qu'un jeune homme... Ah! je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre hôte : « Un auteur sans défaut,
« La raison dit Virgile, et la rime Quinault... »
Justement. A mon gré la pièce est assez plate.
Et puis blâmer Quinault! Avez-vous vu l'Astrate?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Surtout l'anneau royal me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière;
Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
A repris certain fat, qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux, j'ai reconnu poëte;
Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.
— Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
— Peut-être, a dit l'auteur, pâlissant de courroux :
Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous?
— Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
—Vous! Mon Dieu! Mêlez-vous de boire, je vous prie
A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.
— Je suis donc un sot, moi? Vous en avez menti,
Reprend le campagnard; et, sans plus de langage,
Lui jette pour défi son assiette au visage.

L'autre esquive le coup, et l'assiette volant,
S'en va frapper le mur, et revient en roulant.
A cet affront, l'auteur, se levant de la table,
Lance à mon campagnard un regard effroyable ;
Et, vainement chacun se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochant, se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées;
En vain à tout lever les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare;
Et leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte, sans rien dire,
Avec un bon serment que si, pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

LE CAFÉ,

PAR DELILLE.

Il est une liqueur au poëte plus chère,
Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire :
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur:

Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde ;
Qui tour-à-tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt; du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tribus des deux mondes.

PRIÈRE DES NAVIGATEURS.

ESMÉNARD, POËME DE LA NAVIGATION.

Cependant le soleil sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter;
Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière,
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants
Appellent la prière et divisent le temps.

Pour la seconde fois le nautonnier fidèle,
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du soir a brillé dans les airs,
Adresse l'hymme sainte au Dieu de l'univers;
A l'Être universel, impénétrable, immense,
Qui, sur l'azur des flots, dans leur vaste silence,
A la foi des humains qui lui portent leurs vœux
Apparaît plus terrible et plus majestueux.
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages;
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Épure leur hommage, et console leurs maux.
« Dieu créateur, dit-il, toi, dont les mains fécondes
« Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes;
« Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
« De l'Océan qui gronde arrête la fureur,
« Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes
« Suit un frêle vaisseau flottant sur ses abîmes!
« Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
« Dieu! que sont les mortels sous tes puissantes mains?
« Hélas! de nos arts la fragile science,
« Le courage affermi, la froide expérience,
« N'ont pas d'un fol orgueil séduit notre raison;
« Nos modestes succès rendent gloire à ton nom:
« Par des vœux plus pressants nos alarmes t'implorent.
« Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent;
« Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi:
« La force et la vertu ne viennent que de toi.
« Daigne remplir nos cœurs, éloigne la tempête;

« Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
« Devant ces pavillons qui te sont consacrés;
« Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
« Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
« Appellent le respect et la foi dans tes temples. »
Il dit, et prie encor : ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs.
O spectacle touchant, ravissantes images!
Tandis que, l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautonniers émus répètent les accents,
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure ;
L'Océan de ses flots apaise le murmure;
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Éternel.

DESCRIPTION DE ROME.

De Saint-Victor, Voyage du Poëte.

La voilà donc enfin cette ville sacrée,
De tombeaux, de déserts tristement entourée!
Quel trouble à son aspect saisit le voyageur!
La reine des cités a perdu sa splendeur:
Le silence est assis sous ces voûtes antiques.
Cependant ses palais, ses temples, ses portiques,
Attestent ses grandeurs dans leurs restes confus:
Sur ces arcs mutilés vingt fleuves suspendus
Versaient en frémissant le tribut de leur onde:
Ce temple fut paré des dépouilles du monde:

Par ces portes sortaient les fières légions :
Voilà ce Capitole, effroi des nations;
De là, semblable aux dieux, Rome lançait la foudre :
Là, les rois interdits et le front dans la poudre,
Aux portes du sénat, oubliés, sans honneur,
Attendaient pour entrer les ordres d'un licteur :
A ses pieds j'aperçois cette place fameuse
Où s'agitait, semblable à la mer orageuse,
Ce peuple ambitieux, insolent, importun,
Tyran du monde entier, esclave d'un tribun.
Ordonne! et des héros, parmi ces beaux décombres,
L'Imagination va t'évoquer les ombres :
Les vois-tu s'élevant, sortant de toutes parts?
Voilà ces vieux enfants de la fille de Mars,
Honneur de ses conseils, appui de ses murailles,
Qui labouraient leurs champs, et gagnaient des batailles.
Moins grands, plus redoutés, paraissent après eux
Les fils dégénérés de ces pères fameux;
Entouré de soldats, Marius, inflexible,
A ses portes s'assied, tel qu'un spectre terrible;
L'affreux Sylla le suit, les yeux étincelants :
Rome entière est noyée au sang de ses enfants!
Illustres conjurés, les *Brute*, les *Cassie,*
Frappent le grand César sans sauver la patrie;
Et ces Romains par eux méconnus trop long-temps
A la place d'un maître ont reçu trois tyrans.
Ces monstres, les vois-tu, de sang insatiables,
Relever de Sylla les tables effroyables;
Transformer en bourreaux leurs farouches soldats,
Et volant d'une orgie à des assassinats,

Faire un lâche trafic des plus grandes victimes ?
Par des crimes unis, divisés par des crimes,
Ils ébranlent la terre, ils marchent, opposant
L'Italie à l'Égypte, et l'aurore au couchant.
Tourne ici tes regards : enfin l'heureux Octave,
Ceint d'un triple laurier, rentre dans Rome esclave.
Traînant ces vils Romains attachés à son char,
Il rentre, roi du monde, héritier de César ;
Et, pliant à son gré son affreux caractère,
Devient prince clément de tyran sanguinaire.
Rome de ses débris sort plus belle à sa voix;
Et, dans l'heureux loisir de la paix et des lois,
Tandis qu'aux jeux du cirque, aux pompes du théâtre,
S'empresse un peuple entier, de ces jeux idolâtre,
Sa main d'un grand pouvoir pose les fondements.
Ils sont debout encor, ces vastes monuments,
Où par les mêmes jeux, de ces Romains volages
Ses cruels successeurs mendiaient les suffrages ;
Parcourons leurs détours obscurs, silencieux ;
Jadis, aux feux naissants d'un jour pur, radieux,
Des flots de spectateurs inondaient ces portiques :
Ne crois-tu pas les voir ces fêtes magnifiques,
Dignes d'un peuple roi, dignes des immortels?
L'encens de tous côtés fumait sur les autels;
Aux chants religieux de la pompe sacrée
Se mêlaient les transports de la foule enivrée,
Les cris des conducteurs, le bruit confus des chars ;
Sur ces marbres brisés s'asseyaient les Césars ;
L'or, la pourpre, flottaient sur l'arène embrasée,
Des voûtes les parfums descendaient en rosée :
De ces gouffres sortaient, traînés par des soldats,

Ces tristes combattants dévoués au trépas ;
C'est ici qu'ils tombaient : là, des vierges timides
Se levaient en silence, et de meurtres avides,
Proscrivant le vaincu d'un geste menaçant,
De l'œil suivaient le fer dans son sein palpitant :
La victime expirait, et ces peuples féroces,
De leur joie inhumaine et de leurs cris atroces,
Ébranlaient cette enceinte et fatiguaient les cieux.
O Rome, dont j'abhorre et les mœurs et les jeux,
Même alors que j'admire et vante ton génie,
Que ton sort est changé ! que le ciel t'a punie !
L'herbe croît dans ces murs où brillaient tes splen-
deurs ;
Ta campagne n'a plus ni troupeaux, ni pasteurs;
Et Babylone et Tyr, du Dieu vivant frappées,
Dans un deuil moins affreux furent enveloppées.

LES FLEURS ET LE JARDIN DES PLANTES,

PAR FONTANES.

Multipliez les fleurs, ornement du parterre.
Oh ! si la Fable encor venait charmer la terre,
Ces fleurs reproduiraient, en s'animant pour nous,
Et la jeune beauté qui mourut sans époux,
Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge,
Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un dieu.
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu ;
Penche-toi sur les eaux pour t'admirer encore.

D'un éclat varié que l'œillet se décore !
Et toi qui te cachas, plus humble que tes sœurs,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs.
Que sous l'herbe, en tout lieu, ta pourpre se noircisse,
Et que la giroflée en montant s'épaississe !
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier ;
Et surtout que la rose, embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
Ces trésors pour vous seuls ne doivent pas fleurir ;
A la jeune bergère on aime à les offrir :
Elle rend un sourire. Hélas ! belle rosière,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière ;
Mes présents ne sont point une ferme, un troupeau ;
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.

O fleurs ! en tous les temps égayez ma retraite ;
Et, plus heureux que moi, puisse un autre poëte
Peindre sous des crayons, frais comme vos couleurs,
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs !
L'amour, dont vos parfums enflamment le délire,
Souvent par vos bouquets étendit son empire.
O fleurs, qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour.
Oui, vous n'ignorez pas les humaines délices.
Vainement la pudeur, au fond de vos calices,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin,
Les Zéphyrs, précurseurs du soir et du matin,
Les Zéphyrs les ont vus, et leur voix fortunée
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.

Cependant, si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,
J'irai dans ce jardin, où, calme et solitaire,
La science, à toute heure, ouvre son sanctuaire.
Que de fois, en entrant dans ce séjour sacré,
J'ai cru revoir ce Dieu par l'Égypte adoré,
Ce Pan qui du grand tout fut le visible emblème !
Sur le bord de la Seine il a porté lui-même,
Loin des rives du Nil, son culte et ses autels,
Et ses prêtres savants, bienfaiteurs des mortels.
Là, je vois rassemblés, sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
Quels riches entretiens ! Tour à tour entraîné
De l'éloquent Buffon à ce docte Linné,
J'entendrai les savants qu'a formés leur génie :
Ils partagent entre eux la nature infinie,
Et dans son vaste empire ils règnent tous en paix;
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô Vérité, tu veux qu'on te contemple.
Le Sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple :
Ici tous les secrets s'ouvrent à tous les yeux.
Le divin Esculape, égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté m'expliquant les mystères,
Demande à l'humble fleur quelques sucs salutaires ;
La fille du printemps ne les refuse pas ;
Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.

Ainsi donc, que les fleurs, charme de votre asile,
Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile !
A l'entour un essaim bourdonne sourdement :
C'est là que, pénétré d'un double enchantement,

Vous lirez, au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encore où gémit Aristée ;
C'est là qu'on rit parfois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poëte romain.

LE BON FILS,

Idylle de Léonard.

Daphnis avait quitté son foyer solitaire,
Et promenait ses pas près d'un étang voisin
Qui du flambeau des nuits répétait la lumière.
L'aspect d'un ciel pur et serein,
Le chant du rossignol, le calme des prairies,
Entretinrent long-temps ses douces rêveries :
Mais il revint enfin sous les berceaux épais
Qui devant sa cabane étendaient leur ombrage.
Là, couché sur le gazon frais,
Sur une de ses mains appuyant son visage,
Le vieux Lamon dormait en paix.
Daphnis, ému, s'arrête et contemple son père :
Un sentiment délicieux
L'enivrait en fixant une tête si chère !
Quelquefois seulement il regardait les cieux,
Et des larmes d'amour coulaient de sa paupière.
O mon père, dit-il, quel calme est dans tes sens!
Que le sommeil est pur dans les cœurs innocents!
Ce soir, en quittant ta chaumière,
Tu seras venu dans ces lieux
Offrir aux immortels une sainte prière,

Et des songes légers auront fermé tes yeux.
Tu priais pour ton fils... Ah! je suis trop heureux!
Si je vois sur nos champs reposer l'abondance,
Si les prés sont couverts de nos troupeaux nombreux,
C'est toi, c'est ta vertu, dont je sens l'influence;
Les dieux que tu chéris favorisent tes vœux.
Quand, touché de mes soins pour ta frêle vieillesse,
Tu me bénis d'un air content ;
Quand tu répands sur moi des larmes de tendresse;
Oh! comme un torrent d'allégresse
Pénètre mon cœur palpitant!...
Mais ma félicité sera bientôt passée!
Bientôt je dois te perdre... Affligeante pensée!
En voyant tes brebis bondir sur le gazon,
Et tes blés te promettre une riche moisson,
Mes cheveux, disais-tu, sont blanchis dans la joie.
Fleurissez, lieux charmants! La clémence des dieux
Pour peu de temps encor permet que je vous voie!
De plus heureux climats vont récréer mes yeux.
Ah! mon meilleur ami, faut-il que tu me laisses?
Tes bras seront fermés à mes douces caresses!
Alors, pour consommer ton amour paternel,
Je veux près de ta tombe ériger un autel;
Et s'il me luit un jour propice,
Où d'un infortuné j'aurai tari les pleurs,
J'irai sur cet autel offrir un sacrifice,
Et couvrir ton cercueil de laitage et de fleurs.
Mais je crains que des vents la fraîcheur ennemie
Ne te nuise dans ton sommeil...
A ces mots, s'inclinant sur sa couche fleurie,
Il lui baise le front pour hâter son réveil.

TABLEAU

DES ENVIRONS DE NAPLES ET DU VÉSUVE,

PAR M. CHÊNEDOLLÉ.

Mais vers ces bords riants Parthénope * m'appelle.
Là, se présente aux yeux une scène nouvelle,
Là, je vois rassemblés dans de vastes tableaux
Tous les effets du ciel, et des feux et des eaux.
Combien de souvenirs consacrés par l'histoire,
Combien d'illusions chères à la mémoire,
Dans ce premier berceau de la gloire et des arts,
Viennent au cœur ému s'offrir de toutes parts!
Eh! quel lieu fut jamais en grands noms plus fertile?
Ici naquit le Tasse, et là mourut Virgile.
C'est là, c'est dans ces champs qu'Hésiode à la main,
Épris de leurs beautés, le poëte romain
Chantait dans le repos ses douces Géorgiques;
C'est là qu'il exhalait les plaintes énergiques
Où vivra de Didon l'éternelle douleur.
Mais d'un sol vigoureux qui peindra la couleur,
Et le pampre accablé sous sa grappe opulente,
Et des volcans noircis la flamme étincelante,
Et l'île au triple front, et ce ciel enchanté,
Et d'une double mer la double immensité?
O vieux géant! O toi, dont la bouche embrasée,

* Ancien nom de la ville de Naples.

Sur ces bords qu'embellit l'éclat de l'Élysée,
Épanches trop souvent les laves des enfers,
Vésuve, tu rugis, tes flancs se sont ouverts;
L'onde qui bat tes pieds a fait fumer ta cime;
La mer, dans tes fourneaux, que sa fureur anime,
Se roule, et les torrents s'échappent à grand bruit;
Mille langues de feu se croisent dans la nuit...
Mais le fleuve enflammé, plus bruyant que l'orage,
Se plonge dans la mer qui nourrissait sa rage;
La mer, en frémissant, le reçoit dans son sein.
Oh! quel combat alors ébranle son bassin!
Le volcan à la mer vient rendre sa secousse,
Et heurte avec fracas les ondes qu'il repousse.
Ainsi, lorsque Vulcain, près de ces mêmes lieux,
Forge, aux flancs de l'Etna, des foudres pour les dieux,
Dans la mer frémissante il trempe le tonnerre,
Et des deux éléments renouvelle la guerre.
Cependant l'eau bouillonne, et d'immenses vapeurs
Enveloppent les cieux de leurs voiles trompeurs,
Et le soleil qui sort de la mer enflammée,
Parmi les flots rougis d'une ardente fumée,
De son disque agrandi montre les bords sanglants,
Et d'un œil effrayé voit ces grouffres brûlants.

Enfin, quand Amphitrite à pas lents se retire,
Le noir Typhon s'apaise et son courroux expire;
Et Vulcain fatigué meurt faute d'aliment.
Mais le monde alarmé le revoit rarement.
O Vésuve! O fléau, qui, par de longs ravages,
Signales ton retour dans les fastes des âges,
Et des tours et des murs, en ton sein foudroyés,

Entretiens si long-temps les peuples effrayés !
Les peuples cependant près de toi se rallient,
A tes pieds embrasés les fleurs se multiplient;
Tu redoubles la vie et la fertilité !
Des conquêtes du feu, quand le temps irrité
Aura mêlé, pétri cette cendre féconde,
Sur un monde détruit va naître un nouveau monde.

RÉCIT DE LA MORT D'HIPPOLYTE.

TRAGÉDIE DE PHÈDRE,

PAR RACINE.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char, ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.
Ces superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide :

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes:
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté!
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite :
L'essieu crie, et se rompt; l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.

Excusez ma douleur ; cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit ;
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit :
Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle ; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
« Prends soin après ma mort de la triste Aricie,
« Cher ami. Si mon père, un jour désabusé,
« Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
« Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
« Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
« Qu'il lui rende.... » A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Le beau récit que Voltaire a mis à la fin de sa tragédie de *Mérope,* vient naturellement à la suite de celui que Racine a mis à la fin de *Phè-*

dre. Le tyran Polyphonte, pour légitimer son usurpation, a forcé Mérope de consentir à lui donner sa main, et l'a entraînée aux autels.

Narbas et Euriclès, amis et sujets fidèles de la reine, attendent avec impatience le succès de cette cérémonie.

NARBAS.

Que fait Égisthe?

ISMÉNIE.

Il est le digne fils des dieux,
Égisthe! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMÉNIE.

La victime était prête et de fleurs couronnée;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée;
Polyphonte, l'œil fixe et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas.
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance

Un jeune homme, un héros semblable aux immortels;
Il court : c'était Égisthe. Il s'élance aux autels;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts : je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disait-il; *dieux, prenez vos victimes.*
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Égisthe se retourne, enflammé de furie;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève, il blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah! que l'amour inspire de courage!
Quel transport animait ses efforts et ses pas!
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats :
C'est mon fils! Arrêtez! Cessez, troupe inhumaine!
C'est mon fils! Déchirez sa mère et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté!
A ces cris douloureux, le peuple est agité.
Un gros de nos amis, que son danger excite,
Entre elle et ses soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères,
Les frères inconnus immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants.
On marche, on est porté sur les corps des mourants.
On veut fuir, on revient, et la foule pressée,

D'un bout du temple à l'autre, est vingt fois repoussée,
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur ;
On s'écrie : Il est mort !... il tombe... il est vainqueur !
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris ;
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus : le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence ;
A nos malheurs passés mesure tes bienfaits.
O ciel, conserve Égisthe, et que je meure en paix

L'ATTELAGE.

La route de la vie humaine
De mauvais pas est toute pleine.
Pour m'en tirer facilement,
Voici ce que je fais. J'attelle
A cette voiture mortelle,
Que je conduis au monument,

La Justice, premièrement,
Qui marche toujours rondement,
Et la Charité, sans laquelle
Elle irait moins légèrement:
La Vérité, l'Indépendance,
N'ayant qu'un simple et léger frein,
Sont en devant, et vont bon train,
Loin du chemin de l'Opulence;
A la volée est la Santé,
Qui, jointe avec le Badinage;
Me fait franchir avec gaieté
Tous les mauvais pas du voyage.
Je n'aurai rien à désirer
Ni du sor ni de la nature,
Si l'attelage peut durer
Aussi longtemps que la voiture.

ÉLÉVATION D'ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne put si tôt en bannir la pensée:
Vasthi régna long-temps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
Les filles de l'Égypte à Suze comparurent;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.

On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours:
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis:
Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages.
L'une d'un sang fameux vantait les avantages :
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait les secours:
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé;
Il m'observa long-temps dans un sombre silence,
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.

Enfin, avec des yeux où régnait la douceur,
« Soyez reine, » dit-il, et dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour.
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.

Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins!
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise,
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs;
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

(Racine, *tragédie d'*Esther.)

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

PAR CHRISTOPHE COLOMB.

ÉPISODE TIRÉ DU POËME DE DELILLE, INTITULÉ LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE.

Eh ! qui du grand Colomb ne connaît point l'histoire,
Lui dont un nouveau monde éternisa la gloire ?
Illustre favori du maître du trident,
L'heureux Colomb voguait sur l'abîme grondant ;
Sa nef avait franchi les colonnes d'Alcide ;
Les Phoques, les Tritons, la jeune Néréide,
Voyaient d'un œil surpris ces drapeaux, ces soldats,
Ces bronzes menaçants, cette forêt de mâts,
Et ces hardis vaisseaux, flottantes citadelles,
Auxquels les vents vaincus semblaient céder leurs ailes.
Depuis six mois entiers ils erraient sur les eaux ;
Dépourvus d'aliments, épuisés de travaux,
Les matelots sentaient défaillir leur courage,
Et d'une voix plaintive imploraient le rivage.
Mille maux à la fois leur présagent leur fin,
Et la contagion se ligue avec la faim.
Pour comble de malheurs, sur l'Océan immense,
Les airs sont en repos, les vagues en silence ;
Dans la voile pendante aucun vent ne frémit ;
Et, dans ce calme affreux dont le nocher gémit,
L'oreille n'entend plus, durant la nuit profonde,
Que le bruit répété des morts tombant dans l'onde.
Plusieurs au haut des mâts interrogent de loin

Les terres et les mers, sourdes à leur besoin.
Rien ne paraît : des cœurs un noir transport s'empare.
(Lorsqu'il est sans espoir, le malheur rend barbare.)
Tous fondent sur leur chef : à son poste arraché,
Au pied du plus haut mât Colomb est attaché.
Cent fois de la tempête il défia la rage.
Mais qu'opposera-t-il à ce nouvel orage ?
Sans changer son destin l'astre du jour a lui ;
De farouches regards errent autour de lui.
Inutiles fureurs pour son âme intrépide !
La mort, l'affreuse mort n'a rien qui l'intimide :
Mais avoir vainement affronté tant de maux,
Mais mourir près d'atteindre à des mondes nouveaux ;
Ce grand espoir trompé, tant de gloire perdue ;
Plus que tous les poignards, voilà ce qui le tue.
Sur ce cœur que déjà déchire le regret
Le fer enfin se lève, et le trépas est prêt ;
Plus d'espoir. Tout-à-coup, de la rive indienne
Un air propice apporte une odorante haleine :
Il sent, il reconnaît le doux esprit des fleurs :
Tout son cœur s'abandonne à ces gages flatteurs ;
Un souffle heureux se joint à cet heureux présage.
Alors, avec l'espoir reprenant son courage :
« Malheureux compagnons de mon malheureux sort,
« Vous savez si Colomb peut redouter la mort ;
« Mais si, toujours fidèle au dessein qui m'anime,
« Votre chef seconda votre âme magnanime ;
« Si pour ce grand projet je bravai, comme vous,
« Et l'horreur de la faim, et les flots en courroux ;
« Encor quelques moments (je ne sais quel présage
A cette âme inspirée annonce le rivage),

« Si ce monde où je cours fuit encor devant nous,
« Demain, tranchez mes jours, tout mon sang est à vous. »
A ce noble discours, à sa mâle assurance,
A cet air inspiré qui leur rend l'espérance,
Un vieux respect s'éveille au cœur des matelots ;
Ils ont cru voir le dieu qui maîtrise les flots :
Soudain, comme à sa voix les tempêtes s'apaisent,
Aux accents de Colomb les passions se taisent.
On obéit, on part, on vole sur les mers;
La proue en longs sillons blanchit les flots amers.
Enfin, des derniers feux quand l'Olympe se dore
Et brise ses rayons dans les mers qu'il colore,
Le rivage de loin semble poindre à leurs yeux.
Soudain tout retentit de mille cris joyeux.
Les coteaux par degrés sortent du noir abîme,
De moment en moment les bois lèvent leur cime,
Et de l'air embaumé que leur porte un vent frais
Le parfum consolant les frappe de plus près.
On redouble d'efforts, on aborde, on arrive :
Des prophétiques fleurs qui parfument la rive
Tous couronnent leur chef : et leurs festons chéris,
Présage de succès, en deviennent le prix.

LA HOLLANDE,

PAR ESMÉNARD.

Poëme de la Navigation.

. . . . . .

Batave industrieux, quel dieu vint sur tes plages

De la mer mugissante enchaîner les fureurs ?
Quel art d'un sol impur dissipa les vapeurs ?
Et, de mille canaux affermissant la rive,
Fit circuler leur onde épurée et captive ?
Qui remplit ces déserts d'un peuple courageux ?
Qui creusa ces bassins, et, d'un limon fangeux,
Où le roseau stérile osait à peine éclore,
Fit des ports à Neptune et des jardins à Flore ?

Art des navigateurs, Protée audacieux,
Seul, sous des traits divers, tu fécondes ces lieux :
C'est toi qui vas chercher, aux bornes de la terre,
Des travaux nourriciers l'aliment salutaire ;
Ta main fournit le fer au soc agriculteur ;
Le sucre au loin jaunit sous l'ardent équateur,
Transporté par tes soins sur ces rives humides,
S'épure et se blanchit dans des flammes liquides.
Étrangère autrefois dans ces champs imparfaits,
Cérès, à leurs moissons, reconnaît tes bienfaits.
Le sol même y naquit de ta riche industrie ;
Le Batave te doit ses vertus, sa patrie ;
Et ton puissant génie, en fondant ses remparts,
Y créa la nature et la soumit aux arts.

O vous, dont les travaux et l'active sagesse
D'un état chancelant supportent la faiblesse,
Voyez comme, en ces lieux, par d'utiles efforts,
La misère occupée enfante des trésors !
Visitez cet asile ouvert à l'indigence,
Où sous l'œil des vieillards, sous les doigts de l'enfance,

La matière s'anime, et, doublant sa valeur,
Varie à chaque instant sa forme et sa couleur.
Là, mariant ses fils, pour braver les orages,
Le chanvre frémissant se roidit en cordages :
Ici le lin moelleux flotte sous le ciseau ;
Je le vois tour-à-tour composer ce réseau
Qui couvre les attraits d'une amante adorée,
Et la voile ondoyante où mugira Borée.
Plus loin, de l'Ibérie on réunit les dons,
Et l'azur mexicain colore les toisons.
L'œil sans cesse arrêté sur des beautés utiles,
Vous admirez l'esprit qui dessina ces villes ;
Cet ensemble imposant de régularité,
Riche d'économie et de simplicité,
Dont la grâce uniforme et la grandeur austère,
D'un peuple sage et froid peignent le caractère.
Hé bien ! quel dieu puissant anima ce grand corps,
Ne le voyez-vous pas ? Il plane sur ces ports ;
De ces châteaux mouvants il dirige la course ;
Sous les feux du Cancer, sous les glaces de l'Ourse,
Du Batave intrépide il conduit les vaisseaux ;
L'Amazone en grondant les reçoit sur ses eaux ;
Ils vont porter des fers sur les bords du Zaïre :
En vain de ces travaux l'humanité soupire,
Et détourne un moment ses yeux accusateurs ;
Bientôt elle pardonne à des navigateurs
Dont la voile hardie et la rame docile
Fécondent sur les flots une terre stérile.

Batave, ne dis plus que, de tous leurs trésors,
Les éléments jaloux déshéritent ces bords,

Monuments et témoins de ta longue victoire,
Un seul fut ta conquête, il suffit à ta gloire,
Et prévient tes besoins par ses tributs chéris.
L'arbre aux clous parfumés dans Amboine mûris,
L'arbuste de Ceylan à l'écorce odorante,
Et des noix de Banda la liqueur enivrante
(Fruits divins qui des sens excitent le réveil),
Ne croissent que pour toi dans les champs du soleil.
Bacchus de tes cités dédaignait l'indigence ;
Il y vole aujourd'hui des rives de Constance,
Ceint du pampre fameux dont la tige autrefois
Naquit, comme Ariane, aux rivages crétois.
Eh ! qui pourrait compter par combien de miracles
L'art des navigateurs, bravant tous les obstacles,
De ces lieux méprisés ennoblit les destins ?
Tout ce qui les décore est sorti de ses mains.
Il n'est pas un bosquet, sous un ciel triste et sombre,
Qui n'ait reçu de lui son feuillage et son ombre :
Il nourrit ses jardins de l'or des Japonnais ;
Harlem lui doit ses fleurs, Amsterdam ses palais ;
Et dans ce sol factice, usurpé sur les ondes,
Un arbre est en naissant le produit des deux mondes.

LES CATACOMBES DE ROME.

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.

Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où du sein de cette nuit profonde,
Triomphante elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre, il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté;
Ces palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre; hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain: il s'égare, il se trouble,
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous, il les prend, il les quitte;

L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite.
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur :
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel
En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
Et pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions ! Tout soin est inutile ;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre ;
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit ; toutefois d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir ! Par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus ;
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux ;
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort..., non cette mort qui plaît à la Victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire,
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim qui se déchire et se ronge le sein.

Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines!
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus!
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus!
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix!
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère, il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas! Dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence;
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments,
Quand tout-à-coup son pied trouve un léger obstacle.
Il y porte la main. O surprise! ô miracle!
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu;
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore;
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour,
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour:
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante;
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur

Un plaisir agité d'un reste de terreur.
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieu ! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

(Delille, *Poëme de l'*Imagination.)

LA BIBLE.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré ?
Il charmait à la fois et Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Semblait, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels ;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.
Imitez cet exemple, orateurs et poëtes.
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Éden.

Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle : l'homme naît. Après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence !
Le premier juste expire. O terreur ! ô vengeance !
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout-à-coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs !
Tu n'es plus. O revers ! Près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhova les protége, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille de Pharaon, courez sur le rivage,
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre : Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,

Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert, témoin des merveilles sans nombre,
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté,
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté,
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux fois pleurer sur les montagnes.
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois;
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois.
Saül règne; il n'est plus : un berger le remplace;
L'espoir des nations doit sortir de sa race.
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
Accourez, accourez, descendants de Lévi,
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant, dix tribus ont fui la cité sainte.
Je renverse en passant les autels des faux dieux,
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux.
Tobie et Raguël m'invitent à leur table.
J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé, racontait l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre;
Vers l'Euphrate étonné quels cris se font entendre?
Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda, tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants;
Esdras, et Machabée et ses fils triomphants,
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

De Fontanes.

FRAGMENT

DE LA VIIe SCÈNE DU IIe ACTE D'ATHALIE.

ATHALIE, JOAS.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès sa naissance,
Et qui de ses parents n'eut jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays : je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque ; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

. . . . . .
. . . . . Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur, on m'explique sa loi ;

Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel,

Je présente au grand-prêtre et l'encens et le sel ;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous :
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

FRAGMENT

DE LA SCÈNE IIIe DU IIe ACTE DE ZAÏRE.

LUSIGNAN *à sa fille, pour la ramener à la religion de ses pères.*

Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire :
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et, lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux!... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi,
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs... O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres:
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue:

Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

L'ÉDEN.

Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue,
Des ornements de l'art l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle :
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez, dans Milton, quand ses puissantes mains
Préparent un asile au premier des humains :
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours des ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornements
L'enfance de la terre et son premier printemps ?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,

Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue;
Ou, tombant jusqu'à terre et recourbant leurs bras,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas,
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?
C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Ève à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure;
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs;
Zéphire aux antres verts redisait leurs soupirs;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivrait loin des tourments où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!

DELILLE.

LES MONDES.

Tout passe donc, hélas! Ces globes inconstants
Cèdent, comme le nôtre, à l'empire du temps;
Comme le nôtre aussi sans doute ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître:

Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connaissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empyrée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux.
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux.
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables;
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulant de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars:
Et, sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent en me contant nos longues infortunes.
Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas!
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas!

(De Fontanes, *Essai sur l'Astronomie.*)

A MON RUISSEAU,

PAR DUCIS.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule,
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots, et des fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme, et ses accords.

Près de toi, l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers;
Ton flot pour la mélancolie
Se plaît à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre, et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau?

Que j'aime cette église antique,

Ses murs que la flamme a couverts ;
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs !

Par une mère qui chemine,
Ses sons lointains sont écoutés ;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit *amen* à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite
(Nous vivons, hélas, peu d'instants !)
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

ORIGINE DE L'ASTRONOMIE.

Avant qu'un tronc creusé par de sauvages mains
Eût tracé sur les eaux de liquides chemins ;
Avant qu'un soc pesant, au laboureur docile,
Apprît à féconder une terre infertile ;
L'homme observait déjà ces globes éclatants,
Qui roulaient sur sa tête et mesuraient les temps ;

Il épiait des nuits la mobile courrière,
Qui des premiers humains fut l'horloge première ;
Déjà l'art d'Uranie occupait ses regards,
Et l'étude des cieux fut le premier des arts.

Aux lieux où, rayonnant de clartés éternelles,
Les cieux sont toujours purs et les nuits toujours belles,
Où l'Euphrate, roulant ses flots au loin couverts
De l'ombrage fleuri de palmiers toujours verts,
Voit de feux plus puissants la nature animée
Prodiguer le cinname et la myrrhe embaumée,
Le pasteur de Babel, en gardant ses troupeaux,
Observa le premier les célestes flambeaux.
Et, la nuit, promenant ses tentes égarées,
Osa du firmament diviser les contrées ;
Bientôt, encouragé par ses premiers essais,
Sa main, pour le soleil, ouvrit douze palais,
Et dans les champs d'azur il lui marqua sa route.
Cet astre, en voyageant sur la céleste voûte,
Rencontra le Bélier, la Vierge, le Verseau,
Où l'année en naissant retrouve son berceau,
Et le Lion brûlant, et le froid Sagittaire.
Alors le ciel régla les travaux de la terre ;
Et l'homme, pour semer ou couper ses moissons,
Consulta dans les cieux le cercle des saisons.
La terre et l'empyrée échangeaient leurs annales :
Le berger chaldéen, de ses mains pastorales,
Gravant sur un rocher les archives des cieux,
Déjà les transmettait aux peuples curieux.

(*Le Génie de l'homme*, *par* Chénedollé.)

LA VIOLETTE,

IDYLLE PAR MADAME DE BEAUFORT-D'HAUTPOUL.

O fille du printemps, douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein de ce gazon tu remplis ce bocage
De ton parfum délicieux.
Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
Où tu crois fuir mes regards et le jour !
Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour.
Mais ne crains rien de ma main généreuse;
Sans te cueillir, j'admire ta fraîcheur :
Je ne voudrais pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.
Reste sur ta tige flexible,
Jouis des beaux jours du printemps;
Que les zéphyrs rafraîchissants,
Que ces rameaux, et ce lierre sensible,
Calment pour toi les feux des étés dévorants!
Que l'automne aussi fasse éclore
Autour de toi des rejetons nombreux!
Que de l'hiver le souffle rigoureux
S'adoucisse et t'épargne encore !
Ah! comme ta suave odeur
Qui parfume les airs sans dévoiler tes charmes,
Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,

Lui dérober l'aspect du bienfaiteur!
Timide comme toi, je veux dans la retraite
Et dans l'oubli passer mes jours :
Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
Poursuit notre gloire inquiète?
Simple en mes goûts, de paisibles loisirs
Rendent mon âme satisfaite;
Mon nom contente mes désirs,
Puisque l'amitié le répète.
L'avenir m'oubliera: mais, chère à mon époux,
Dans mon enfant trouvant mon bien suprême,
Bornant le monde à ce que j'aime,
Je me cache aux regards du vulgaire jaloux.
Oui, comme toi cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces climats déserts,
J'y viens rêver, et soupirer des vers
Qui ne doivent rien à l'étude.

DISCOURS DE LA MOLLESSE.

BOILEAU, CHANT IIe DU LUTRIN.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois:
O nuit! que m'as-tu dit? quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?

Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
S'endormaient sur le trône, et me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour;
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace;
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir;
Loin de moi, son courage, entraîné par la Gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Du moins ne permets pas... La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée;
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

FRAGMENT

Du poème de la Religion.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire !
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez.
Qnel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles !
O cieux ! que de grandeur et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice;
Hélas ! près de périr, t'adressent-ils leurs vœux !
Ils regardent le ciel, secours des malheureux !
La nature, qui parle en ce péril extrême,

Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main ;
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui, dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur la plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnaître;
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu:
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire:
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas, si les leurs sont si courts;
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle:

Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre; et charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds, que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnais partout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours, architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle :
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il apporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.

Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé.
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.
A nos yeux attentifs que le spectacle change!
Retournons sur la terre, où, jusque dans la fange,
L'insecte nous appelle, et certain de son prix,
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance sans ployer sous ce poids qu'il méprise,
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue, et traînes ta prison;
Toi que souvent ma haine écrase avec raison;
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes

Les étonnants ressorts de tes longs télescopes
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens,
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens;
C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blé mûr, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'état un trésor abondant.
Fatigué du butin qu'ils traînent avec peine,
De faibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains,
Dont le père commun de tous tant que nous somme,
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Et tous, nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
Chez ses frères rampants, qu'il méprise aujourd'hui;
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure:
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil;
On le vit plein de gloire, à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver, à qui je dois mes nobles vêtements,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmants!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie:
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.

Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles :
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.
Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre, où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ces feux
Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,
La Trahison, que suit l'Envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide Pudeur.
Le Mépris y réside, ainsi que la Candeur,
Le modeste Respect, l'imprudente Colère,
La Crainte, et la Pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui, dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix, appelle du secours.
A me servir aussi, cette voix empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée.
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !
Tout s'y peint tour à tour : le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel, quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre,
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là, ces esprits subtils, toujours prêts à partir,

Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon âme les envoie; et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles;
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire;
D'un mouvement égal il agite mon cœur;
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur,
Il vient me réchauffer par sa rapide course;
Plus tranquille et plus froid, il remonte à sa source,
Et, toujours s'épuisant, se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculait, d'opposer la barrière.
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment,
Changement que doit suivre un nouveau changement;
Il s'épaissit en chair; dans mes chairs, qu'il arrose,
En ma propre substance il se métamorphose.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois?
Et pour les établir ai-je donné ma voix?
Je les connais à peine: une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnaissons l'auteur:
Fut-il jamais des lois sans un législateur?

L'HISTOIRE,

PAR LEGOUVÉ.

On doit au Souvenir les vers et le pinceau.
Il fit plus : de l'Histoire il créa le flambeau.
Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédaient dans une nuit profonde ;
Les peuples, tour à tour par l'oubli dévorés,
Sur la terre passaient l'un de l'autre ignorés.
Les grands événements n'avaient point d'interprètes ;
Les débris étaient morts, et les tombes muettes.
L'Histoire luit, soudain les temps ont reculé,
L'ombre a fui, les tombeaux, les débris ont parlé ;
Les générations s'étendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude ! ô sublimes récits !
Dans quels transports le sage, à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athène et de Rome ;
A travers deux mille ans applaudit un grand homme ;
Consulte l'orateur et le guerrier fameux ;
Partage les revers des peuples grands comme eux ;
Voit l'empire romain, sous le fer des Vandales,
De ses vils empereurs expier les scandales ;
Et bientôt, déchiré par divers potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent États ;
Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène,
Marcius dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, rempli des héros et des faits éclatants,
Ainsi que tous les lieux, embrasse tous les temps.

ODE

A LA BIENFAISANCE.

Déesse, idole du vulgaire,
Toi qui, reine de l'univers,
Toujours redoutable et légère,
Donnes des sceptres ou des fers,
Le peuple, ébloui des richesses,
Envie à ceux que tu caresses
Des biens trop souvent dangereux.
A tous ces grands le cœur du sage
Envie un plus noble avantage :
Ils peuvent faire des heureux.

Bienfaisance, ô vertu sacrée,
Noble attribut des immortels,
Pour toi l'homme, aux beaux jours d'Astrée,
Éleva les premiers autels.
Dans ce soleil dont l'influence
De nos fruits mûrit la semence,
C'est toi que l'homme révérait :
Dans tous ces globes de lumière,
Qui suivent pour nous leur carrière,
C'est toi seule qu'il adorait.

De ce Dieu dont la main puissante
Soutient notre fragilité,

La voix ineffable et touchante
M'annonce la divinité.
S'il ne se montrait à la terre,
Qu'au bruit affreux de son tonnerre,
Armé de ses flèches de feu,
A ces traits je pourrais connaître
L'arbitre du monde et mon maître ;
Je chercherais encore un Dieu.

La nature, prudente et sage,
Unit tous les hommes entre eux ;
Ta main, confirmant son ouvrage,
Resserre ces utiles nœuds :
C'est toi dont le charme nous lie
A nos maîtres, à la patrie,
Aux auteurs mêmes de nos jours ;
C'est toi dont la vertu féconde
Réunit l'un et l'autre monde
Par un commerce de secours.

Des fortunes, à ta présence,
Disparaît l'inégalité ;
Par toi les biens de l'opulence
Sont les biens de la pauvreté ;
Sans toi, la puissance suprême
Et la pompe et le diadème,
Brillent d'un éclat odieux ;
Sans toi, sur ce globe où nous sommes,
Les rois sont les tyrans des hommes ;
Ils sont par toi rivaux des dieux.

A ce monarque, ton image,
Qui nous dicte tes sages lois,
Sur nos respects et nos hommages
Tu donnes d'invincibles droits :
C'est toi, divine Bienfaisance,
Qui règles la juste puissance
Que le ciel remit dans ses mains;
Il sait qu'un pouvoir légitime
Est le privilége sublime
D'être bienfaiteur des humains.

Que pour des âmes généreuses
Un droit si noble est précieux !
O vous, familles malheureuses,
Que la honte cache à nos yeux,
Mortels, mes semblables, mes frères,
Dans quels asiles solitaires
Allez-vous cacher vos douleurs?
Heureux qui finit vos alarmes!
La gloire d'essuyer vos larmes
Vaut tous les lauriers des vainqueurs.

Ah ! malgré vous, mon cœur avide
Va trouver votre affreux réduit :
J'y vole; la Pitié me guide,
Son flambeau sacré me conduit,
Je perce ces tristes ténèbres,
Je découvre ces lieux funèbres...
O grands, brillez dans vos palais.

Asservissez la terre entière ;
Sur le pauvre, dans sa chaumière,
Je vais régner par mes bienfaits.

Viens, je t'offre un bras secourable ;
Viens, malgré tes destins jaloux,
Revis, famille déplorable...
Quoi ! tu tombes à mes genoux !
Tes yeux, éteints par la tristesse,
Versent des larmes de tendresse
Sur la main qui finit tes maux :
Tu crois voir un Dieu tutélaire :
Non ; je suis homme : à leur misère
Je viens arracher mes égaux.

Ne crains pas que mon âme altière,
S'armant d'un faste impérieux,
Offense ta pauvreté fière,
Et souille mes dons à tes yeux.
Malheur au bienfaiteur sauvage
Qui veut forcer le libre hommage
Des cœurs que ses dons ont soumis,
Dont les bienfaits sont des entraves,
Qui veut acheter des esclaves,
Et non s'attacher des amis !

Oui, je hais la pitié farouche
D'un grand superbe et dédaigneux ;
Oui, le blasphème est dans sa bouche,

Lorsque l'orgueil est dans ses yeux.
Enflé d'une vaine arrogance,
Même en exerçant sa clémence,
Il aime à me faire trembler;
Et, lorsqu'il soutient ma faiblesse,
Son orgueil veut que je connaisse
Que son bras pouvait m'accabler.

Ainsi nous voyons sur nos têtes
Ces nuages noirs et brûlants
Qui portent les feux, les tempêtes
Et les orages dans leurs flancs;
Tandis que sur nos champs arides
Ils versent ces torrents rapides
Qui vont au loin les arroser,
Armés des éclairs, du tonnerre,
Même en fertilisant la terre,
Ils menacent de l'embraser.

MA JOURNÉE,

Poème par Vigée.

J'ai bien dormi : le jour en sursaut me réveille,
Et dix heures déjà sonnent à mon oreille.
Mais l'oiseau de son chant saluait le matin,
Que je veillais encor, *La Fontaine* à la main.
J'aime son vers facile et sa grâce naïve.
On croit, pour l'imiter, qu'il suffit qu'on écrive;
Aussi combien d'auteurs veulent suivre ses pas!

Ils ont tous de l'esprit, et lui n'en avait pas :
Le bonhomme, entre nous, n'avait que du génie.
On dit qu'il figurait fort mal en compagnie ;
Moi, je n'en doute point : là tout cœur est fardé,
Et je vois que souvent un sot y tient le dé.
La Fontaine, à ce soir ! et que demain l'aurore
Puisse me retrouver te relisant encore !

Que ferai-je? Voyons. Des vers? On en fait tant !
De la prose? A quoi bon? J'aperçois là pourtant
Trois actes, nouveau fruit de ma docile veine,
Et qui, pour se montrer, n'attendent qu'une scène ;
L'ébauche d'un poëme, et quelques madrigaux
Dont pourraient s'engraisser quelques maigres jour-
naux,
Vingt pages d'un roman, où plus d'une aventure
Peut mettre du lecteur l'esprit à la torture !
Car Lucifer y joue un rôle assez plaisant.
Allons, Pégase, à moi ! Que ton dos complaisant
Me porte sans délai au pays des Chimères !
Tu te cabres, je crois? Tes ailes si légères
N'ont-elles plus leur force et leur agilité ?
Je gage que *Lourdis*, hier, t'aura monté.
Les meilleurs écuyers ne sont pas au Parnasse,
Et tu peux d'un Lourdis encourager l'audace ?
Tu veux te reposer ! J'y consens : aussi bien,
Des Muses aujourd'hui je craignais l'entretien.
Oui, lorsque le soleil embrasant l'atmosphère,
De ses longs réseaux d'or enveloppe la terre,
Je me sens appelé par ce mouvant tableau

Que m'offre de Paris l'aspect toujours nouveau;
Et de l'enfantement d'un vers lourd et maussade
Je me sauve, en faisant un tour de promenade.

Hé bien ! Quittons le lit : habillons-nous. Du moins
Dix valets ne vont pas m'accabler de leurs soins.
Je fais seul ma toilette, et l'habitude est bonne;
On est bien sûr alors de ne gronder personne..
A me faire servir j'étais accoutumé ;
Mais huit mois de prison sur ce point m'ont formé.
J'en rends grâce au destin, et pourtant le conjure
De ne plus me donner une leçon si dure.
Me voilà prêt : sortons. Je vais à tout hasard,
Suivre l'orme aligné qui borde le rempart;
Admirer, en passant, ces galants édifices,
Tous ces temples du luxe, aux voluptés propices;
Solitaire et pensif, traverser le jardin
Que *Le Nôtre* a planté de son habile main;
A l'aspect du château que réfléchit la Seine,
Rêver sur le néant de la grandeur humaine;
Puis, aux champs de leur nom par la Fable dotés,
Contempler du printemps les naissantes beautés.

Eh! bon Dieu! Quel fracas! Quel train! Quelle cohue!
Le rempart aujourd'hui n'est qu'une étroite rue.
Que de gens à cheval, et que de gens à pié!
On ne peut faire un pas sans être coudoyé.
C'est le premier beau jour de la saison nouvelle;
Et ces chars, ces coursiers volent à *Bagatelle*.
N'est-ce pas là *Mysis?* Oui vraiment. Autrefois

Un clavier s'animait sous ses agiles doigts;
Et, Plutus l'enlevant au dieu de l'harmonie,
Il est presque honteux d'avoir eu du génie.
Ah! Je vous remets bien! C'est vous, heureux *Damon*.
Je vous ai vu d'un saint ne portant que le nom.
Nous n'aviez pas encor brillé dans les affaires.
Vous avez aujourd'hui quatre maisons, deux terres:
Les temps sont bien changés! Car, soit dit entre nous,
Vous serviez chez autrui le vin qu'on boit chez vous.
Lisidor, qu'on vous voie! Oui, baissez votre glace.
Jadis petit commis d'un petit homme en place,
Cent pistoles bornaient vos minces revenus;
Vous n'étiez pas encore au rang des parvenus;
Et, si j'en veux pourtant croire la renommée,
Vous ne fûtes qu'un an fournisseur de l'armée.
Qu'on se range! *Cliton* s'avance. Son coursier
Bondit, fier d'obéir à la main d'un guerrier.
Tandis que nos soldats signalaient leur courage,
Cliton était toujours le premier... au pillage...
La Fontaine, mourant comme il avait vécu,
A sa veuve, à son fils, laisse à peine un écu,
Il faut, je le vois trop, et le dis sans rancune,
Être sot ou fripon pour faire sa fortune.

L'heure avance: je sais que tout est pour le mieux,
Et que l'on dîne à l'heure où soupaient nos aïeux.
Mais je puis pour six francs manger à table d'hôte:
Là, les originaux ne me feront pas faute;
Le repas sera sobre et servi promptement.
Abrégeons le chemin. Bon. Voilà justement

Une rue, une enseigne : entrons. La compagnie
Est nombreuse, tant mieux ; la maîtresse est jolie,
Cela ne gâte rien ; le vin aigre, tout beau !
Je n'en boirai que peu, trempé de beaucoup d'eau.
J'aurais pu, chez *Méot*, faire meilleure chère ;
Mais ce Palais-Royal est vraiment un repaire
Où tout vice est certain de rencontrer son lot.
Là, jusques au Perron, tout se change en tripot ;
Et d'un être vivant à peine on sent l'approche,
Qu'on croit déjà surprendre une main dans sa poche.
Je suis fort bien ici, j'y reste. Mon voisin
Était sans doute à jeun, car il y va d'un train...
Il se croit seul. Les mets que son assiette implore,
Son œil même, son œil, d'avance les dévore.
Presque en face de moi, c'est un peu différent ;
Si l'on goûte de tout, de rien l'on n'est content.
Voyons si je serais bon physionomiste.
« Homme de loi, rentier, marchand forain, artiste,
« Fermier des environs, commis à mille écus,
« Celui-ci nouvelliste, et celui-là... *motus ;*
« Je juge à son regard, à son geste, à sa mine,
« Que dans un lieu public il a l'oreille fine. »
Mais là-bas on s'échauffe ? Écoutons. — Non, morbleu!
Molé n'a point d'esprit, de grâce dans son jeu.
— Moi, je pleure surtout à l'Opéra-Comique.
— Monsieur, apparemment, n'aime que la musique.
— La musique est un art !... C'est le premier de tous.
— Eh ! sans la poésie, où diable en seriez-vous ?
— Pour rien assurément vous comptez la peinture?
— Fadaise que cela. Les lois... l'agriculture.

— L'argent. — Les bons trois quarts. — La guerre.
— La paix. — Non.
— Piccini. — Bonaparte. — Un duo. — Du canon.....
Oh ! Quel bruit ! Sauvons-nous. La querelle s'engage,
Et je suis par nature ennemi du tapage.
Abordons la maîtresse avec un compliment;
Payons vite, et courons prendre l'air un moment.
Que vois-je écrit là haut ? *Cabinet de lecture.*
Rassemblement d'oisifs dont la caricature
M'amusera peut-être ; au surplus, essayons.
De *Callot* et d'*Hoggars* que n'ai-je les crayons !
Comme il est bien posé ! L'excellente figure !
Il ne dort ni ne veille. Il tient une brochure;
Il voudrait y fixer son regard incertain,
Et toujours la brochure échappe de sa main.
Au fond de la Cité je gage qu'il demeure.
Pour arriver ici, que lui faut-il ? Une heure ;
Trois pour lire à peu près comme il lit aujourd'hui;
Une bonne heure encor pour retourner chez lui :
Hé bien ! cet homme-là bénit sa destinée,
Et se couche enchanté le soir de sa journée !
Quelle pièce aujourd'hui donne-t-on à *Feydeau?*
Si j'en crois ce journal, c'est un drame nouveau.
Pour la première fois ! Courons, le temps me presse.
La crainte te poursuit, et l'espoir te caresse,
Pauvre auteur ! Le travail est pour nous le moment
Du plaisir, du bonheur, et de l'enchantement.
Nous nous voyons déjà sur la double colline,
A côté de Molière, à côté de Racine ;
Et du juste avenir notre nom respecté
S'en va de siècle en siècle à l'immortalité

Mais, à l'instant fatal où le rideau se lève,
L'illusion, hélas! s'enfuit avec le rêve!
Quoi ! L'orchestre tout plein et les balcons aussi !
Tâchons de pénétrer..... A la fin m'y voici.
Autour des nouveautés tout le monde se presse,
Il est plaisant de voir la chute d'une pièce.
En pareil cas, pourtant, si chaque spectateur
Pouvait prendre un moment la place de l'auteur !...
Qu'entends-je? Du succès agréable présage !
Déjà, sans l'avoir vu, l'on déchire l'ouvrage ;
Le titre est mal choisi. Cinq actes, c'est bien long.
Regnard même, *Regnard* n'a rien produit de bon.
Par bonheur, du public craignant l'impatience,
Un acteur a paru. L'on écoute en silence.
Jusqu'à présent du moins le parterre est décent;
Trois actes bien remplis, sujet intéressant,
Ce début pour la pièce a gagné son suffrage.
Mais attendons la fin. J'entends gronder l'orage.
De temps en temps le ciel s'obscurcit, et les vents
Exercent leurs fureurs par de longs sifflements.
Pauvre auteur! C'est ici le fort de la tempête.
Tout est perdu : la foudre éclate sur ta tête.
Pilote malheureux ! Je plains ton triste sort :
Ton vaisseau vient, hélas! d'échouer près du port.
Que vas-tu devenir ? Ce soir, dans la coulisse,
Oseras-tu braver le dédain d'une actrice,
Et le souris malin de tes joyeux rivaux?
Demain, à ton réveil, liras-tu les journaux?
Et, surtout, de quel front aborder ta maîtresse?
Tu lui faisais sans doute hommage de ta pièce.
Déjà la dédicace, où s'épanchait ton cœur,

A *Didot*, en secret, reprochait sa lenteur.
Crois-moi, ne brigue plus le stérile avantage
D'amuser le public. Jette au feu ton ouvrage,
Sois bon époux, bon père, utile citoyen,
Ton siècle, il est trop vrai, de toi ne dira rien,
Ton nom ne vivra pas chez les races futures.
Qu'importe? Jouissant de tes vertus obscures,
Tu connaîtras du moins la paix et le bonheur :
Il n'est pire métier que le métier d'auteur.
Moi-même, renonçant à mon œuvre comique,
Vais-je enfin regagner mon manoir poétique?
Hélas! Je crains de faire un bien triste souper :
Des pensers douloureux reviendront m'occuper.
On doit plaindre, après tout, la muse infortunée
Qui perd en un instant le travail d'une année.
Ne pourrais-je finir le jour un peu gaiement!
Si j'ai bonne mémoire... Eh oui! Dans ce moment,
Je suis sûr de trouver un thé chez *Aspasie*.
Un thé! qui n'en a pas? C'est une frénésie.

Quel cercle! Juste ciel! Il paraît qu'aujourd'hui
On a craint dans ce lieu de connaître l'ennui.
Je comptais sur un thé, je risquais l'aventure,
Et je trouve, de plus, bal, concert, et lecture.
Pourquoi pas? Selon moi, varier le plaisir,
C'est connaître, en effet, le grand art de jouir.
L'autel, disons le mot, la table est préparée.
Le fauteuil, le flambeau, le verre d'eau sucrée,
Rien ne manque : fort bien . . . . . .
. . . . . .

. . . . . .
. . . . . Tout le cercle enchanté
Applaudit ; c'est sans doute à la brièveté.
Heureux lecteur! On vante et son goût et sa grâce.
Chacun auprès de soi lui prépare une place;
On veut savoir son nom, tout haut on le redit,
Et vingt femmes demain l'auront mis en crédit.
Mais tandis qu'il lisait, déjà, près d'un pupitre,
Et fièrement assis, j'ai vu l'Orphée en titre.
Sous le mobile archet la corde a retenti :
Et je crois, par moments, entendre *Viotti.*
Heureux qui nous ferait oublier son absence !
Écrasant son fauteuil de sa lourde opulence,
Midas s'est endormi; Lise appelle Zoé ;
Valcourt en souriant parle bas à Chloé ;
Germeuil a raconté la nouvelle publique :
Et c'est ainsi partout qu'on entend la musique.
Mais le chant va du moins fixer l'attention?
Vain espoir ! Même bruit, même distraction.
On ne pourra danser que jusques à l'aurore,
Et Linus doit céder la place à Terpsichore.
Il usurpait sur elle un temps trop précieux.
La gaieté maintenant brille dans tous les yeux.
. . . . . .
. . . . . .
Maintenant, je pourrais, plus complaisant que sage,
Autour d'un tapis vert, jouet du sort volage,
D'heure en heure passer jusqu'à demain matin,
Et du gain à la perte, et de la perte au gain :
Car, quels que soient les lieux où le hasard m'appelle,
Je rencontre toujours la *bouillotte* éternelle.

Mais, si je suis tenté de veiller aujourd'hui,
Que ce soit sans fatigue, et surtout sans ennui.
A minuit écoulé déjà succède une heure ;
Je vais, sans plus tarder, retrouver ma demeure,
Lire mon *La Fontaine ;* et si le doux sommeil
A mes sens rafraîchis ménage un doux réveil,
Si la rime à me fuir n'est pas trop obstinée,
Demain, pour mes amis, j'écrirai ma *Journée.*

VERS ALLÉGORIQUES

DE MADAME DESHOULIÈRES.

à ses Enfants.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre :
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.

Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau?
Que je vous regrette!
Mais il faut céder:
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder!
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis, mes amours!
Que Pan vous défende:
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin

J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que, si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir,
Du matin au soir,
De gras pâturages,
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire,
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Téthys,
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

FONDATION

DE LA VILLE DE CARTHAGE PAR DIDON.

FRAGMENT DE L'ÉNÉIDE DE VIRGILE, TRADUIT PAR DELILLE.

La reine de ces lieux est la belle Didon.
Elle reçut le jour dans la riche Sidon;
Mais, d'un frère cruel fuyant la barbarie,
Son courage en ces lieux s'est fait une patrie.
L'histoire de ses maux voudrait un long discours;
Je vais, en peu de mots, vous en tracer le cours.
Par les nœuds de l'hymen, à l'opulent Sichée,
Plus encor par l'amour, Didon fut attachée.
L'hymen l'unit à lui dès ses plus jeunes ans;
Mais son barbare frère, exemple des tyrans,
Pygmalion, obtint la grandeur souveraine.
Bientôt s'allume entre eux le flambeau de la haine.
Insatiable d'or, ce monstre furieux,
Sans égard pour sa sœur, sans respect pour les dieux,
Dans le temple en secret immole sa victime.
Et toutefois long-temps il sut cacher son crime,
Et, d'une sœur crédule amusant la douleur,
Long-temps d'un faux espoir il entretint son cœur.
Mais bientôt, d'un époux privé de sépulture
Le spectre, s'élevant du sein de l'ombre obscure,
Triste, pâle, sanglant, apparut à ses yeux,
Dévoila de sa mort le mystère odieux,

Et cette cour barbare, et l'autel homicide;
Et, pour l'aider à fuir de ce palais perfide,
De son lâche assassin lui livrant le trésor,
Lui montra sous la terre un immense amas d'or.
Didon, pleine d'effroi, hâte soudain sa fuite :
Ceux qu'une même horreur ou que la crainte excite,
Attroupés en secret, veulent suivre son sort.
Des vaisseaux étaient prêts pour s'éloigner du bord ;
Leur troupe s'en saisit. De leur asile avare
On tire les trésors de ce monstre barbare;
Maîtres de sa richesse et bravant son courroux,
Ils voguent. Une femme a conduit ces grands coups !
Sur ces bords, à leur ville ils cherchaient une place,
Et leur ruse innocente achète autant d'espace
Que la peau d'un taureau, dépouillé par leur main,
Pourrait, en s'étendant, embrasser de terrain.

RÉFLEXIONS DIVERSES

DE MADAME DESHOULIÈRES.

I.

Êtres inanimés, rebut de la nature,
Ah! que vous faites d'envieux!
Le temps, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique,
D'un buste, d'un tableau, le temps hausse le prix;
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris

D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

II.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux tu connais la vertu;
Des différents pays, les mœurs, la politique;
La cause des frimas, de la foudre, du vent;
Des astres le pouvoir suprême:
Et, sur tant de choses savant,
Tu ne te connais pas toi-même.

III.

Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause autant de chagrins qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus;
Que, tant qu'on est belle, on fait naître
Des désirs, des transports, et des soins assidus:
Mais on a peu de temps à l'être,
Et long-temps à ne l'être plus.

IV.

Que chacun parle bien de la reconnaissance,
Et que peu de gens en font voir!

D'un service attendu la flatteuse espérance
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance ;
A peine est-il rendu qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servi la vue est importune :
On trouve honteux de devoir
Les secours que dans l'infortune
On n'avait point trouvé honteux de recevoir.

V.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges !
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours !
Penser trop bien de soi, fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.
L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours.
Cependant des erreurs il est la plus commune :
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

VI.

En grandeur de courage on ne se connaît guère,
Quand on élève au rang des hommes généreux
Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
A rendu les noms si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils sortaient de la vie
Lorsque, de disgrâces suivie,
Elle n'avait plus rien d'agréable pour eux :

Par une seule mort ils s'en épargnaient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer !
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur, que de s'en délivrer.

VII.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence.
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme, et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

FRAGMENT

DE LA TRAGÉDIE D'IPHIGÉNIE EN AULIDE,

PAR RACINE.

Agamemnon attend Iphigénie à l'autel pour l'immoler aux dieux. Mais, comme elle tarde trop long-temps à paraître, il vient lui-même la demander. Il la trouve avec sa mère, qui l'avait

retenue auprès d'elle. Ne croyant point que Clytemnestre et sa fille soient instruites du sacrifice qui se prépare, il presse Iphigénie de se rendre à l'autel, sous prétexte de l'unir à Achille; mais il ne peut se méprendre aux larmes que laissent échapper les princesses. « Arcas, s'écrie-t-il, Arcas, tu m'as trahi ! »

IPHIGÉNIE A AGAMEMNON.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi!
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien: vous voulez la reprendre;
Vos ordres, sans détour, pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux mon de père;

C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter,
Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée:
Ne craignez rien: mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux; vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime.

Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avait pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté ;
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté :
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté ;
Arcas allait du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma faible puissance :
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret ?
Ma fille, il faut céder ; votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi ;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez en expirant, de qui vous êtes née ;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez, et que les Grecs, qui vous vont immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE A AGAMEMNON.

Vous ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :

Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare! C'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice!
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main!
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils, ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire!
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione, sa fille;
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime!
Pourquoi moi-même, enfin, me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je? cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois!

Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père :
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non : l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé;
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez !
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice;
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne peut m'en détacher;

De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.

SCÈNE TRÈS-VIVE

ENTRE AGAMEMNON ET ACHILLE.

Après que Clytemnestre a fait éclater les emportements d'une mère en fureur, Achille vient employer la menace. La fougue impétueuse de ce jeune héros, et la fierté du superbe Agamemnon, occasionnent ici un dialogue si vif, une scène si belle, que nous avons cru devoir la transcrire tout entière.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui, par votre ordre, Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisais que pour être immolée;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur! Que faut-il que j'en pense!
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins :
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort ; j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez !

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande ? O ciel ! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire ?
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux ?

Et ne peut-elle...?

ACHILLE.

Non : elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines :
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments;
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments;
Eh ! n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée !
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi !

AGAMEMNON.

Vous qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvrait une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie;
Je vous fermais le champ où vous voulez courir :
Vous le voulez, partez; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel! Puis-je entendre et souffrir ce langage !
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours !

Et que m'a fait, à moi, cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre!
Et jamais, dans Larisse, un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
Vous que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé,
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire;
Elle est de mes serments seule dépositaire:
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris;
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie ;
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'achèterais vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre ;
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
Je veux moins de valeur et plus d'obéissance,
Fuyez ; je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachaient à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère,
D'Iphigénie encor je respecte le père :
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre :
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre.
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Irrité par les menaces d'Achille, craignant,

s'il sauve Iphigénie, de paraître céder à la frayeur, Agamemnon se détermine à la sacrifier. Cependant il ne peut étouffer la voix de la nature. Il entend murmurer son cœur. Il s'arrête :

Que vais-je faire ?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?
Cruel, à quels combats faut-il te préparer ?
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?
Une mère m'attend, une mère intrépide,
Qui défendra son sang contre un père homicide ;
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
Achille nous menace, Achille nous méprise ;
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise ?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je veux la frapper ?
Que dis-je ? Que prétend mon sacrilége zèle ?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle ?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés ?
Je veux fléchir des dieux la puissance suprême :
Ah ! quels dieux me seraient plus cruels que moi-même ?
Non, je ne puis ; cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive..... Mais quoi ! Peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,

Croira que je lui cède et qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse ?
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui,
Il l'aime ; elle vivra pour un autre que lui.

IPHIGÉNIE A ACHILLE.

D'après l'ordre d'Agamemnon, Iphigénie, pour se soustraire au coup mortel, retournait dans la Grèce ; mais tout le camp, déjà instruit de la réponse de l'oracle, l'arrête dans sa fuite. Alors Achille, le seul qui puisse encore l'arracher à la mort, vient lui offrir le secours de ses guerriers contre tous les Grecs réunis ; et, pour engager cette princesse à le suivre, il lui rappelle les serments qui les unissent, et la prie de songer que le bonheur d'Achille est fondé sur ses jours. Iphigénie répond :

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompait ; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des dieux, à mon père dictée.

En vain, sourd à Calchas, il l'avait rejetée ;
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
Vous-même dégagez la foi de vos oracles ;
Signalez ce héros à la Grèce promis ;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit, déjà Troie, en alarmes,
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez et, dans ses murs vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, prince ; vivez, digne race des dieux.

FUREURS DE CLYTEMNESTRE

SÉPARÉE DE SA FILLE.

Les Grecs, aveuglés par un zèle fatal, appellent à grands cris Iphigénie à l'autel. Cette jeune princesse s'arrache des bras de sa mère, et court subir son triste sort. En vain Clytemnestre veut la suivre ; on se jette en foule au-devant d'elle ; on la retient. Alors, la vengeance, le désespoir dans le cœur, elle s'écrie :

Quoi ! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux !
Quoi ! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, ces mêmes vents si long-temps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés !
Et toi, soleil, et toi qui, dans cette contrée,
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée ;
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais, cependant, ô ciel ! ô mère infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés.
Calchas va dans son sang..... Barbares ! arrêtez ;
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre :
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ses coups.

Ulysse vient annoncer à Clytemnestre que sa fille est sauvée.

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la Discorde maîtresse
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée.
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantait l'armée, et partageait les dieux.

Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage :
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible, et plein du dieu qui l'agitait sans doute :
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
« Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix
« M'explique son oracle et m'instruit de son choix.
« Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
« Sur ce bord immolée, y doit laisser sa vie.
« Thésée, avec Hélène uni secrètement,
« Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
« Une fille en sortit, que sa mère a célée;
« Du nom d'Iphigénie elle fut appelée :
« Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
« D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
« Sous un nom emprunté, sa noire destinée
« Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
« Elle me voit, m'entend; elle est devant vos yeux;
« Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
Elle était à l'autel, et peut-être en son cœur,
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Était venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort;
Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,

Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà, pour la saisir, Calchas lève le bras :
« Arrête ! a-t-elle dit, et ne m'approche pas :
« Le sang de ces héros dont tu me fais descendre,
« Sans tes profanes mains, saura bien se répandre ! »
Furieuse, elle vole et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre ;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par ses mugissements ;
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume ;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que, dans une nue,
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.

TRAGÉDIE DES HORACE,

PAR CORNEILLE.

Corneille entreprit le sujet des *Horace* après celui du *Cid*. Ce sujet était bien plus difficile à manier. Il ne s'agit que d'un combat, d'un événement très-simple, qu'à la vérité le nom de

Rome a rendu fameux, mais dont il semble impossible de tirer une fable dramatique. C'est aussi, de tous les ouvrages de Corneille, celui où il a dû le plus à son seul génie. Ni les anciens ni les modernes ne lui ont rien fourni : tout est de création. Les trois premiers actes, pris séparément, sont peut-être ce que l'auteur a fait de plus sublime, et en même temps c'est là qu'il a mis le plus d'art.

Fontenelle, dans ses *Réflexions sur l'art poétique*, a très-bien développé cet art employé par l'auteur des *Horace*, pour produire de la variété et des suspensions dans une situation qui est en elle-même si simple, et qui tient à un seul événement, à l'issue d'un combat. Il faut l'entendre : tout ce qu'il dit, à cette occasion, est très-vrai.

« Les trois Horace combattent pour Rome,
« les trois Curiace pour Albe : deux Horace
« sont tués, et le troisième, quoique resté seul,
« trouve moyen de vaincre les trois Curiace:
« voilà ce que l'histoire fournit. Que l'on exa-
« mine quels ornements, et combien d'orne-
« ments différents le poëte y a ajoutés : plus on
« l'examinera, plus on en sera surpris. Il fait
« les Horace et les Curiace alliés et prêts à s'al-
« lier encore. L'un des Horace a épousé Sabine,
« sœur des Curiace ; et l'un des Curiace aime

« Camille, sœur des Horace. Lorsque le théâtre
« s'ouvre, Albe et Rome sont en guerre, et ce
« jour-là même il se doit donner une bataille
« décisive. Sabine se plaint d'avoir ses frères
« dans une armée et son mari dans l'autre, et
« de ne pas être en état de se réjouir des succès
« de l'un ni de l'autre parti. Camille espérait la
« paix ce jour-là même, et croyait devoir épou-
« ser Curiace, sur la foi d'un oracle qui lui
« avait été rendu ; mais un songe a renouvelé
« ses craintes. Cependant Curiace lui vient an-
« noncer que les chefs d'Albe et de Rome, sur
« le point de donner bataille, ont eu horreur
« de tout le sang qui s'allait répandre, et ont
« résolu de finir cette guerre par un combat de
« trois contre trois, et qu'en attendant ils ont
« fait une trêve. Camille reçoit avec transport
« une si heureuse nouvelle, et Sabine ne doit
« pas être moins contente. Ensuite, les trois
« Horace sont choisis pour être les combattants
« de Rome, et Curiace les félicite de cet hon-
« neur, et se plaint en même temps de ce qu'il
« faut que ses beaux-frères périssent, ou
« qu'Albe, sa patrie, soit sujette de Rome.
« Mais quel redoublement de douleur pour lui,
« quand il apprend que ses deux frères et lui
« sont choisis pour être les combattants d'Albe!
« Quel trouble recommence entre tous les per-

« sonnages ! La guerre n'était pas aussi terrible
« pour eux. Sabine et Camille sont plus alar-
« mées que jamais. Il faut que l'une perde ou
« son mari ou ses frères ; l'autre ses frères ou
« son amant ; et cela par les mains les uns des
« autres. Les combattants eux-mêmes sont
« émus et attendris. Cependant, il faut par-
« tir, et ils vont sur le champ de bataille.
« Quand les deux armées les voient, elles ne
« peuvent souffrir que des personnes si pro-
« ches combattent ensemble, et l'on fait un
« sacrifice pour savoir la volonté des dieux.
« L'espérance renaît dans le cœur de Sa-
« bine ; mais Camille n'augure rien de bon.
« On leur vient dire qu'il n'y a plus rien à es-
« pérer ; que les dieux approuvent le combat,
« et que les combattants sont aux mains.
« Nouveau désespoir ; trouble plus grand
« que jamais. Ensuite vient la nouvelle que
« deux Horace sont tués, le troisième en fuite,
« et les trois Curiace maîtres du champ de
« bataille. Camille regrette ses deux frères, et
« a une joie secrète de ce que son amant est
« vivant et vainqueur ; Sabine, qui ne perd
« ni ses frères ni son mari, est contente ; mais
« le père des Horace, uniquement touché de
« l'intérêt de Rome, qui va être sujette d'Al-
« be, et de la honte qui rejaillit sur lui par la

« fuite de son fils, jure qu'il le punira de sa « lâcheté, et qu'il lui ôtera la vie de ses pro- « pres mains : ce qui redonne une nouvelle « inquiétude à Sabine. Mais on apporte enfin « au vieil Horace une nouvelle toute con- « traire ; la fuite de son fils n'était qu'un stra- « tagème dont il s'est servi pour vaincre les « trois Curiace, qui sont demeurés morts sur « le champ de bataille. Rien n'est plus admi- « rable que la manière dont cette action est « menée ; on n'en trouvera ni l'original chez « les anciens, ni la copie chez les modernes. »

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

JULIE (dame romaine).

Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles;
Mais Rome ignore encor comme * on perd les batailles.

---

* *Comme* n'est point un adverbe de manière ; c'est *comment* qu'il fallait employer.

Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir :
Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas! puisque Horace est Romain ;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main :
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays et mon premier amour,
Lorsque entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est * là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et, sans impiété,
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton état, encore en sa naissance,
Ne saurait sans la guerre affermir sa puissance;
Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.

---

* *Se plaindre que* demande le subjonctif. Il faudrait dire Si tu te plains *que ce soit* te trahir.

Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'ordre des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en Orient pousser tes bataillons,
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Et respecte une ville à qui * tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
Albe est ton origine : arrête, et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants :
Sa joie éclatera dans l'heur ** de ses enfants;
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi si tu n'es plus contre elle.

(Ce morceau, d'un ton pathétique, se fait remarquer d'autant plus, qu'il contraste avec le ton de grandeur qui domine dans le reste de la pièce.)

---

* Il faudrait *à laquelle... Romule* pour *Romulus.*

** Le mot *heur*, qui favorisait la versification, et qui ne choque point l'oreille, est aujourd'hui banni de notre langue. Il serait à souhaiter que la plupart des termes dont Corneille s'est servi fussent toujours en usage : son nom aurait dû les consacrer.

ACTE II.

SCÈNE Ire.

Le sort a désigné les trois guerriers de Rome; ceux d'Albe ne sont pas encore connus. Curiace profite de la trêve pour visiter le vieil Horace, et Camille, qu'il doit épouser le lendemain.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime!
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.
Cette superbe ville en vos frères et vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous;
Et son illustre ardeur d'oser * plus que les autres,
D'une seule maison brave toutes les nôtres:
Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,
Que, hors les fils d'Horace, il n'est point de Romains.
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,

---

* *L'illustre ardeur d'oser* n'est point français.

Consacrer hautement leurs noms à la mémoire.
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvait, à bon titre, immortaliser trois;
Et puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur, et choisir une femme,
Ce que je vais vous être, et ce que je vous suis
Me font y prendre part autant que je le puis.
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte:
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe, et prévois son malheur;
Puisque vous combattez, sa perte est assurée;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme:
C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir et de choisir si mal.
Mille de ses enfants, beaucoup plus dignes d'elle,
Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle.
Mais, quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance;
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance,

Et, du sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi; mais mon âme ravie
Remplira son attente, ou quittera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement;
Ce noble désespoir périt mal-aisément.
Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas! C'est bien ici que je dois être plaint.
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités! de voir Albe asservie,
Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,
Et que l'unique bien où tendent ses désirs
S'achète seulement par vos derniers soupirs!
Quels vœux puis-je former? Et quel bonheur attendre?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre;
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE.

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays!
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes;
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes;
Et je le recevrais en bénissant mon sort,
Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre;
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre.

La gloire en est pour vous, et la perte pour eux :
Il vous fait immortel, et les rend malheureux :
On perd tout quand on perd un ami si fidèle.

SCÈNE III.

On a reçu la nouvelle qu'Albe a nommé les trois Curiace pour ses défenseurs. La scène entre Curiace et le jeune Horace est un chef-d'œuvre.

HORACE.

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux le mesurer avec notre valeur ;
Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire :
Mourir pour son pays est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur;
Et rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie,

Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr;
L'occasion est belle, il nous la faut chérir:
Nous serons le miroir d'une vertu bien rare,
Mais votre fermeté tient un peu du barbare;
Peu même des grands cœurs tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité:
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté, pour suivre mon devoir,
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance;
Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait*,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome:
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme;
Je vois que votre honneur demande tout mon sang;

---

* *Autant que Rome vous a fait*, n'est point français. On peut dire en prose, et non en vers, *j'ai dû vous estimer autant que je fais*, ou *autant que je le fais*, mais non pas *autant que je vous fais*; et le mot *faire*, qui revient immédiatement après, est encore une faute; mais ce sont des fautes légères, qui ne peuvent gâter une si belle scène.

Que tout le mien consiste à vous percer le flanc;
Près d'épouser la sœur qu'il faut tuer le frère,
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire,
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler:
J'aime ce qu'il me donne et je plains ce qu'il m'ôte,
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rend grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être;
Et, si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
La solide vertu dont je fais vanité
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière,
Que dès le premier pas regarder en arrière.
Notre malheur est grand, il est au plus haut point;
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point,
Contre qui que ce soit que mon pays m'enploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie:
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous les autres sentiments.
Qui, près de le servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.

Rome a choisi mon bras, je n'examine rien :
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère ;
Et, pour trancher enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue ;
Mais cette âpre vertu ne m'était point connue.
Comme notre malheur elle est au plus haut point ;
Souffrez que je l'admire, et ne l'imite point.

Cette tirade fit un effet surprenant sur tout le public..... A ces mots, *Je ne vous connais plus, — Je vous connais encore,* on se récria d'admiration ; on n'avait jamais rien vu d'aussi sublime. Il n'y a pas dans Longin un seul exemple d'une pareille grandeur ; ce sont ces traits qui ont mérité à Corneille le nom de *grand,* non-seulement pour le distinguer de son frère, mais du reste des hommes.

ACTE III.

SCÈNE VI.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

Les Horace et les Curiace en sont aux mains.

Le vieil Horace annonce cette nouvelle à Sabine et à Camille ; il les console et les encourage. Cependant Julie arrive : elle a vu le combat, du haut des remparts de Rome : deux des Horace ont été tués ; le troisième, mari de Sabine, a pris la fuite pour se dérober aux coups des trois Curiace, qui sont restés maîtres du champ de bataille.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits.
Des trois les deux sont morts; son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

Oh ! d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe ! et pour l'en garantir,
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie,
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connais mieux mon sang, il fait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme nous l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères:

Mais, comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !...

LE VIEIL HORACE.

Tout beau * ! Ne les pleurez pas tous ;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte :
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte.
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu **,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu.
Et ne l'auront point *** vue obéir qu'à son prince,

---

* *Tout beau* revient au *pian piano* des Italiens. Ce mot familier est banni du discours sérieux, à plus forte raison de la tragédie.

** Ce mot *invaincu* n'a point été employé par les autres écrivains : c'est un terme hasardé et nécessaire. *Invaincu* signifie autre chose qu'*indompté ;* un pays est *indompté,* un guerrier est *invaincu.*

*** C'est adverbe *point* est ici un solécisme ; il faut dire : *et ne l'auront vu obéir qu'à,* etc.

Ni d'un état voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que voulicz-vous qu'il fit contre trois ?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix :
Il est de tout son sang comptable à sa patrie :
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie ;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir, dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez pas tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément ;

Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement :
Vous n'avez pas encor de part à nos misères ;
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères :
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays ;
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis :
Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
Vous donnera bientôt à plaindre * comme à nous :
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses ;
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains,
Laveront dans son sang ** la honte des Romains.

Remarquons dans cette scène le fameux *qu'il mourût*, ce trait du plus grand sublime, ce mot auquel il en n'est aucun de comparable dans toute l'antiquité, et le morceau *n'eut-il que d'un moment retardé sa défaite*, étant plein de chaleur, augmente encore la force du *qu'il mourût*.

---

* *On ne donne pas à se plaindre à quelqu'un*, mais on donne à quelqu'un *occasion*, *lieu*, *sujet* de se plaindre. Corneille aurait pu dire :

Vous laissera bientôt à plaindre comme nous.

** Suivant les lois romaines, un père avait droit de vie et de mort sur ses enfants.

Que de beautés ! Et d'où naissent-elles ? D'une simple méprise très-naturelle, sans complication d'événements, sans aucune intrigue recherchée, sans aucun effort. Il y a d'autres beautés tragiques ; mais celle-ci est au premier rang.

ACTE IV.

SCÈNE II.

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE, envoyé par le roi de Rome, pour consoler le vieil Horace sur la perte de ses deux fils, et pour le féliciter sur la victoire du troisième, tire enfin de son erreur ce généreux Romain, qui préfère l'honneur à la nature.

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner...

LE VIEIL HORACE,

N'en prenez aucun soin :
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.

Tout deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur ;
Il me suffit !

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALÈRE.

Seul, vous le maltraitez, après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire.

De trouver dans la fuite un chemin à la gloire !

VALÈRE.

Quelle confusion et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome et lui gagne un empire !
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire ?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsque Albe sous ses lois range * notre destin ?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire ?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'état.

VALÈRE.

Oui, s'il eût, en fuyant, terminé le combat ;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi ! Rome donc triomphe ** ?

---

* *Ranger un destin* n'est point français.

** Que ce mot est pathétique ! comme il sort des entrailles d'un vieux Romain !

VALÉRE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure,
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux ;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse ;
Chacun le suit d'un pas, ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé ;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ;
Mais leurs coups * inégaux séparent leur poursuite.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés :
Il attend le premier; et c'était votre gendre :
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre;
En vain, en l'attaquant, fait paraître un grand cœur ;
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe, à son tour, commence à craindre un sort contraire :
Elle crie au second qu'il secoure son frère.
Il se hâte, et s'épuise en efforts superflus ;
Il trouve, en les joignant, que son frère n'est plus.

CAMILLE

Hélas !

---

* Le mot propre était ici *leur force inégale.*

VALÈRE.

Tout hors d'haleine, il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace.
Son courage sans force est un débile appui :
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie :
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encore braver * ;
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,
« Rome aura le dernier de mes trois adversaires :
« C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
Dit-il ; et, tout d'un temps, on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine ;
L'Albain, percé de coups, ne se traînait qu'à peine ;
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel.
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
O d'un état penchant l'inespéré secours !

---

* *Braver* est un verbe actif qui demande toujours un complément. De plus, ce n'est pas ici une bravade, c'est un sentiment généreux d'un citoyen qui venge ses frères et sa patrie.

Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace!
Appui de ton pays, et gloire de ta race,
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse?

SCÈNE V.

Camille, sœur d'Horace, désespérée de la mort de Curiace, son amant, se livre aux transports de la fureur. Horace veut la consoler, en lui représentant les intérêts de Rome. A ce nom de Rome, Camille s'écrie :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin, que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés!
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie!
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi * renverse ses murailles,

---

* *Soi* ne doit s'employer qu'avec un sujet indéterminé ; c'est du pronom *elle* que le poëte aurait dû se servir.

Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre ;
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

Horace, irrité, tira son épée, et la plongea dans le sein de sa sœur... Ces imprécations de Camille ont toujours été regardées comme un beau morceau de déclamation.

Voltaire regarde comme faible le vers qui suit le fameux *qu'il mourût,*

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

C'est l'opinion commune ; mais La Harpe ne partage point ce sentiment. Je n'appelle *faible*, dit-il, que ce qui est au-dessous de ce qu'on doit sentir ou exprimer. Or, je demande si, après ce cri de patriotisme romain, *qu'il mourût,* on pouvait dire autre chose que ce que dit le vieil Horace. Sans doute, en jugeant par comparaison, tout paraîtra faible après le mot qui vient de lui échapper. Mais en ce cas, dès qu'on a été sublime, il faudrait se taire ; car on ne peut pas

l'être toujours, et nous voyons dans Cicéron qu'il est insensé d'y prétendre. La nature, que l'on doit consulter en tout, exige seulement que l'on suivre l'ordre des idées qu'elle prescrit. Horace devait-il s'arrêter sur le mot *qu'il mourût?* Il est beau pour un Romain, mais il est dur pour un père ; et Horace est à la fois l'un et l'autre ; on l'a vu dans l'adieu paternel qu'il a fait à son fils en l'envoyant au combat. Quelle est donc l'idée qui doit suivre naturellement cet arrêt terrible d'un vieux républicain, *qu'il mourût?* C'est, assurément, la possibilité consolante que, même en combattant contre trois, en se résolvant à la mort, il y échappe cependant; et après tout, est-il sans exemple qu'un seul homme en ait vaincu trois ? Pouquoi donc Horace n'embrasserait-il point cette idée, au moins un instant? C'est Rome qui a prononcé *qu'il mourût;* c'est la nature qui, ne renonçant jamais à l'espérance, ajoute sur-le-champ :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Je veux bien que Rome soit ici plus sublime que la nature, cela doit être ; mais la nature n'est pas *faible* quand elle dit ce qu'elle doit dire. Telles sont les raisons qui m'autorisent à

penser que non seulement ce vers n'est pas répréhensible, mais même qu'il est assez heureux de l'avoir trouvé.

ÉPITRE DE BOILEAU A RACINE.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
N'en a fait sous son nom verser la Champmêlé *.
Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule, ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

---

* Célèbre actrice.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scène plus exacte ;
Le vicomte, indigné, sortait au second acte ;
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu :
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.
Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La parque l'eût rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable Comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et seul, de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner, si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel, qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse :
Mais par les envieux un génie excité

Au comble de son art est mille fois monté;
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance;
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde;
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre;
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
Imite mon exemple; et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens;
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.

Eh ! qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Eh ! qu'importe à nos vers que Perrin * les admire,
Que l'auteur de Jonas s'empresse pour les lire,
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot **,
Ou le sec traducteur du français d'Amyot :
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées ;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois ;
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois ;
Qu'Enghien en soit touché ; que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucault, Marsillac, et Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût leur donner son suffrage !

---

* Il a traduit l'Énéide, et a fait le premier opéra qui ait paru en France.

** Linière.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que non loin de la place où Brioché * préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon.

DÉDALE ET ICARE.

Fable tirée des métamorphoses d'Ovide.

Traduction de Saint-Ange.

Dédale cependant, qu'un long exil ennuie,
Sent le désir si doux de revoir sa patrie ;
Mais la mer l'emprisonne, et ses désirs sont vains.
Si la Crète, dit-il, s'oppose à mes desseins,
Si la terre et la mer me ferment le passage,
Que l'air m'ouvre un chemin pour sortir d'esclavage.
Minos possède en vain et la terre et les flots,
L'air est libre pour moi, je ne crains plus Minos.
Il dit, et fait céder au pouvoir du génie
Les lois de la nature et de la tyrannie.
Des plumes, que son art assortit avec choix,

---

* Fameux joueur de marionnettes.

Par degrés à leur rang se placent sous ses doigts.
Tels sous la main de Pan l'Arcadie a vu naître
Les tubes inégaux de la flûte champêtre.
Une cire onctueuse, enduite aux environs,
Des plumes qu'il attache unit les avirons;
Et, par un dernier pli, leur légère courbure
Dans le travail de l'art imite la nature.
Icare auprès de lui l'observe, et sans songer
Qu'il s'amuse, en jouant, de son propre danger,
Court après le duvet qu'emporte le Zéphire,
De ses doigts apprentis touche, amollit la cire,
Et nuit à l'ouvrier par ses jeux enfantins.
Quand l'ouvrage eut cent fois repassé sous ses mains,
Dédale, qui dans l'air en suspens se balance,
De ses ailes d'abord éprouve la puissance,
Et, sûr de leur usage, il l'enseigne à son fils :
Prends le millieu des airs, et crois en mes avis;
N'approche point trop près des ondes infidèles,
Tu verrais leur vapeur appesantir tes ailes :
Si trop près du soleil s'élève ton essor,
Tu vois fondre la cire, et tu péris encor.
Là, tu vois Orion ; ici, le char de l'Ourse :
Vole entre l'un et l'autre ; imite et suis ma course.
Tandis qu'il veut encor, par de légers essais,
Des avis qu'il lui donne assurer le succès,
Des pleurs mouillent ses yeux, et ses mains paternelles,
Ses mains tombent deux fois, en attachant les ailes.
Il embrasse son fils : une secrète voix
Lui dit qu'il l'embrassait pour la dernière fois.
Il s'élève dans l'air, l'appelle sur sa trace,

Et d'un vol inquiet craint pour sa jeune audace :
Comme une mère instruit l'oiseau novice encor
A régler les écarts de son premier essor,
L'œil tourné sur son fils, d'un vol hardi, mais sage,
De son art périlleux il lui montre l'usage.
Le pêcheur, près des eaux assis sur le gazon,
Au moment qu'à la ligne il suspend l'hameçon,
Le conducteur du soc, la main sur sa charrue,
Le pasteur immobile, et les yeux vers la nue,
En voyant ces mortels voyager dans les cieux,
S'étonne, les admire, et les prend pour des dieux.
Lébynthe et Calydné, monts chéris de l'abeille,
A droite, de leur vol avaient vu la merveille :
A gauche ils ont laissé le temple de Samos,
Délos et son oracle, et le roc de Paros.
Le jeune ambitieux, follement intrépide,
Pour s'élever au ciel, abandonne son guide.
Trop voisin du soleil, un océan de feux
De la cire amollit les liens onctueux :
Déjà la plume échappe à ses ailes fondues ;
De ses bras, mais en vain, il frappe encor les nues ;
Il appelle son père, et tombe au fond des mers,
Fameuses par son nom, sa chute et ses revers.
Son père infortuné, qui déjà n'est plus père,
Dédale cherche au loin le jeune téméraire.
Icare, où te trouver ! Il appelle à grands cris
Icare, et sur les eaux voit flotter ses débris.
Il maudit de son art l'invention funeste ;
De son malheureux fils il recueille le reste,
Lui dresse dans une île un tombeau de gazon,
Et cette île depuis a conservé son nom.

LA FLEUR.

Stance.

Fleur mourante et solitaire,
Qui fus l'honneur du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'Aquilon.
La même faux nous moissonne,
Nous cédons au même dieu :
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.
L'homme, perdant sa chimère,
Se demande avec douleur
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur.

LA MORT D'HECTOR,

PAR LUCE DE LANCIVAL.

POLYDAMAS A PARIS.

Dans les champs phrygiens, l'ordre du sage Énée
Tenait de nos guerriers la vaillance enchaînée ;
Sortis de leurs remparts jusqu'alors assiégés,
Sous leurs différents chefs les Grecs étaient rangés :

Entre eux et les Troyens s'étend un large espace
Où vont lutter la force, et l'adresse, et l'audace :
Les deux camps sont muets, et du combat fatal
Chacun désire, attend, redoute le signal.
Sitôt qu'Hector parut, on ouvrit la barrière.
« Le voilà ! dit Achille enflammé de colère ;
« Viens, ton sang va payer le sang de mon ami :
« Le vainqueur de Patrocle est mon seul ennemi,
« C'est Hector que je veux ! — C'est Hector qui t'immole, »
Lui répond votre frère ; il dit, et son trait vole,
Atteint le bouclier, y reste suspendu.
Achille est ébranlé du choc inattendu :
Il prend son javelot, dans les airs le balance,
Et de tout son effort à son tour il le lance.
Mais Hector le prévoit, et le coup est paré :
Du trait de son rival chacun s'est emparé.
Tandis qu'Achille armé de la lance troyenne,
Fond sur Hector, Hector le frappe de la sienne :
Il brise sa cuirasse ; et le fer repoussé
Sur le céleste acier se recourbe émoussé.
Leur sang plus d'une fois, avait rougi la terre ;
Ils luttaient tout couverts de sueur, de poussière,
Leur javelot brisé, leur casque renversé ;
Et Jupiter entre eux n'avait point prononcé,
Lorsque, suivi d'Hélène, accourut votre père ;
Il s'écrie. A sa vue, on s'agite, on espère,
Et déjà deux hérauts plaçaient en même temps
Leur sceptre pacifique entre les combattants.
Mais Achille frémit de perdre sa victime :
Son courage ou plutôt sa fureur se ranime ;

Il presse Hector ; Hector résiste, mais soudain
Son fer se brise, éclate, échappe de sa main...
Que pouvait sa vaillance? Il est atteint ! ... il tombe.
Troie entière descend avec lui dans la tombe...
La mort d'Hector n'a point désarmé le vainqueur :
Tournez les yeux, voyez un spectale d'horreur !
Voyez, après son char dégouttant de carnage,
Les pieds gonflés des nœuds qu'a redoublés la rage,
Notre Hector suspendu ! Son front défiguré,
Ce front terrible aux Grecs, des Troyens adoré,
Roule et sillonne au loin la fange qui le souille ;
De ses longs cheveux noirs la flottante dépouille
Sème de ses débris le sol ensanglanté :
Ulysse, Ulysse même en est épouvanté.
Achille, l'œil terrible et la main menaçante,
Presse à coups redoublés, vers les rives du Xanthe,
Ses coursiers qui, toujours dociles à sa voix,
Refusent d'obéir pour la première fois.
L'impitoyable Achille, orgueilleux de son crime,
Sourit d'un air affreux à sa pâle victime,
Triomphe d'un cadavre, et, bravant tous les dieux,
De son sang qui ruisselle il enivre ses yeux.

UN PÈRE A SON FILS,

SUR LA RELIGION, L'AMITIÉ, LA GLOIRE ET LES LOIS.

PAR CHAMPFORT.

O toi, fille des cieux que l'univers adore,

Toi qu'il faut que l'on craigne ou qu'il faut qu'on implore,
Sainte religion dont le regard descend
Du Créateur à l'homme, et de l'être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable et cachée,
Par la main de Dieu même à son trône attachée,
Qui pour notre bonheur unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Éternel !

Amitié, nœud sacré, récompense des sages,
Plaisir de tous les temps, vertu de tous les âges !
Oui, mon fils chérira tes devoirs, tes douceurs,
L'astre qui nous éclaire eut des blasphémateurs,
Des monstres ont maudit sa féconde influence ;
D'autres ont de Dieu même abhorré l'existence,
Ont haï l'Éternel. Amitié qui jamais,
A blasphémé ton nom, a maudit tes bienfaits !

Le ciel daigne accorder au mortel magnanime
Une autre passion plus rare et plus sublime,
Aliment des vertus, âme des grands desseins ;
C'est ce noble désir d'être utile aux humains,
D'avoir des droits sur eux, de vivre en leur mémoire
Le plus beau des besoins, le besoin de la gloire ;
Impérieux instinct que des dieux bienfaiteurs,
Par pitié pour la terre, ont mis dans les grands cœurs.

Mais qui cherche la gloire a besoin qu'on l'éclaire.
Il en est une, hélas ! criminelle ou vulgaire,
Que le faible poursuit, qu'encense le pervers ;

Qui, sous différents noms, fléau de l'univers,
Arme le conquérant, lui commande les crimes,
Dicte au sage insensé de coupables maximes,
Aiguise le poignard, prépare le poison,
Pour sauver de l'oubli le fantôme d'un nom
Prestige d'un instant, vaine et cruelle idole.
Non, ce n'est point à toi que le sage s'immole ;
Ses jours dans les travaux ne sont point consumés
Pour laisser quelques pas sur le sable imprimés.
Mais servir, éclairer le genre humain qu'il aime,
En recherchant surtout l'estime de soi-même ;
La mettre au plus haut prix, l'obtenir de son cœur,
Voilà quelle est sa gloire et quelle est sa grandeur.
Si de ce beau désir ton âme est dévorée,
Nourris dans toi, mon fils, cette flamme sacrée,
Tandis que tes esprits, dans leur mâle vigueur,
Du feu des passions reçoivent leur chaleur.
Ah ! lorsque les glaçons de la froide vieillesse
Viennent de notre sang arrêter la vitesse,
Lorsque nous recélons dans un débile corps
Un esprit impuissant, une âme sans ressorts,
Plus de droit sur la gloire et sur la renommée :
La lice de l'honneur est pour jamais fermée ;
Et sur nos sens flétris, ainsi que sur nos cœurs,
L'oisive indifférence épanche ses langueurs.
Mon fils, sur les humains que ton âme attendrie
Habite l'univers, mais aime sa patrie.
Le sage est citoyen ; il respecte à la fois
Et le trésor des mœurs et le dépôt des lois ;
Les lois, raison sublime et morale pratique,
D'intérêts opposés balance politique,

Accord né des besoins, qui, par eux cimenté,
Des volontés de tous fit une volonté.
Chéris toujours, mon fils, cet utile esclavage
Qui de la liberté doit épurer l'usage.

A MES PÉNATES,

PAR DUCIS.

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'ermite,
Mon lit couleur de carmélite,
Et mon armoire de noyer ;
O mes Pénates, mes dieux Lares,
Chers protecteurs de mon foyer !
Si mes mains, pour vous fétoyer,
De gâteaux ne sont point avares ;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux ;
Ah ! veillez bien sur notre porte,
Sur nos gonds, et sur nos verroux :
Non point par la peur des filous,
Car que voulez-vous qu'on m'emporte ?
Je n'ai ni trésor ni bijous :
Je veux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts ; les voici tous :

Qu'un peu d'aisance entre chez nous,
Que jamais la vertu n'en sorte.
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devrait se cacher,
Ces échappés de l'indigence,
Que Plutus couvrit de ses dons,
Si surpris de leur opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands salons.
Oh ! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,
Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,
Qu'un pauvre enfant, déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,
Conduit pieds nus pendant l'orage,
Quêtant pour lui sur son passage,
Dans son casque ou sa faible main,
Avec les grâces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim !
O mes doux Pénates d'argile,
Attirez-les sous mon asile.
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier pour eux.
Mais qu'un sot vienne à m'apparaître,
Exaucez ma prière, ô dieux !
Fermez vite et porte et fenêtre :
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux !

LE SUPPLICE DES TEMPLIERS,

PAR RAYNOUARD.

Un immense bûcher dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier.
Mais le grand-maître arrive ; il monte, et les devance :
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance ;
Il lève vers les cieux un regard assuré.
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu ni sa patrie.
« Français, souvenez-vous de nos derniers accents :
« Nous sommes innocents, nous mourons innocents.
« L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste :
« Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
« Que le faible opprimé jamais n'implore en vain ;
« Et j'ose t'y citer, ô pontife romain !
« Encor quarante jours... je t'y vois comparaître. »
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
Mais quel étonement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon roi !
« Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée ;
« Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année. »

Au Roi.

Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence :

Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits, n'osent plus approcher ,
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse ;
Tout à coup le feu brille. A l'aspect du trépas,
Ces braves chevaliers ne se démentent pas :
On ne les voyait plus, mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques.
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Au pied de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé.

HERMINIE CHEZ LES BERGERS,

PAR M. BAOUR-LORMIAN.

Dans une forêt sombre Herminie emportée,
Au gré de son coursier, fuyait épouvantée.
Pâle, d'horreur saisie, elle vole ; et le frein
S'échappe tout à coup de sa tremblante main.
Mais de l'antique bois les défilés sans nombre,
Ses détours sinueux, et l'épaisseur de l'ombre,
La dérobent enfin aux regards des soldats
Que l'ardent Polidor attachait à ses pas.
Ainsi que des chasseurs qu'un cerf rapide lasse,

Se retirent honteux d'avoir perdu sa trace ;
Ainsi, tout haletants, Polidor et les siens
Regagnent en courroux les pavillons chrétiens.
Cependant Herminie, encore intimidée,
Par un destin propice en fuyant secondée,
Et n'osant s'assurer si quelqu'un la poursuit,
Sans guide, sans conseil, erre toute la nuit ;
Et, tout le jour suivant, s'abandonne incertaine
A l'instinct du coursier dont la fougue l'entraîne.
Mais lorsque le soleil, ne dorant plus les cieux,
Dételle les coursiers de son char radieux,
Aux bords que le Jourdain d'une eau limpide arrose
Elle s'arrête enfin, descend, et se repose.
Là, cette infortunée, en ses vives douleurs,
Se nourrit de sanglots, et s'abreuve de pleurs,
Jusqu'à l'heure tranquille où, déployant ses ailes,
Le sommeil, seul trésor des misères mortelles,
Vient rafraîchir ses yeux d'un souffle caressant,
Et lui verse l'oubli des maux qu'elle ressent.

Sitôt que dans les cieux, dont la voûte s'argente,
Éclate la fraîcheur de l'aube diligente,
La sensible Herminie, au doux chant des oiseaux,
Au murmure des bois, du zéphyr et des eaux,
S'éveille, ouvre ses yeux languissants et timides.
Des perles du matin ces campagnes humides
Lui montrent quelques toits de chaume recouverts.
Tout à coup, du milieu de ces ombrages verts
S'élève je ne sais quelle vague harmonie
Qui mollement s'unit aux plaintes d'Herminie.

Il lui semble d'abord que l'onde, les rameaux,
Gémissent autour d'elle, et parlent de ses maux ;
Elle pleure : bientôt les sons de la musette
Rassurent son oreille un moment inquiète.
Surprise, elle se lève, et s'avance à pas lents.
Un vieillard, entouré de ses troupeaux bêlants,
Sous un ombrage frais écoute trois bergères
Dont la voix se marie aux flûtes bocagères.
Pour charmer ses loisirs, il travaille, et l'osier
S'arrondit sous ses mains en rustique panier.

Tous ces bons villageois, à l'aspect d'une armure,
Tremblent... Mais Herminie aussitôt les rassure,
Les salue avec grâce, et découvre à leurs yeux
L'albâtre de son front et l'or de ses cheveux.
« Vous que chérit le ciel, d'une faible mortelle,
« O fortunés pasteurs, ne craignez rien, dit-elle :
« Continuez en paix vos travaux et vos chants ;
« Je ne viens point troubler des plaisirs si touchants.
« Mais vous, mon père, vous, comment, lorsque la guerre
« Fait aux bords du Jourdain éclater son tonnerre,
« Pouvez-vous habiter ce tranquille séjour,
« A l'abri des fléaux qui grondent à l'entour ?

« — Mon fils, lui répond-il, le bruit de ses ravages
« N'a pas encor troublé nos paisibles rivages ;
« Ma famille, mes champs, mes troupeaux, mes vergers,

« Jusqu'ici de la guerre ignorent les dangers.
« Soit qu'en effet du ciel la suprême puissance
« D'un peuple de bergers protège l'innocence ;
« Soit que tous ses fléaux, déchaînés à la fois,
« Éclatent seulement sur la tête des rois,
« Comme loin des vallons, la foudre, en sa colère,
« Frappe des hauts rochers la cime séculaire ;
« La fureur des soldats et leur avidité
« S'éloigneront toujours de notre pauvreté,
« Seul rempart, seul asile où notre paix se fonde.
« Mais cette pauvreté, si vile aux yeux du monde,
« Est si chère à mon cœur, que je ne voudrais pas
« L'échanger pour le sceptre et l'or des potentats.
« Loin de moi les grandeurs ! Loin de moi les richesses !
« J'aime mieux la nature et ses humbles largesses.
« Tous ces mets que des grands repousse le dédain,
« Le lait de mon troupeau, les fruits de mon jardin,
« Et les simples trésors que cette plaine étale,
« Suffisent chaque jour à ma table frugale,
« Où mes enfants et moi, sans craindre le poison
« Qu'à la table des rois verse la trahison,
« Nous buvons à longs traits l'eau fraîche d'une source
« Dont le riant cristal s'épure dans sa course.
« Avec peu de désirs on a peu de besoins :
« Ici nuls serviteurs ne me vendent leurs soins ;
« Mes troupeaux sont gardés par ma jeune famille ;
« De santé, de fraîcheur, à vos yeux elle brille.
« Tandis qu'elle préside aux rustiques travaux,
« Je vois bondir les cerfs, folâtrer les chevreaux.

« Les poissons se jouer dans la fraîcheur de l'onde,
« Et, lorsque du soleil la lumière féconde
« Luit au sein des vallons tout parsemés de fleurs,
« Mille oiseaux déployer leurs mobiles couleurs.

« Autrefois, je l'avoue, en ma folle jeunesse,
« Age où les vains désirs étouffent la sagesse,
« Égaré par des vœux au bonheur étrangers,
« Dédaignant la houlette et le toit des bergers,
« J'ai déserté ces bois, témoins de ma naissance ;
« J'ai contemplé Memphis dans sa magnificence ;
« Et, des ambitieux habitant le séjour,
« Vécu près du Calife et servi dans sa cour.
« Là, de ses grands jardins dirigeant la culture,
« Mes yeux ont vu de près la fraude et l'imposture.
« Dans le fond de mon cœur je dévorai long temps
« Les mépris orgueilleux, les rebuts insultants.
« Mais avec mes beaux jours, flétris dans la souffrance,
« Quand j'eus vu des grandeurs s'envoler l'espérance,
« Je dis : Adieu, palais ; adieu, faste des cours !
« Et, de mes bons amis implorant le secours,
« Je vins leur demander un destin plus prospère,
« Habiter sous le toit où naquit mon vieux père,
« Et, de mes vains désirs enfin désabusé,
« Retrouver ce bonheur que j'avais méprisé. »

Cependant Herminie, étonnée, attentive,
Recueille ce discours dont l'attrait la captive.

De ce sage vieillard la candeur, les accents,
Apaisent par degrés l'orage de ses sens.
Elle veut désormais, en cette solitude,
Reposer de ses jours la longue inquiétude.
« Bon vieillard, lui dit-elle, ô vous, que dans ces lieux
« Protégent la clémence et la bonté des cieux,
« Daignez me recevoir en votre humble cabane :
« Peut-être, des ennuis où le sort me condamne,
« Je verrai par vos soins diminuer le poids,
« Et mon cœur se calmer à votre douce voix.
« Si l'or, les diamants, idole du vulgaire,
« Au déclin de vos jours vous peuvent satisfaire...
« Mais des trésors du monde à jamais détaché,
« De leur frivole éclat vous n'êtes plus touché. »
Elle lui conte alors les peines qu'elle endure,
Mais cache de son cœur la secrète blessure.
Le vieillard attendri pleurait en l'écoutant ;
Il console Herminie, et lui-même à l'instant
Jusque vers son foyer la guide et l'accompagne.
Tous deux y sont reçus par sa vieille compagne,
Qui depuis quarante ans partage son bonheur :
Le ciel aux deux époux a fait un même cœur ;
A la belle étrangère ils prodiguent ensemble
Les mets hospitaliers que leur jardin rasssemble.
Herminie, à la fin d'un agreste repas,
D'un grossier vêtement a voilé ses appas ;
Mais son port, ses regards, trahissent son attente ;
Ce n'est pas des forêts une simple habitante ;
Ces traits majestueux et charmants à la fois
Révèlent Herminie et la fille des rois.
Aux rustiques travaux sa beauté se dévoue :

Sitôt que du matin le frais zéphyr se joue
Dans l'épaisseur des bois et sur les prés fleuris,
Elle conduit les pas de ses troupeaux chéris;
La houlette à la main, tout le jour les proméne;
Au bercail protecteur chaque soir les ramène,
Et demande aux brebis soumises à ses lois
Le tribut d'un lait pur fumant entre ses doigts.

PRIAM AUX PIEDS D'ACHILLE,

PAR VOLTAIRE.

L'horizon se couvrait des ombres de la nuit;
L'infortuné vieillard, qu'un dieu même a conduit,
Entre et paraît soudain dans la tente d'Achille.
Le meurtrier d'Hector, en ce moment, tranquille,
Par un léger repas suspendait ses douleurs:
Il se détourne, il voit, les yeux baignés de pleurs,
Ce roi jadis heureux, ce vieillard vénérable,
Que le fardeau des ans, que la douleur accable,
Exhalant à ses pieds ses sanglots et ses cris,
Et lui baisant la main qui fit périr son fils.
Il n'osait sur Achille encor jeter la vue;
Il voulait lui parler, et sa voix s'est perdue.
Enfin, il le regarde; et, parmi les sanglots,
Tremblant, pâle, et sans force, il prononce ces mots:
« Songez, seigneur, songez que vous avez un père. »
Il ne put achever... Le héros sanguinaire
Sentit que la pitié pénétrait dans son cœur.

Priam lui prend les mains : « Ah, prince ! ah, mon vainqueur !
« J'étais père d'Hector, et ses généreux frères
« Flattaient mes derniers jours, et les rendaient prospères.
« Ils ne sont plus ; Hector est tombé sous vos coups.
« Puisse l'heureux Pélée entre Thétis et vous
« Prolonger de ses ans l'éclatante carrière !
« Le seul nom de son fils remplit la terre entière :
« Ce nom fait son bonheur autant que son appui ;
« Vos honneurs sont les siens, vos lauriers sont à lui.
« Hélas ! tout mon bonheur et toute mon attente
« Est de voir de mon fils la dépouille sanglante,
« De racheter de vous ces restes mutilés,
« Traînés devant mes yeux sous nos murs désolés :
« Voilà le seul espoir, le seul bien qui me reste.
« Achille, accordez-moi cette grâce funeste,
« Et laissez-moi jouir de ce spectacle affreux ! »
Le héros, qu'attendrit ce discours douloureux,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes.
« Tous nos jours sont tissus de regrets et d'alarmes,
« Lui dit-il. Par mes mains les dieux vous ont frappé.
« Dans le malheur commun moi-même enveloppé,
« Mourant avant le temps loin des yeux de mon père,
« Je teindrai de mon sang cette terre étrangère.
« J'ai vu tomber Patrocle, Hector me l'a ravi.
« Vous perdez votre fils, et je perds un ami ! »

LE COIN DU FEU.

Le foyer des plaisirs est la source féconde :
Il fixe doucement notre humeur vagabonde.
Au retour du printemps, de nos toits échappés,
Nous portons en cent lieux nos esprits dissipés.
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie.
Auprès de nos foyers notre âme recueillie
Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher.
Oui, l'instinct social est enfant de l'hiver.
En cercle un même attrait ressemble autour de l'âtre
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là, courent à la ronde, et les propos joyeux,
Et la vieille romance, et les aimables jeux ;
Là, se dédommageant de ses longues absences,
Chacun vient retrouver ses vieilles connaissances.
Là, s'épanche le cœur ; le plus pénible aveu,
Long temps captif ailleurs, échappe au coin du feu.
Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
Là reviennent s'unir les parents, les maris,
Qui vivaient séparés sous les mêmes lambris,
En vain des deux côtés la mésintelligence
Amène le soupçon, le dégoût, la vengeance,
Le fol entêtement, l'inflexible roideur ;
Et la froide réserve, au visage boudeur ;
Là vient se renouer la douce causerie.
Chacun en la contant recommence sa vie :
L'un redit ses combats, un autre son procès ;
Cet autre ses amours : d'autres, plus indiscrets,

Comme moi, d'un ami tentant la patience,
De leurs vers nouveaux-nés lui font la confidence.

Le foyer, du talent est aussi le berceau.
Là, je vois s'essayer le crayon, le pinceau,
Le luth mélodieux, l'industrieuse aiguille ;
Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille.
Vous dirai-je ces jeux dont les amusements
De la journée oisive occupent les moments,
Abrègent la soirée, et prolongent la veille ?
Mais la maternité, de l'œil et de l'oreille,
Suit leurs joyeux ébats, tempère la gaieté,
Et la sagesse impose à la témérité.
Ici, sous des genoux qui se courbent en voûte,
Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
Va, vient, et quelquefois, par son bruit agaçant,
Sur le parquet battu se trahit en passant.
Ailleurs, par deux rivaux la raquette empaumée
Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée,
Qui, toujours arrivant et repartant toujours,
Par le même chemin recommence son cours,
Retombe quelquefois, et, par un coup habile,
Relevée aussitôt, reprend son vol agile.
La beauté quelquefois se mêle à ces combats,
Et se plaît à montrer la rondeur d'un beau bras.
Ailleurs, un jeune aveugle, un bandeau sur la tête,
Poursuit, saisit, devine et nomme sa conquête ;
Et souvent, dans ses jeux, l'heureux colin-maillard
Trouve mieux qu'il ne cherche, et rend grâce au hasard.
Des tablettes ailleurs étalent à la vue

Des beaux esprits du temps l'innombrable cohue :
Et des journaux malins font passer les auteurs,
Des bravos du parterre au rire des lecteurs.
Là sont accumulés, pour amuser les belles,
Histoires et romans, et contes et nouvelles,
Là, chacun, s'endormant sur les rêves d'autrui,
Peut changer de sottise, et choisir son ennui.
Enfin, au coin du feu, nos aimables convives
Vont achever du soir les heures fugitives.
Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets :
L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnez ;
Tour à tour on querelle, on bénit la fortune,
Et tous, contre l'hiver, tous font cause commune.
Suis-je seul ? Je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu,
J'agace mes tisons ; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu le savant édifice.
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles
Partent, en pétillant, des milliers d'étincelles.
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons.
Que m'importent du nord les fougueux tourbillons ?
La neige, les frimas, qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre.
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête, et d'insulter au vent !
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protége,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige !
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas :
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.

Mon cœur devient-il triste, et ma tête pesante?
Eh bien, pour ranimer ma gaieté languissante,
La fève de Moka, la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne;
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne;
Ou des grains du Levant je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun:
Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.
Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,
Imagination, de tes douces chimères
Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillants que j'aime à me livrer!
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
Par toi ce chêne en feu nourrit ma rêverie.
Quelles mains l'ont planté, quel sol fut sa patrie?
Sur les monts escarpés bravait-il l'aquilon?
Bordait-il le ruisseau? Parait-il le vallon?
Peut-être il embellit la colline que j'aime,
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même....
Tout à coup je l'anime : à son front verdoyant,
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
Tantôt, environné d'auteurs que je chéris,
Je prends, quitte et reprends mes livres favoris.
A leur feu tout à coup ma verve se rallume:
Soudain sur le papier je laisse errer ma plume,
Et goûte, retiré dans mon heureux réduit,

L'étude, le repos, le silence et la nuit.
Tantôt, prenant en main l'écran géographique,
D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook et Forster, dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit.
Chemine sur la terre, et navigue sur l'onde,
Et fais, sur mon fauteuil, le voyage du monde.
Agréable pensée ! Objets délicieux !
Charmez toujours mon cœur, mon esprit et mes yeux.
Par vous tout s'embellit, et l'heureuse sagesse
Trompe l'ennui, l'exil, l'hiver, et la vieillesse.

DELILLE.

LE CZAR A L'HOTEL DES INVALIDES.

Vers les bords où la Seine, abandonnant Paris,
Semble de ces beaux lieux où son onde serpente
S'éloigner à regret et ralentir sa pente,
D'un immense palais le front majestueux,
Arrondi dans la nue en dôme somptueux,
S'élève et peuple au loin la rive solitaire.
Pierre y porte ses pas. La pompe militaire,
Des tonnerres d'airain, des gardes, des soldats,
Tout présente à ses yeux l'image des combats :
Mais cet éclat guerrier orne un séjour tranquille.
« Tu vois de la valeur, tu vois l'auguste asile,
Lui dit Le Fort. Jadis, pour soutenir ses jours,
Réduit à mendier d'avilissants secours,

Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,
Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir ;
L'État qu'il a vengé daigne enfin le nourrir :
Louis à tous les rois y donne un grand exemple.
— Entrons, dit le héros. » Tous étaient dans le temple :
C'était l'heure où l'autel fumait d'un pur encens.
Il entre, et de respect tout a frappé ses sens :
Ces murs religieux, leur vénérable enceinte,
Ces vieux soldats épars sous cette voûte sainte ;
Les uns levant au ciel leurs fronts cicatrisés,
D'autres, flétris par l'âge et de sang épuisés,
Sur leurs genoux tremblants pliant un corps débile ;
Ceux-ci courbant un front saintement immobile,
Tandis qu'avec respect sur le marbre inclinés,
Et plus près de l'autel quelques-uns prosternés.
Touchaient l'humble pavé de leur tête guerrière,
Et leurs cheveux blanchis roulaient sur la poussière.
Le Czar avec respect les contempla long-temps.
« Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattants !
« Ces bras victorieux, glacés par les années,
« Quarante ans de l'Europe ont fait les destinées,
« Restes encor fameux de tant de bataillons,
« De la foudre sur vous j'aperçois les sillons.
« Que vous me semblez grands ! Le sceau de la victoire,
« Sur vos ruines même imprime encor la gloire ;
« Je lis tous vos exploits, sur vos fronts révérés :
« Temples de la valeur, vos débris sont sacrés. »
Bientôt ils vont s'asseoir dans une enceinte immense

Où d'un repas guerrier la frugale abondance,
Aux dépens de l'État, satisfait leur besoin.
Pierre de leur repas veut être le témoin.
Avec eux dans la foule il aime à se confondre,
Les suit, les interroge ; et fiers de lui répondre,
De conter leurs exploits, ces antiques soldats
Semblent se rajeunir au récit des combats.
Son belliqueux accent émeut leur fier courage.
« Compagnons, leur dit-il, je viens vous rendre hommage,
« Car je suis un guerrier, un soldat comme vous. »
D'un regard attentif ils le contemplaient tous;
Et son front désarmé leur parut redoutable.
Tout à coup le monarque, approchant de leur table,
Du vin dont leurs vieux ans réchauffaient leur langueur,
Dans un grossier cristal épanche la liqueur;
Et, la coupe à la main, debout, la tête nue,
« Mes braves compagnons, dit-il, je vous salue ! »
Il boit en même temps. Les soldats attendris
A ce noble étranger répondent par des cris.
Tous ignoraient son nom, son pays, sa naissance ;
Mais de son fier génie ils sentaient la puissance.
Leur troupe avec honneur accompagne ses pas :
Son rang est inconnu, sa grandeur ne l'est pas.

THOMAS, *Pétréide*.

Louis XIV raconte au Czar comment les arts, sous son règne, s'élevèrent à un si haut point de perfection et de grandeur.

Mon palais des beaux-arts devint le sanctuaire;
L'époque de ma gloire annonça leurs travaux,
Et fit naître un essaim de célèbres rivaux,
Qui tous, encouragés par d'utiles dépenses,
Par ces regards d'un roi, qui sont des récompenses,
A mes nobles désirs offraient de toutes parts
Le luxe ingénieux des talents et des arts.
Mais je leur demandai, dans ma brillante ivresse,
Un luxe de grandeur et non pas de mollesse.
J'ennoblis le pinceau, l'aiguille et le burin ;
On vit les vieux héros renaître sur l'airain ;
Les marbres, les métaux, le porphyre et l'albâtre,
Ajoutant au respect d'une cour idolâtre,
Consacrèrent aux yeux les palais de ses rois ;
Et l'humble architecture, agrandie à ma voix,
Relevant par degrés son front de la poussière,
Étonna le Français de sa majesté fière :
J'imprimai mon génie à ces travaux heureux,
Et mon règne éclatant se réfléchit sur eux.
Prince, dans ces talents qui brillaient à ma vue,
Je vis une grandeur qui m'était inconnue,
Qui ne se transmet point avec les droits du sang,
Qui seule n'attend rien des caprices du rang.
Je me sentis frappé de ce grand caractère,
Et dès lors le génie eut le droit de me plaire.
Je ne le craignis point : sans être son rival,
En le récompensant, je devins son égal.
Ma main avait sur lui répandu ses largesses,
Mais pour lui c'est trop peu que de viles richesses ;
Les arts, d'un prix honteux seraient humiliés,
Les arts seraient flétris, s'ils n'étaient que payés.

J'ennoblis la richesse en y mêlant la gloire :
Elle appartient aux arts, ainsi qu'à la victoire.
De ce brillant salaire heureux dispensateur,
Je fus sourd à la brigue, à l'obscur délateur.
C'est aux cris de la haine et de la calomnie,
Que souvent dans les arts j'aperçus le génie.
A l'ignorance oisive, à l'orgueil insolent,
Mon regard commanda le respect du talent :
Je le sus honorer, loin même de la France.
Qu'importe le pays qui lui donne naissance ?
Un grand homme n'est plus un étranger pour moi ;
Par mes bienfaits, au moins, je veux être son roi.
Ces bienfaits, ces honneurs, créèrent des miracles ;
On soutint les travaux, on franchit les obstacles :
Par un sublime essor le Français s'élevant,
Un peuple de vainqueurs fut un peuple savant.

THOMAS, *Pétréide.*

JEANNE D'ARC AU DUC DE BEDFORD.

. . . . . .
. . . Si, dans ce jour, une aveugle furie,
Prince, par ses clameurs, n'attaquait que ma vie,
Celle qu'à la vengeance on veut sacrifier,
Dédaignerait le soin de se justifier.
Mais au Dieu dont je tiens ma force et mon courage,
Guerrière, je dois rendre un noble témoignage ;
Je le dois, je le veux ; et ma voix, sans détours,
De ma vie à vos yeux va présenter le cours

Mon nom vous est connu... Depuis que je suis née,
L'hiver n'a pas vingt fois vu s'achever l'année.
Sous un rustique toit Dieu cacha mon berceau :
Non loin de Vaucouleurs, quelques prés, un troupeau,
Des auteurs de mes jours composaient la richesse ;
Le travail de leurs mains nourrissait leur vieillesse.
Docile à leurs leçons, heureuse à leur côté,
Mon enfance croissait dans la simplicité :
Et, bergère comme eux, j'errais sur les montagnes,
Chantant le nom du Dieu qui bénit les campagnes.
Chaque jour cependant, jusqu'à nous apportés,
Des bruits affreux troublaient nos hameaux attristés.
On disait qu'inondant et nos champs, et nos villes,
L'Anglais, à la faveur de nos haines civiles,
Allait bientôt, brisant nos remparts asservis,
Saper les fondements du trône de Clovis,
Et de la Loire enfin franchissant la barrière,
Sur les murs d'Orléans arborer sa bannière...
Des maux de mon pays en secret tourmenté,
Tout mon cœur s'indignait, jour et nuit agité ;
Et du bruit des combats, au milieu des prairies,
Seule, j'entretenais mes longues rêveries.
Un soir (il m'en souvient), de la cime des monts,
L'orage, en s'étendant, menaçait nos vallons :
Tout fuyait... Près de là l'ombre d'un chêne antique
Protégeait du hameau la chapelle rustique :
J'y cours, et sur la pierre où j'implorais les cieux,
Le sommeil malgré moi vint me fermer les yeux.
Tout-à-coup, de splendeur et de gloire éclatante,
Du céleste séjour une jeune habitante,
La houlette à la main, se montre devant moi.

« Humble fille des champs, dit-elle, lève-toi !
« Du souverain des cieux l'ordre vers toi m'amène.
« Geneviève est mon nom : les rives de la Seine
« Me virent, comme toi, conduire les troupeaux.
« Quand du fier Attila les funestes drapeaux
« D'un nuage sanglant déjà couvraient la France,
« Ma voix, au nom du ciel, promit sa délivrance.
« Le ciel veut par ton bras l'accomplir aujourd'hui :
« Du trône des Français, va, sois l'heureux appui.
« Le Dieu qui, des bergers empruntant l'entremise,
« Jadis arma David et dirigea Moïse,
« Dans les murs de Fierbois, au pied des saints autels,
« Cacha depuis long-temps aux regards des mortels
« Le glaive qui, remis aux mains d'une bergère,
« Doit briser les efforts d'une armée étrangère.
« En secret informé par un avis des cieux,
« Déjà Valois attend le bras victorieux
« Que suscite pour lui leur faveur imprévue.
« Pleine d'un feu divin, va t'offrir à sa vue :
« Marche ; Orléans t'appelle aux pieds de ses remparts:
« Marche ; à ta voix, l'Anglais fuira de toutes parts,
« Et le temple de Reims verra, dans son enceinte,
« Sur le front de ton roi s'épancher l'huile sainte... »
L'immortelle, à ces mots, remonte dans les airs.
Et moi, le cœur ému des sentiments divers,
Je m'éveille ncertaine, et n'osant croire encore
Au choix trop éclatant dont l'Éternel m'honore.
Mais trois fois, quand la nuit ramène le repos,
Je vois les mêmes traits, j'entends les mêmes mots :
« Humble fille des champs, lève-toi !... Dieu t'appelle ;
« Au ciel, à ton pays, tremble d'être infidèle !... »

Je cède enfin ; je pars, respirant les combats...
Le frère de ma mère accompagnait mes pas.
J'avais atteint le front des collines prochaines.
Là, muette et pensive, à nos bois, à nos plaines,
Par un dernier regard, j'adressai mes adieux,
Et le toit paternel disparut à mes yeux...
. . . Au travers du trouble et du ravage,
Vers la cour de Valois le ciel m'ouvre un passage ;
J'arrive. On m'interroge ; on doute de ma foi.
Mais les pontifes saints ont rassuré mon roi.
Je parais à ses yeux. Sans crainte, sans audace,
J'entre. Un de ses guerriers est assis à sa place ;
Lui-même, au milieu d'eux, il siége confondu.
Mais un esprit céleste, à mes yeux descendu,
Me le montrait du doigt, et planait sur sa tête.
J'approche, et devant lui je m'incline et m'arrête ;
Des cieux, à haute voix, j'annonce les décrets...
« Oui, me dit-il, commande ; et mes guerriers sont prêts
« A suivre sur tes pas l'ardeur qui les transporte. »
Il dit, et de Fierbois, à son ordre, on m'apporte
Le glaive qui bientôt doit venger les Français.
Nous partons... Mais pourquoi retracer nos succès ?
Jeune et faible instrument de la faveur céleste,
Je marchais, je parlais... Dieu seul a fait le reste.

M. D'AVRIGNY, tragédie de Jeanne d'Arc à Rouen.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM.

Poëme.

Fidèle adorateur de l'arbitre suprême,
Craint, respecté des rois, plus grand que les rois même,
Opulent sans orgueil, vertueux sans effort,
Abraham jouissait du plus illustre sort.
Un fils, de ses vertus imitateur docile,
Et fruit miraculeux d'une couche stérile,
Un fils, à l'Éternel consacré comme lui,
Était de sa vieillesse et l'espoir et l'appui.
Quel appui, quel espoir ! Un oracle adorable
Lui promet en ce fils une race innombrable,
Un peuple redouté, fidèle, florissant,
Et toujours protégé du bras du Tout-Puissant.
Mais toi, qui dans son cœur lis sa reconnaissance,
Grand Dieu, qu'exiges-tu de son obéissance ?
Veux-tu le rendre encore, en éprouvant sa foi,
Plus digne des bienfaits qu'il a reçus de toi ?
Sur le sommet d'un mont, dit le Souverain-Maître,
Qu'à des signes certains je te ferai connaître,
Conduis cet Isaac si tendrement aimé,
Et que ta main l'immole au Dieu qui l'a formé,
Quel ordre ! Quel arrêt ! Quelle atteinte soudaine !
Ah ! Le cœur d'Abraham ne la soutient qu'à peine.
Quoi ! Ce fils pour qui seul il aime encor le jour,
Le fruit de tant de vœux, l'objet de tant d'amour,

En qui doit s'accomplir la promesse immortelle,
Va périr, et périr sous la main paternelle!
Cruel père ! Ainsi donc tu pourras te trahir !
Oui, quand son Dieu commande, il ne sait qu'obéir.
« O toi, qui vois, dit-il, la douleur qui me presse,
Grand Dieu, calme mon trouble, et soutiens ma faiblesse !
Tu condamnes mon fils ; je vais te l'immoler :
Mais pardonne à mes pleurs, quand son sang va couler ;
S'ils peuvent t'offenser, mon cœur les désavoue :
Même dans tes rigueurs il t'admire, il te loue.
Oui, la nature en vain murmure de ta loi.
Eh ! qui suis-je, grand Dieu, pour me plaindre de toi ?
Tes arrêts pourraient-ils n'être pas légitimes ?
N'aurais-tu plus le droit de choisir tes victimes ?
Ce fils que tu proscris fut un don de ta main,
Don peut-être chéri d'un amour trop humain :
Lorsqu'elle le reprend, résigné, je l'adore.
Qu'elle ajoute à mes maux, si leur excès t'honore.
Mais d'un frivole espoir m'aurais-tu donc flatté ?
Pourrais-tu n'être plus le Dieu de vérité ?
Ce peuple qu'Isaac... Loin, raison téméraire !
L'Éternel a parlé, c'est à toi de te taire.
Non, Seigneur, Abraham n'en croira que sa foi. »
Il dit ; et, n'écoutant que la suprême loi,
Consterné, mais toujours fidèle et magnanime,
Dans le sein de la nuit part avec la victime :
Sur leurs pas est conduit le fatal appareil.
Trois fois ils ont vu naître et mourir le soleil.
O jours ! O nuits ! Enfin, l'aspect du lieu terrible

Frappe l'œil d'Abraham, perce son cœur sensible.
Loin, stupide vertu ! Ce qui fait le héros
N'est pas moins de sentir que de vaincre ses maux.
Sans suite, sans témoins, sur le mont redoutable,
Le feu, le glaive en main, ce père déplorable,
Dévorant des sanglots qu'il a peine à cacher,
Conduit son Isaac courbé sous son bûcher.
Ils montent : chaque pas exerce sa constance ;
Son cœur souffre, gémit, mais jamais ne balance.
Au sommet arrivés, un autel est construit.
Mais son fils de son sort n'est pas encore instruit.
O douleur ! Il l'embrasse, et sur son sein le presse,
Fixe sur lui des yeux accablés de tristesse,
S'attendrit, fond en pleurs, sent expirer sa voix.
« Mon fils, dit-il enfin, le trouble où tu me vois,
Les pleurs que je répands, le transport qui m'anime,
Tout doit t'instruire, hélas ! du choix de la victime !
L'Éternel... Sans mourir puis-je te l'annoncer ?
L'Éternel veut ton sang... Ma main doit le verser.
— La victime avec joie à vos coups s'abandonne ;
Frappez, dit Isaac, puisque Dieu vous l'ordonne :
De m'apprendre mon sort deviez-vous différer ?
Mon père, avez-vous craint de m'entendre murmurer ?
Le Seigneur a parlé ; sa victime l'adore ;
Et je meurs trop heureux, si mon trépas l'honore.
Je sais qu'un autre sort vous fut promis en moi :
Mais quel sort est plus beau que d'accomplir sa loi ?
J'ai vécu sans remords, j'expirerai sans crainte.
Je sens le poids du coup dont votre âme est atteinte;
Mais à votre vertu son bras l'a mesuré :
Ainsi de vos pareils il doit être honoré.

Que votre foi s'anime, et que vos larmes cessent. »
A ces mots, il échappe à ses bras qui le pressent;
Sans trembler, sur l'autel se prosterne à genoux :
« En expirant, grand Dieu, je bénirai tes coups. »
Abraham, éperdu, troublé, hors de lui-même,
Et près de succomber à sa douleur extrême,
Sur ce fils qui bientôt doit tomber sous sa main,
Jette un regard perçant, qu'il détourne soudain.
Son cœur, saisi d'effroi, de cruauté s'accuse ;
La nature tremblante à son bras se refuse.
Mais du père bientôt le fidèle est vainqueur :
Animé d'un saint zèle, il fait taire son cœur,
Avance, prend le fer, lève le bras... Arrête,
Crie une voix des cieux, et respecte sa tête.
J'en jure par moi-même, a dit le Tout-Puissant :
Puisque j'ai vu ton bras, fidèle, obéissant,
Immoler ce cher fils à ta foi généreuse,
Je te bénis ; ta race, illustre, et plus nombreuse
Que les astres des cieux et les sables des mers,
Par son sort, de ma gloire instruira l'univers ;
Et c'est en elle enfin que, trop long-temps proscrites,
Toutes les nations seront un jour bénites.
Cieux, louez l'Éternel : il ne daigne ordonner
D'héroïques efforts que pour les couronner.

FÉLICITÉ DES SAINTS,

PAR RACINE LE FILS.

. . . . . .

Ah ! Qui me donnera l'aile de la colombe ?

Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux
J'irais, je volerais dans le sein du repos.
C'est là qu'une éternelle et douce violence
Nécessite des Saints l'heureuse obéissance ;
C'est là que de son jougl e cœur est enchanté ;
C'est là que sans regret 'on perd sa liberté.
Là, de ce corps impur les âmes délivrées,
De la joie ineffable à sa source enivrées,
Et, riches de ces biens que l'œil ne saurait voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir
De ce royaume heureux Dieu bannit les alarmes,
Et des yeux de ses Saints daigne essuyer les larmes
C'est là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs
Le cœur n'a plus alors ni craintes ni désirs.
L'Église enfin triomphe ; et, brillante de gloire,
Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.
Elle chante, tandis qu'esclaves désolés,
Nous gémissons encor sur la terre exilés.
Près de l'Euphrate assis, nous pleurons sur ses rives
Une juste douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous, au milieu des méchants
O céleste Sion, faire entendre tes chants ?
Hélas ! Nous nous taisons ; nos lyres détendues
Languissent en silence, aux saules suspendues.
Que mon exil est long ! O tranquille cité !
Sainte Jérusalem ! O chère éternité !
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure !
Quand irai-je goûter ton adorable paix !
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais !

(*Poëme de la grâce*

ODE

SUR LE TEMPS.

Le compas d'Uranie a mesuré l'espace.
O temps, être inconnu, que l'âme seule embrasse !
Invisible torrent des siècles et des jours,
Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe,
J'ose, avant que j'y tombe,
M'arrêter un moment pour contempler ton cours.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître ?
Quel œil peut remonter aux sources de ton être ?
Sans doute ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'était encore, enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton germe y reposait, mais sans activité.

Du chaos tout-à-coup les portes s'ébranlèrent,
Des soleils allumés les feux étincelèrent.
Tu naquis ; l'Éternel te prescrivit ta loi.
Il dit au mouvement : Du temps sois la mesure.
Il dit à la nature :
Le temps sera pour vous, l'éternité pour moi.

Dieu, telle est ton essence. Oui, l'océan des âges
Roule au-dessous de toi, sur tes frêles ouvrages :

Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent,
Sont comme le néant aux yeux de l'Éternel.

Mais moi, sur cet amas de fange et de poussière,
En vain, contre le temps, je cherche une barrière;
Son vol impétueux me presse, me poursuit :
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue ;
Et mon âme éperdue,
Sous mes pas chancelants, voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images ;
Mon œil épouvanté ne voit que des nuages :
Ici, de vieux tombeaux que la mousse a couverts ;
Là, des murs abattus, des colonnes brisées,
Des villes embrasées,
Partout les pas du temps empreints sur l'univers!

Cieux, terres, éléments, tout est sous sa puissance :
Mais, tandis que sa main, dans la nuit du silence,
Du fragile univers sape les fondements;
Sur des ailes de feu, loin du monde élancée,
Mon active pensée
Plane sur les débris entassés par le temps.

Siècles qui n'êtes plus, et vous qui devez naître,
J'ose vous appeler ; hâtez-vous de paraître :

Au moment où je suis venez vous réunir.
Je parcours tous les points de l'immense durée,
D'une marche assurée ;
J'enchaîne le présent, je vis dans l'avenir.

Le soleil, épuisé dans sa brûlante course,
De ses feux, par degrés, verra tarir la source :
Et des mondes vieillis les ressorts s'useront.
Ainsi que les rochers, qui, du haut des montagnes,
Roulent dans les campagnes,
Les astres, l'un sur l'autre, un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire,
Et dans cet océan, où tout va se détruire,
Le temps s'engloutira comme un faible ruisseau.
Mais mon âme immortelle, aux siècles échappée,
Ne sera point frappée,
Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les limites :
C'est ainsi que des temps les bornes sont prescrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit ?
Toi seul tu le connais ; tu lui diras d'éclore :
Mais l'univers l'ignore ;
Ce n'est qu'en périssant qu'il doit en être instruit.

Quand l'airain, frémissant autour de vos demeures,
Mortels, vous avertit de la fuite des heures,

Que ce signe rapide épouvante vos sens :
A ce bruit tout à coup mon âme se réveille ;
Elle prête l'oreille,
Et croit de la mort même entendre les accents.

Trop aveugles humains, quelle erreur vous enivre ?
Vous n'avez qu'un instant pour penser et pour vivre,
Et cet instant qui fuit, est pour vous un fardeau !
Avare de ses biens, prodigue de son être,
Dès qu'il peut se connaître,
L'homme appelle la mort, et creuse son tombeau.

L'un, courbé sous cent ans, est mort dès sa naissance,
L'autre engage, à prix d'or, sa vénale existence,
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux ;
Le riche se délivre, au prix de sa fortune,
Du temps qui l'importune ;
C'est en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez, ô mortels, cette erreur insensée !
L'homme vit par son âme, et l'âme est la pensée ;
C'est elle qui pour vous doit mesurer le temps.
Cultivez la sagesse, apprenez l'art suprême
De vivre avec soi-même :
Vous pourrez sans effroi compter tous vos instants.

Si je devais un jour, pour de viles richesses,
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses,

Si mon cœur par mes sens devait être amolli ;
O temps, je te dirais, préviens ma dernière heure :
Hâte-toi, que je meure ;
J'aime mieux n'être pas, que de vivre avili.

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent de mes écrits passer dans quelques âmes ;
Si je puis d'un ami soulager les douleurs ;
S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
Languisse sans défense,
Et dont ma faible main doive essuyer les pleurs;

O temps, suspends ton vol, respecte ma jeunesse ;
Que ma mère, long-temps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour ;
Et vous, gloire, vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

THOMAS.

UNE BATAILLE.

L'auteur donne ici une idée bien juste d'une bataille ; il décrit en peu de vers la rencontre des deux parties, le choc des armes, les coups portés et reçus, le bruit des combattants, le cri des blessés et des mourants, et retrace toute l'horreur que fait naître une pareille action, et les malheurs qui en sont la suite.

La trompette a jeté le signal des alarmes :
Aux armes ! et l'écho répète au loin : Aux armes !
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts ;
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant.
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane avec la terreur un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.
Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent,
Les tonnerres lointains se croisent, se répondent.
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort ;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace,
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et sans se reposer, déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,

Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière :
Le casque éblouissant sert de but au trépas.
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là, tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les champs pour patrie, et pour amour, ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Il les suit, en mourant, de ses derniers regards...
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier; l'autre sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les morceaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée,
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi,
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre, ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain, les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante,
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants.

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les bataillons s'entr'ou-
vrent,
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent ;
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer,
Les rangs entrecoupés lancent un seul éclair :
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi, quand deux torrents dans deux gorges profon-
des,
De deux monts opposés précipitant leurs ondes
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer,
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées
Rejaillissent au loin par les vagues poussées ;
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent l'univers,
Et portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant, leurs flots roulent ensemble.
Mais la foudre se tait, écoutez... des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants...
De leur brillants éclats les coteaux retentissent ;

Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent ;
Et dans les airs pesants que le son vient froisser,
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer ;
Tout-à-coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage ;
Et son pâle rayon sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

LA MARTINE.

QUATRAINS MORAUX.

POUR LES JEUNES DEMOISELLES.

Au bonheur ici-bas nous aspirons sans cesse :
Nos vrais amis sont ceux qui, dès nos premiers ans,
Par leur zèle éclairé, leur pieuse sagesse,
En ouvrent le chemin à nos pas innocents.

Aux auteurs de ses jours prodiguer la tendresse
Est un devoir bien cher gravé dans notre cœur ;
Adoucissons pour eux les maux de la vieillesse,
Si de les conserver nous avons le bonheur.

Disons la vérité : que jamais l'artifice
Ne souille d'un cœur pur l'estimable candeur ;
Où paraît le mensonge, on découvre le vice ;
Et qui ment une fois, est toujours un menteur.

Par la sobriété que notre goût s'épure;
Un sexe délicat en son air, en ses traits,
Détruit les dons heureux que lui fait la nature,
Quand de la gourmandise il suit les vils excès.

N'imitons point sans choix une mode élégante;
D'un goût frivole et faux n'admettons point l'erreur;
La mode est toujours folle, et souvent indécente :
Recevons-la d'abord des mains de la pudeur.

Mais à l'économie appliquons-nous sans cesse,
Elle fait tout valoir, convertit tout en or;
Sans elle on voit bientôt s'épuiser la richesse,
Et de la pauvreté c'est l'unique trésor.

La mère de famille, au logis sédentaire,
Des biens de ses enfants, des biens de son époux
Est de droit le gardien et le dépositaire;
La prodigue au malheur peut les entraîner tous.

La propreté salubre, économe, agréable,
Embellit tous les traits, et plaît également;
L'éclat de la parure est en nous moins aimable
Que les simples dehors de cet art innocent.

L'attrayante douceur est fille de la grâce;
Elle est de notre sexe un heureux attribut;
On ne voit nul appas que son charme n'efface;
Les cœurs à ses autels apportent leur tribut.

La beauté vient du ciel, et sa fleur passagère
Ne fleurit qu'au hasard, et n'éblouit qu'un jour;

D'un bien non mérité qui pourrait être fière,
Aux plus cruels malheurs s'expose sans retour.

Si la société veut de la politesse
Dans le ton, dans le geste et les moindres discours,
Elle rend même égard avec délicatesse ;
C'est un échange heureux où l'on gagne toujours.

Fuyons la médisance et sa gaieté perfide ;
En vain à ses bons mots la malice applaudit :
Quand le cœur est méchant et que l'esprit est vide,
On en donne la preuve aussitôt qu'on médit.

Élevons l'orphelin, offrons-lui pour ressource
Le travail et les arts qui seront ses soutiens ;
Le riche peut tirer ses bienfaits de sa bourse,
Le pauvre dans son cœur puiser encor les siens.

De la religion le livre salutaire
Dit que sans charité la foi même n'est rien :
Que le riche du pauvre est le dépositaire,
Et qu'il doit compte à Dieu de l'emploi de ce bien.

Madame la comtesse d'Hautpoul.

VENISE.

Ode.

Omni malo, omni exitio pejor servitus
Plaut.

Dans le sommeil, père des songes,
Si le plus obscur des humains,
Bercé par leurs riants mensonges,
Croit tenir un sceptre en ses mains,

S'il croit voir une aveugle foule
Envier le trône que foule
Son éclatante majesté;
Il s'éveille, il voit sa chimère,
Il est de ce trône éphémère
Retombé dans l'obscurité.

Ainsi quand, de l'Adriatique
Rêvant encor la liberté,
Dans le sein de Venise antique
Il me semble être transporté;
Tout me montre en elle une reine
Qui dicte la loi souveraine
A cent peuples enfants des mers;
Mais, dès que Venise nouvelle
Frappe mes yeux, tout m'y révèle
L'esclave qui meurt dans les fers!

Cité célèbre par tes charmes,
Par treize siècles de splendeur;
Des flots de poussière et de larmes
Sont donc les fruits de ta grandeur!
De tes ports les vastes enceintes,
Tes palais et tes voûtes saintes,
Tout présente l'aspect du deuil.
Que vois-je! ton lion lui-même
Semble frappé de l'anathème,
Semble déchu de son orgueil!

Le gondolier quitte la plage,
Il sillonne les flots amers;
Mais les pleurs couvrent son visage,

Sa voix ne charme plus les mers ;
Les échos de ta plaine humide,
Venise, du chantre d'Armide
Ne répètent plus les accords !
Seul, le tambour de Germanie
De sa rauque monotonie
Rompt le silence de tes bords !

Autrefois tes vaisseaux superbes,
Tantôt jusqu'en ton sein riant
Versaient les jaunissantes gerbes,
Et les trésors de l'Orient !
Tantôt du Nil aux Dardanelles,
Dans l'empire des infidèles,
Portaient le carnage et l'effroi ;
Maintenant leur poupe est sans vie,
Maintenant leur foudre asservie
N'est plus à craindre que pour toi !

Marbres, qui vîtes un monarque,
Jouet d'une pieuse ardeur,
Rejeter la pompeuse marque
De la souveraine grandeur,
Et sous les yeux de l'Italie,
Prosterner sa tête avilie
Devant le pontife romain ;
Maintenant un César sans gloire,
Partout proscrit par la victoire,
Vous foule d'un pied inhumain.

Noble aveugle dont le courage
Étonnait encor l'univers,

Quand tu triomphais de l'outrage
De plus de quatre-vingts hivers;
Ton sceptre, ta riche dépouille,
Ton glaive rongé par la rouille
Sont au pouvoir de l'étranger;
Ton auguste image brisée
Sous l'herbe languit méprisée;
Nul bras n'aspire à te venger.

Quand dans les abîmes de l'onde
Tu verras tes murs s'écrouler,
Venise, les larmes du monde
Sur tes débris viendront couler;
Mais quand le deuil de ton rivage
Contre l'opprobre et l'esclavage
Semble aujourd'hui les implorer,
S'ils se rappellent ton histoire,
Sur les ruines de ta gloire
Tes enfants devraient-ils pleurer ?

Vil peuple, tes larmes sont vaines,
Tu n'attendris point tes tyrans :
Le sang s'arrête dans tes veines,
Qu'il coule plutôt par torrents.
Entends, la liberté te crie :
Combats, délivre ta patrie,
Ramène ses jours glorieux,
Ou sous les flancs de tes murailles
Trouve d'illustres funérailles :
Il n'est point d'esclavage aux cieux !

P. M. Édouard d'Anglemont.

MORALITÉ.

PAR A. LEFORT, PROFESSEUR.

Réponse de deux jeunes personnes accusées de philosophie, *parce qu'elles avaient l'amour de l'étude et de l'instruction.*

Adorer un seul Dieu dont le monde est l'ouvrage :
A la religion rendre un fidèle hommage :
Attendre un avenir, appui du malheureux,
Effroi du criminel, espoir du vertueux :
Obéir sans réserve à ce guide infaillible,
Qui du bien et du mal est le juge inflexible :
Honorer et chérir les auteurs de ses jours,
Recevoir leurs conseils, s'y conformer toujours :
Respecter le malheur, soulager son semblable :
Consoler l'affligé, plaindre l'homme coupable :
Ne jamais prononcer sur les fautes d'autrui :
(Car, qui peut se flatter d'être meilleur que lui ?)
Du bien que l'on répand ne pas se faire gloire,
De celui qu'on reçoit conserver la mémoire :
Au sein de la fortune être sans vanité :
Et pour se préparer contre l'adversité,
Fonder sur ses talents le repos de sa vie :
Telle est, si vous voulez, notre philosophie.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE RECUEIL.

Note de l'Éditeur..... Page 4
Les Fleurs, idylle de madame Deshoulières..... 5
Épître à mon habit, par Sedaine..... 7
La piété filiale, idylle de Léonard..... 9
Ruth, églogue tirée de l'Écriture-Sainte, par Florian..... 11
Le sacrifice des petits enfants, idylle de Léonard.. 18
Aristée, épisode tiré des Géorgiques de Virgile, et traduit par Delille..... 22
Le Ruisseau, idylle de madame Deshoulières..... 31
Mort de Coligny. Henriade, chant II..... 35
L'heureux Vieillard, idylle de Léonard..... 38
Tobie, poëme tiré de l'Écriture-Sainte, par Florian..... 40
Fragment du poëme intitulé *le Mérite des Femmes*, par Legouvé..... 52
Stances à ma fille, qui m'avait demandé une romance, par madame Perrier..... 56

Belzunce, ou la Peste de Marseille..... 57
Fragment des Géorgiques de Virgile, traduit par Delille 59
Amour maternel, par Millevoye..... 61
Pradon à la comédie, ou les sifflets, conte par de Guerle 64
Épître d'un malheureux à son chien, par Léger.... 71
Les Moutons, idylle de madame Deshoulières..... 77
A mon petit Logis, par Ducis..... 79
Le Meunier de Sans-souci, par Andrieux.....*ibid.*
Les Embarras de Paris, satire de Boileau..... 82
L'Espérance, par de Saint-Victor..... 87
Essence et Majesté de Dieu, par Voltaire..... 89
La Piété filiale, par Delille..... 90
Le Berceau, idylle de M. de Lévizac..... 92
Le Curé de Campagne, par Delille..... 96
La Disgrâce de Fouquet, élégie, par la Fontaine.. 98
Le Repas, satire de Boileau..... 100
Le Café, par Delille..... 109
Prière des Navigateurs (Esménard, poëme de la Navigation) 110
Description de Rome (de Saint-Victor, Voyage du Poëte)..... 112
Les Fleurs et le Jardin des Plantes, par de Fontanes. 115
Le bon fils, idylle de Léonard..... 118
Tableau des environs de Naples et du Vésuve, par Chênedollé 120
Récit de la Mort d'Hippolyte (tragédie de Phèdre), par Racine..... 122
L'Attelage..... 127
Élévation d'Esther (Racine, tragédie d'Esther)..... 128

Découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb, épisode tiré du poëme de Delille, intitulé *les Trois Règnes de la nature*..... 131
La Hollande (Esménard, poëme de la Navigation). 133
Les Catacombes de Rome (Delille, poëme de l'Imagination)..... 136
La Bible, par de Fontanes..... 140
Fragment de la septième scène du deuxième acte d'Athalie..... 143
Fragment de la scène troisième du deuxième acte de Zaïre 147
L'Éden, par Delille..... 149
Les Mondes (de Fontanes, Essai sur l'Astronomie). 150
A mon Ruisseau, par Ducis 152
Origine de l'Astronomie, par Chênedollé 153
La Violette, idylle, par madame de Beaufort-d'Hautpoul..... 155
Discours de la Mollesse (Boileau, chant IIe du Lutrin)..... 156
Fragment du poëme de la Religion..... 158
L'Histoire, par Legouvé..... 165
Ode à la Bienfaisance, par Delille..... 166
Ma journée, poëme, par Vigée..... 170
Vers allégoriques de madame Deshoulières à ses enfants..... 179
Fondation de la ville de Carthage par Didon; fragment de l'Énéide, traduit par Delille..... 182
Réflexions diverses de madame Deshoulières..... 183
Fragments de la tragédie d'Iphigénie en Aulide, par Racine..... 186
Fragments de la tragédie des Horace, par Corneille. 202

Épître de Boileau à Racine..... 228
Dédale et Icare, fable tirée des Métamorphoses d'Ovide, traduction de Saint-Ange..... 232
La Fleur, stance..... 235
La mort d'Hector, par Luce de Lancival..... *ibid.*
Un Père à son Fils, sur la Religion, l'Amitié, la Gloire, et les Lois ; par Champfort..... 237
A mes Pénates, par Ducis..... 240
Le supplice des Templiers, par Raynouard..... 242
Herminie chez les Bergers, par M. Baour-Lormian. 243
Priam aux pieds d'Achille, par Voltaire..... 249
Le Coin du feu, par Delille..... 251
Le Czar à l'Hôtel des Invalides, par Thomas..... 255
Jeanne d'Arc au duc de Bedford..... 259
Le sacrifice d'Abraham, poëme 263
Félicité des Saints (poëme de la Grâce), par Racine fils. 266
Ode sur le temps..... 268
Une bataille, par Lamartine..... 272
Quatrains moraux, pour les jeunes demoiselles, par madame la comtesse d'Hautpoul..... 276
Venise, ode, par P. M. Édouard d'Anglemont..... 278
Moralité, par A. Lefort..... 282

FIN DE LA TABLE.

15